

Revue
québécoise de

GESTALT

*Gestalt et
champ social*



Les Éditions de l'AQG

VOLUME 7 • 2004

MISSION DE LA REVUE QUÉBÉCOISE DE GESTALT :

Éditée par l'Association québécoise de Gestalt à l'intention de toute personne intéressée à la théorie, à la recherche et à la pratique de la Gestalt, la *Revue québécoise de Gestalt* a pour mission : de mettre en valeur l'originalité et la richesse de la pratique gestaltiste québécoise et de favoriser la recherche et la réflexion théorique qui s'y rattachent; d'être un lieu de dialogue qui permet et stimule les échanges et les débats sur des thèmes pertinents à la théorie et à la pratique de la Gestalt; de favoriser la croissance et l'avancement de la Gestalt et de ses praticiens; de stimuler l'écriture au sein de la communauté gestaltiste québécoise.

COMITÉ DE RÉDACTION :

Janine **CORBEL**
Marie-Claude **DENIS**
Marc-Simon **DROUIN**
Catherine **FILION**
Danielle **POUPARD**

COORDONNATRICE DE LA PUBLICATION :

Christiane **ASSELIN**

MISE EN PAGE :

Infographie DN

COÛT* :

Individu	25,00 \$
Institution	40,00 \$

* Frais de livraison en sus.

**La Revue québécoise de Gestalt est publiée par
l'ASSOCIATION QUÉBÉCOISE DE GESTALT.***

* ISSN 1206 5978

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2000

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2000

Copyright 2000. Revue québécoise de Gestalt

Revue
québécoise de
GESTALT

*Gestalt et
champ social*



Les Éditions de l'AQG

Volume 7 • 2004

La Revue québécoise de GESTALT

Volume 7 • Automne 2004

MOT DE LA PRÉSIDENTE DE L'AQG	5
Diane DULUDE	

ÉDITORIAL	7
Christiane ASSELIN	

PREMIÈRE PARTIE

LA GESTALT ET LE CHAMP SOCIAL	9
FORUM de l'AQG	

LA FORCE D'ÊTRE AU MONDE	27
Marie-Claude DENIS	

QUELQUES AJOUTS AU FORUM D'OCTOBRE 2003	29
Danielle POUPARD	

LA GESTALT SUR LA PLACE PUBLIQUE	31
Nicole HÉBERT	

ESSAI SUR LA GESTALT ET LE CHAMP SOCIAL	35
Christian DEPOT	

ET SI SISYPHE ÉTAIT HEUREUX?	39
Christiane ASSELIN	

OÙ SUIS-JE PAR RAPPORT À LA CHARGE PORTÉE?	43
Catherine FILION	

LA GESTALT, UNE THÉORIE DU CHAMP : QUELQUES COMMENTAIRES	47
Janine CORBEIL	

DEUXIÈME PARTIE

LEXIQUE POÉTIQUE DU CHAMP OU LA GESTALT D'UNE OUTARDE	59
Marité VILLENEUVE	

CHAMP SOCIAL, CHAMP CLINIQUE	65
François CHANEL	

LA PAROLE DES MARGES	97
Christiane ASSELIN	

UNE GESTALTISTE VISITE L'APPROCHE STRUCTURELLE CONFLICTUELLE	111
Diane DUGUAY	

LA PERSPECTIVE SOMATIQUE ET LA GESTALT	125
Michelle RINFRET	
LA MORT DE NARCISSE: L'ULTIME RÉSISTANCE AU CONTACT	149
Marc-Simon DROUIN	
RÉSUMÉ DE LECTURE: <i>HISTOIRE DE LIENS, HISTOIRE DE VIE:</i> <i>LIER, DÉLIER, RELIER</i>	161
Danielle POUPARD	
NOTES BIOGRAPHIQUES	165

Mot de la présidente

Voici le septième numéro de la *Revue québécoise de Gestalt* (RQG) publiée par l'Association québécoise de Gestalt (AQQ). Cette édition inscrit un renouveau pour la revue : après avoir discuté de son avenir lors de l'assemblée générale, les membres de l'association ont opté pour la production d'un numéro spécial ouvrant sur une diversité possible d'articles et de prises de parole qui reprendrait le thème du colloque, *La Gestalt et le champ social*.

Dans le vent du renouveau, le comité de rédaction s'est enrichi de nouveaux membres : Christiane Asselin, à la coordination, et Catherine Filion se sont jointes à l'équipe. Jacline Côté-Brisson a pris le rôle de liaison avec l'exécutif de l'association. Je désire vivement remercier celles qui ont quitté le comité de rédaction, notamment : Nicole Fortier qui a tenu la barre à la coordination des quatre derniers numéros, Louise Miron qui, depuis le début, a su nous faire profiter de son érudition et Marité Villeneuve qui, avec poésie et délicatesse, a contribué à faire avancer nos habiletés de rédaction. Merci à ceux qui assurent la continuité : Janine Corbeil, Marie-Claude Denis, Marc-Simon Drouin et Danielle Poupard, pour leur implication faisant que l'écriture gestaltiste se développe et gagne plus d'adeptes, ici comme ailleurs.

Grâce au concours de plusieurs membres de l'AQQ, certains comme auteurs, certains comme lecteurs, le produit final que vous avez entre les mains est, véritablement, une œuvre collective. Elle vous permettra de garder en mémoire les riches moments du forum de notre dernier colloque où bien des questions de fond et d'actualité ont été discutées. Ces écrits témoignant de la pluralité des échanges et de la vitalité de nos contacts vous offriront la joie de découvrir certaines facettes de la Gestalt au Québec, en l'an 2004. Merci à chacun et à chacune pour votre implication.

Diane Dulude, présidente

Éditorial

Pour vous, chers lecteurs et lectrices, voici le septième numéro de la *Revue québécoise de Gestalt*, numéro tout à fait particulier, car il porte diverses traces et plusieurs empreintes qui ont permis aux auteurs de travailler le thème *Gestalt et champ social* de façon toute singulière. Ce thème, vous le constaterez à la lecture, est porteur d'une heureuse polyphonie : il vous offre non seulement un aperçu du champ, mais également une boîte aux trésors des plus diversifiées et des plus stimulantes pour les lecteurs que vous êtes.

Ainsi, vous aurez le loisir d'assister, d'où que vous soyez, à une presque *téléréalité*, puisque la première partie de ce numéro est consacrée au mot à mot du forum qui a eu lieu à Montréal, en octobre 2003, forum éponyme de cette parution : *La Gestalt et le champ social*. Vous pourrez y lire ce qui y fut échangé, voire débattu. S'ensuivront des écrits, textes d'opinion ou réflexifs qu'a su provoquer ce thème si dense.

Ainsi, Marie-Claude Denis, Danielle Poupard, Nicole Hébert, Christian Depot et Christiane Asselin ont-ils prolongé leur réflexion de ce jour-là par des textes qui abordaient *La Gestalt et le Champ social* sous différents angles.

Catherine Filion introduit véritablement, par une allégorie tout à fait efficace sur les fourmis, la théorie du champ, espace vital de l'évolution personnelle par rapport à l'évolution sociale.

Janine Corbeil, quant à elle, a carrément approfondi ce thème. Son article pose des questions fort pertinentes sur la thérapie gestaltiste en tant qu'acte politique, c'est-à-dire social, et en tant que théorie du champ. Elle y rappelle les pensées de divers auteurs, de Goodman à Perls, en passant par James Hillman, Lewin et Yontef qui situe l'action thérapeutique comme un tout, *soit l'être humain dans son espace vital*. Janine Corbeil y pose un regard sur l'être et le monde et son texte ouvre la voie aux autres articles de ce numéro.

La deuxième partie présente donc, toujours sous le thème *Gestalt et champ social*, des articles tantôt poétiques, tantôt analytiques, tantôt théoriques. Ainsi, Marité Villeneuve offre-t-elle un lexique du champ, prémices poétiques précieuses et librement inspirées.

François Chanel, à partir des concepts issus de la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet, montre comment les intériorisations

inconscientes et collectives peuvent contaminer les équipes de soins. Il en étudie les conséquences et propose des conditions d'encadrement.

Christiane Asselin présente une parole, celle des marginaux qui se dessinent littéralement, par leurs tatouages et leurs *piercings*, une place dans le champ social.

Diane Duguay poursuit la réflexion et présente les concepts de l'approche structurelle conflictuelle utilisée en travail social. Il s'agit d'un article à saveur sociopolitique élargie, où la fluidité s'allie à la rigueur du travail psychothérapeutique en milieu social.

Michelle Rinfret explore le thème de la somatique, rappelant que le support organique, souvent inadéquat pendant l'enfance, doit être réaménagé au cours de la vie adulte. D'où la nécessité d'intervenir au plan corporel.

Enfin, Marc-Simon Drouin nous rappelle que la mort est devenue sujet tabou et nous invite à réfléchir sur les rituels délaissés au profit d'un narcissisme social douteux.

De la vie sociale à la mort, tout aussi sociale, que ce numéro vous fasse parcourir les divers champs de la réalité gestaltiste et vous incite à la réflexion. Vous pourrez constater, à la lecture de ces tous, qu'en semant le vent du champ, ce thème fit enfin mentir l'adage qui veut que l'on récolte la tempête!

Le comité de rédaction est fier de vous présenter ce septième numéro et vous souhaite une bonne lecture.

Christiane Asselin, coordonnatrice

La Gestalt et le champ social

RÉSUMÉ

À Montréal, en octobre 2003, lors du forum de l'Association québécoise de Gestalt animé par Marie-Claude Denis, cinq invités chevronnés en matière de Gestalt ont échangé sur le thème Gestalt et champ social. Ce sont leur point de vue et leurs réflexions sur ce thème que l'on retrouve ici. De plus, s'y greffent les interventions de divers participants auditeurs qui assistaient au forum¹.

Nous voilà en ce 25 octobre 2003, au 15^e anniversaire de l'Association québécoise de Gestalt. Une soixantaine de participants sont présents à ce forum du samedi matin sur le thème : *La Gestalt et le champ social*. Le forum réunit plusieurs protagonistes : François Chanel, Janine Corbeil, Gilles Delisle, Jean Gagnon et Danielle Poupard. Marie-Claude Denis anime le débat qui se fera selon la technique du *fishbowl* (ou technique dite *de l'aquarium*) : les panélistes sont placés en cercle, au centre de la salle, et les participants sont assis autour d'eux. On a laissé, dans le cercle formé par les panélistes invités, deux chaises vides que les participants pourront occuper s'ils désirent intervenir.

Diane Dulude, présidente de l'association, introduit le débat comme une Gestalt très vivante, une idée issue des travaux du comité scientifique de l'association où, après le narcissisme des années 1970, la Gestalt s'ouvre à nouveau au champ social. Plusieurs questions se posent : Comment être soi dans le monde ? Comment porter le monde en soi ? Comment définir la frontière entre l'intérieur et l'extérieur ? Que peuvent apporter les gestaltistes à la société actuelle ? Comment nos clients gèrent-ils les pressions sociales à la frontière-contact ? Comment le champ social habite-t-il le psychothérapeute gestaltiste ? Comment notre regard particulier sur le monde et nos valeurs fondamentales influencent-ils notre manière d'être aujourd'hui et notre position par rapport aux situations sociopolitiques ? Quelles sont les

1. Notons que s'il ne s'agit pas d'un mot à mot complet, il s'agit tout de même d'une transcription partielle, dans la plupart des cas, de leurs interventions. En ce sens, le caractère propre à l'oral a été respecté.

sources sociales du mal-être et des souffrances de nos clients? De quelle manière le champ social est-il influencé par notre travail et nos interventions? Comment se positionner concernant l'inaccessibilité de nos services, la pauvreté, l'impuissance individuelle? Que doit développer le psychothérapeute gestaltiste pour être dans le champ social?

Pour garder la valeur de l'esprit animé de cet échange, nous choisissons de vous le présenter en relatant plusieurs des idées qui ont été débattues par les panélistes. Pour débiter, chacun des panélistes est invité à faire part de ses réflexions personnelles sur le sujet.

Jean Gagnon :

«Je dois tout d'abord dire que je n'étais pas tellement emballé initialement par le thème *La Gestalt et le champ social*. En m'interrogeant sur mes réticences, j'ai découvert mon désenchantement par rapport à l'engagement social et j'en ai retrouvé les racines. J'avais, en effet, participé avec enthousiasme aux révoltes étudiantes de 1969, au département de sociologie de l'Université de Montréal. C'était l'exercice de la démocratie directe, on voulait l'imagination au pouvoir. Je n'adhérais pas au marxisme de l'époque, que je trouvais trop doctrinaire, mais j'étais sympathique aux thèses freudo-marxistes de Marcuse. Puis, j'ai découvert l'horreur du goulag avec les livres de Soljenitsyne. Plus tard, j'ai lu, par exemple, une description inspirante de la révolution de Mao dans *De la Chine*, écrit par Maria Antonietta Macciocchi, pour découvrir quelques années plus tard combien le régime maoïste l'avait manipulée en mettant soigneusement en scène sa visite. Je suis donc devenu méfiant de toutes les utopies totalisantes qui engendrent forcément l'oppression.

Deuxième étape de désenchantement: mon expérience de plus de dix ans comme conseiller en développement des organisations. Mes interventions se situaient dans le courant du changement social planifié, inspiré par Kurt Lewin à qui nous devons la notion de champ. On promouvait des valeurs de changement participatif, d'égalisation du pouvoir et d'intégration des besoins des individus avec ceux de l'organisation. Malheureusement, à partir du début des années 1980, à la faveur de la crise économique, tout cela a été balayé par les impératifs du profit.

Troisième étape de désenchantement: ma participation, à une équipe de recherche sur la sociologie implicite des intervenants en santé mentale. Moi qui suis déjà psychothérapeute, je découvre un courant sociologique qui attribue à la psychothérapie une fonction de conservation des normes et d'ajustement des individus déviants

au consensus social. C'était troublant parce que vraisemblable, en même temps que tout à fait en contradiction avec mes valeurs. En effet, nos parents gestaltistes des années 1950 étaient des radicaux très critiques de la société de leur époque, qui ne voulaient surtout pas fabriquer des conformistes. J'ai décidé de mettre de côté cette perspective sociologique trop démobilisatrice pour me concentrer sur ce qui se passait dans mon bureau. Or, je constatais des changements authentiques chez mes clients. Je suis tout de même resté soucieux d'intervenir auprès des gens en évitant de les rendre conformes. Il m'a semblé possible d'y arriver en portant une attention égale aux deux pôles de l'adaptation créatrice, notion qui constitue le cœur de la théorie du soi gestaltiste.

Finalement, j'en suis venu à penser que m'engager socialement c'est plutôt être attentif aux besoins gens autour de moi : ma famille, mes amis, mes voisins. C'est aussi participer à la communauté gestaltiste en m'impliquant dans les activités de l'association et en introduisant la société et la culture dans ma façon de conceptualiser la construction saine et pathologique de l'identité. J'ai donc délaissé les enjeux globaux pour m'engager à des niveaux et dans des contextes où j'ai une certaine prise. Est-ce un phénomène de génération ? Est-ce parce que je suis né en telle année, que j'ai vécu un certain nombre d'expériences et qu'il y a une usure ? Je ne sais pas. J'ai l'impression d'être aussi partie prenante d'une société où les gens se replient davantage sur leur vie privée et vont moins voter, par exemple. Qu'est-ce que ça veut dire ? Il y a une réflexion à faire là dessus. Voilà pour le désenchantement.

La deuxième remarque que je veux faire concerne la notion de champ social. En Gestalt-thérapie, il est courant de dire qu'on s'intéresse à ce qui se passe quand l'organisme rencontre l'environnement dans le champ et quand il s'en retire. Mais je pense qu'il faut plutôt penser le champ social comme étant autant en soi qu'à l'extérieur de soi. On n'est pas juste dans le champ, on est aussi le champ. Nous baignons tellement toute notre vie dans la culture, qu'elle fait intrinsèquement partie de nous. Nous sommes aussi conditionnés par les différents niveaux du système social dans lesquels nous sommes inclus. Il faut, de plus, prendre conscience du fait que la forme et le fonctionnement des systèmes dans lesquels nous sommes insérés (notre famille, notre réseau de relations, nos diverses organisations d'appartenance, la communauté gestaltiste, le Québec, la planète, etc.) dépendent aussi de nos cycles contact/retrait au quotidien. Ces entités sociales-là ne tiennent pas en l'air. Nous les créons en interagissant les uns avec les autres. Nous avons donc un espace

de liberté. Je trouve que la Gestalt, avec sa notion d'adaptation créatrice et sa façon de conceptualiser l'action en situation, peut aider les gens à occuper pleinement l'espace de liberté dont ils disposent dans leur vie.

En troisième lieu, je veux continuer sur cette lancée pour expliciter davantage ce que, à mon avis, la Gestalt peut apporter dans le monde de la psychothérapie, sa fonction sociale pour ainsi dire. J'ai déjà parlé de notre capacité de penser l'action. Je veux ajouter que notre perspective phénoménologique et existentielle doit être sauvegardée comme une espèce en voie de disparition à côté des thérapies cognitives-comportementales et systémiques, très axées sur l'efficacité à court terme. À côté aussi de la psychanalyse qui pense de façon intéressante la pathologie, mais qui porte aussi le thérapeute à garder une position de retrait par rapport au client. Ce qui contraste fortement avec notre perspective où nous nous sentons d'emblée pleinement engagés dans les phénomènes et actifs par rapport à eux.

Je trouve aussi que notre tradition critique devrait nous conduire à dénoncer la rectitude politique. Parler de non-voyants plutôt que d'aveugles, de malentendants plutôt que sourds, de personnes moins jeunes plutôt que de personnes âgées, c'est de la déflexion pour éviter une certaine souffrance, mais ça ne règle rien. On pourrait se débarrasser de ça et appeler un chat un chat pour ensuite se centrer sur la réalité des pertes et des phénomènes d'exclusion en cause. Il m'apparaît aussi d'important de sauvegarder notre notion de responsabilité individuelle. Sauf qu'en contrepartie, il faudrait abandonner la perspective hédoniste et individualiste héritée des années soixante, dont Perls énonçait les principes dans *Gestalt Therapy Verbatim* sous la forme de *La prière de la Gestalt*. Voici comment c'était formulé :

*I do my thing and you do your thing,
I am not in this world to live up to your expectation
And you are not in this world to live up to mine,
You are you and I am I,
And if by chance we find each other, it's beautiful,
If not, it can't be helped.*

Well it might be helped if we put some energy in it². Il y a là une déconsidération de la confluence saine et des efforts requis pour créer et entretenir des liens qui ne me semblent pas appropriés.

2. Ce qui peut se traduire de la façon suivante : « Je fais comme je veux et tu fais comme tu veux. Je ne suis pas dans ce monde pour répondre à tes attentes et tu n'es pas dans ce monde pour répondre aux miennes. Tu es toi et je suis moi et si, par hasard, nous nous trouvons, c'est magnifique. Sinon, on n'y peut rien. » Bien, on y pourrait quelque chose si l'on y mettait de l'énergie.

Je trouve aussi que la valorisation de l'agressivité créatrice qui est dans notre modèle est aussi un joyau à préserver, contre la violence ambiante et contre les réflexions chroniques qui inhibent les gens et les affligent de diverses somatisations. »

Janine Corbeil:

« À la fois, je me rapproche de certaines des idées de Jean et je m'en différencie sur d'autres idées. Par exemple, je n'ai jamais adhéré à une idéologie, donc je n'ai pas eu à m'en désenchanter par la suite. Les désenchantements, je les vis tous les jours en écoutant la télévision et la radio, en lisant les journaux. Le philosophe Michel Humphrey a écrit sur les idéologies et a émis l'idée que chaque individu prenne ses responsabilités et se conscientise. Je suis désenchantée et préoccupée de l'état de l'humanité. J'entends le Général Dallaire qui a assisté, impuissant, lors de la guerre au Rwanda, à l'assassinat de 8,000 personnes sans pouvoir rien faire. Il a demandé l'aide de l'ONU, mais ce fut sans succès. Il a vécu la dépression et a fait des tentatives de suicide. Hier, il a parlé de sa renaissance. Il a expliqué comment, en vivant cela, il a "donné la main au diable" et connu les défaillances de l'humanité et comment maintenant, pour revivre, il a besoin de faire quelque chose. Il peut au moins écrire un livre sur ce qu'il a vécu et le dénoncer. Quand on peut faire un petit quelque chose dans un système chaotique, cela prévient la réflexion, cela prévient le *burnout*. »

La Gestalt stipule que nous sommes interdépendants, c'est une théorie de l'intersubjectivité. Notre monde intérieur existe en autorégulation avec l'environnement. Cet énoncé était présent dès le début de la Gestalt, c'est une partie de la Gestalt qui a été énoncée théoriquement, mais pas très mise en pratique. »

François Chanel:

« Je me perçois comme un trait d'union entre deux générations. C'est émouvant pour moi d'être ici avec des gens qui m'ont formé et, en même temps, j'ai l'impression de représenter ceux qui arrivent. »

Le champ social est fondamental pour moi. Avant d'être psychologue, j'étais ingénieur et une des raisons de mon changement d'orientation était justement le désir que mon travail ait un impact sur le social. Je me suis d'abord intéressé au systémique et ensuite à l'intrapsychique. Le social s'insère dans ma pratique en centres de crise et dans le milieu communautaire. J'ai un peu renoncé à la question, à savoir le sens et l'impact social de ce que je fais. Je fais un acte de foi dans l'effet global de ce que je fais localement et j'espère que cet effet en sera un de transformation. Je n'interviens pas sur le

champ social en tant que tel, sauf peut-être comme intervenant auprès d'équipes. La Gestalt a quelque chose de particulier, en ce sens que c'est une théorie du champ. Le champ, c'est l'individu et l'environnement. Dès que l'on met plusieurs individus ensemble, il ne reste qu'un champ dont nous faisons tous partie. Nous sommes tous l'environnement de l'autre et les frontières ne sont pas si claires que cela. Comme nous l'enseigne la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet, le champ interne est actualisé dans le champ externe. »

Danielle Poupard :

« Ce thème, *La Gestalt et le champ social*, me ravit. Depuis plusieurs années, avec Jacques Rhéaume, professeur en psychosociologie à l'UQAM, je travaille la thématique de l'insertion du social dans le monde du psychique. C'est quoi l'environnement pour un individu donné? De quelle façon s'opère la médiation entre le vécu intrapsychique, la transmission familiale et le milieu social d'une personne? Par exemple, un individu qui pourrait aller jusqu'au doctorat, qui a les capacités intellectuelles de le faire, mais qui s'arrêtera avant pour ne pas trahir ses racines familiales modestes. Il peut se sentir écartelé entre des messages qui disent: "Fais mieux que nous" et d'autres qui demandent: "Ne nous trahis pas". Ce paradoxe fait de facteurs familiaux et sociaux crée au plan intrapsychique des tensions très fortes. Nos clients sont aussi des êtres sociaux. »

Gilles Delisle :

« Je me vois un peu à contresens de ce qui s'est dit jusqu'à maintenant, comme Guy Lafleur qui parlerait de constitution. Je ne me vois pas comme une personne qui travaille sur cette thématique, celle du champ social, et je n'ai pas de base élaborée pour en parler. Par contre, cela m'intéresse, j'ai des questions et je me sens questionné. Je me sens interpellé comme citoyen et comme professionnel de la santé mentale d'orientation gestaltiste. Peut-être que je vais utiliser les chaises libres de l'assemblée pour ceux qui ne veulent pas parler !

Ma position de base en est une de pessimisme sur ma possibilité d'agir sur ce champ. Je n'ai jamais réussi à m'enchanter sur ces enjeux. Ce qui m'enchant, c'est de voir une personne se transformer et je me demande si notre action en psychothérapie fait en sorte que cette personne devienne un citoyen avec un sens critique plus élevé. Je vis un relatif pessimisme, mais je ne suis pas découragé. Je suis un citoyen pessimiste et un gestaltiste pessimiste. J'ai vécu dans des systèmes pathogènes et dans la communauté gestaltiste, il y a aussi des scissions, des gangs, des luttes de pouvoir, des manœuvres en coulisses et des conflits pas toujours honnêtes. On sait qu'Isadore Fromm et Laura

Perls parlaient rudement du fondateur de la Gestalt. On pourrait dire que je suis un pessimiste en quête d'enchantement.»

Paul Loubier (de l'assemblée) :

«Moi je suis résolument optimiste. Cela fait longtemps qu'on s'inquiète de ce qu'on laisse au monde. Aristote en parlait dans ses écrits. Notre travail, c'est justement de rétrécir l'écart entre l'idéal de soi et le soi, d'aider les clients à faire la paix avec ce qu'ils sont, de faire la paix avec les idéaux et de permettre l'ouverture, la joie, la confiance et que les clients puissent ressortir avec un pôle plus grand de sérénité.»

Jean Gagnon (à Gilles Delisle) :

«Je pense, Gilles, que tu es aveugle à une partie de ce que tu fais quand tu te dis simplement content de voir un individu se transformer dans ton bureau.»

Gilles Delisle (à Jean Gagnon) :

«Pas aveugle, on dit: "Non-voyant!"»

Jean Gagnon :

«Parce que tu ne tiens pas compte du fait qu'en déployant autant d'énergie pour élaborer et animer des programmes de formation ici et en Europe, pour constituer des groupes de soutien, pour rédiger un bulletin de liaison, pour organiser une université d'été pour tes anciens stagiaires, tu es en même temps en train de créer une communauté d'appartenance. Tu mets sur pied une institution qui véhicule des valeurs, qui entretient des liens. Il s'agit de bien plus que de transformation individuelle, à mon avis. Je trouve qu'il est important de ne pas négliger cet aspect des choses.»

Gilles Delisle :

«Ce sont des conséquences de mon action et non une intention, des conséquences non planifiées, quoique souhaitées. J'ai l'espoir que ce que je fais aide, que cela ait un impact. Je suis content de voir un effet qui m'échappe, mais je ne le réfléchis pas directement. Je ne veux pas disqualifier la question. Je me sens démuni devant la question.»

François Chanel :

«Comme thérapeute, je suis là pour faciliter des changements, pour faciliter quelque chose qui va émerger de la personne. J'ai à mettre en place des conditions pour que cela émerge. Il ne faut pas que j'aie trop d'intentionnalité, sinon je bloquerai le processus. Sur le plan social, pour moi c'est la même chose. Mais j'ai, moi aussi, l'espoir que mon travail (à un niveau individuel) ait un impact social. Ma manière, c'est de garder le plus possible ma cohérence.»

Janine Corbeil :

« Il y a quelque chose de Gilles qui me provoque : le mélange du ton de rigolade et, en même temps, de dire qu'il est un gestaltiste pessimiste. Quand j'interviens sur le plan individuel, j'ai un impact au niveau social et je contribue à changer quelque chose dans la société. Il n'y a pas de séparation entre l'individu et le milieu ; il y a une corrélation entre l'individu et le social. Dans un récent numéro de *Psychologie Québec*, le magazine de l'Ordre des psychologues, un dossier sur la psychothérapie indique que la recherche démontre que la psychothérapie a un impact, entre autres, sur la santé physique. Quand tu fais une psychothérapie avec un individu, tu as un impact individuel, social, politique et économique. »

Diane Duguay (de l'assemblée) :

« On ne peut séparer l'individu et le champ social. En aidant les individus à développer leur conscience, dans le processus thérapeutique, cela donne des personnes plus heureuses et des citoyens plus responsables à qui de nouvelles choses seront accessibles et cela permet de développer des réseaux plus sains. Le réseau de la personne est un élément majeur de guérison et la santé du réseau est importante. Car, à deux et à trois, on peut se dépasser, on peut aller plus loin. Il y a des choses qu'on ne peut faire seul. La Gestalt peut offrir cela, une expertise pour comprendre ce qui se passe dans les relations pour avoir des meilleurs réseaux. La Gestalt-thérapie peut aider à former des individus plus conscients qui peuvent contribuer à transformer les réseaux. Et aussi pour avoir de bons réseaux, il faut avoir de meilleures relations dans le un à un. »

Jean Gagnon :

« Je veux m'exprimer sur l'impuissance et le pessimisme. Le pessimisme a rapport aux enjeux globaux. Je considère qu'il faut rester conscients des enjeux globaux tout en agissant à notre niveau. Paradoxalement, c'est une des raisons pour lesquelles je ne regarde plus les nouvelles à télévision. Parce qu'il s'agit essentiellement d'information spectacle. On retient notre attention et ça nous empêche de réfléchir. Il vaut mieux lire les journaux, des revues et des livres, car la télévision a un effet anesthésiant. J'ai l'air de me couper de la société, mais c'est pour être plus là émotionnellement que je ne consume plus de nouvelles. Voir, par exemple, les tours du *World Trade Centers* s'effondrer de nouveau pendant des heures, en boucle, ne me donne aucune information nouvelle et risque de me rendre détaché de ce qui arrive aux gens et sans perspective sur l'événement. Il s'agit aussi de me protéger d'une submersion qui va me faire sentir plus impuissant. Je trouve qu'il faut adopter des mesures de survie dans

le monde social pour protéger son énergie. Mais les enjeux globaux, c'est important de les garder en tête et donc de situer par rapport à eux ce que je fais en entrevue, en formation, en famille, avec mes amis, comment je me comporte par rapport au recyclage des déchets, par rapport au gaspillage de l'eau potable, etc. Parce que je suis toujours un citoyen de mon quartier, de mon pays et du monde.

Mais pour sortir de l'impuissance devant l'ampleur des enjeux globaux, l'important c'est d'identifier, pour soi-même et pour les gens avec qui l'on travaille, le pouvoir et les leviers dont on dispose dans la position que l'on occupe, compte tenu de ses ressources et de ses intérêts. Je suis, par exemple, soucieux d'écologie, mais je n'ai ni la passion ni les connaissances ni le réseau ni le lieu pour en parler. Je peux y penser, y faire attention pour moi-même, mais cela ne sert à rien de m'occuper de ça sérieusement. Par contre, comme thérapeute gestaltiste il y a des endroits où je peux influencer. Prenons par exemple le cas d'un individu engagé qui se tourmente parce qu'il n'arrive ni à être efficace ni à se retirer de la cause qui le passionne. Je peux l'aider à différencier et à intégrer ses composantes internes de manière à devenir pleinement engagé avec ses intérêts, ses capacités et ses leviers de pouvoir, tout en tenant compte des limites de ses ressources et de sa position dans son réseau social. Quant aux gens qui vivent dans des milieux pathogènes, je peux les aider à mieux s'en protéger, à tolérer la situation en trouvant des compensations ailleurs et même, éventuellement, à en sortir sans trop de casse. Mais il y a peut-être lieu aussi d'identifier en quoi eux-mêmes peuvent contribuer à créer ou à entretenir la pathologie ambiante. Ce sont là diverses façons d'aider les gens à composer avec leur champ social propre.»

Jorge Vasco (de l'assemblée) :

« Toute la question de la psychothérapie émerge d'une pression à la conformité. La psychothérapie permet d'accéder à l'intériorité. Pour cela, l'intérêt pour l'individu est nécessaire. Le vrai pessimisme, c'est quand il n'y a pas d'espoir, pas de peur et pas de rêves. Beaucoup de jeunes, de nos jours, vivent ainsi ; ils préconisent juste la casse. Même la violence est une façon désespérée de transformer l'environnement et la société. Les jeunes créent des structures. Qu'est-ce que nous faisons avec cela ? La Gestalt apporte aussi l'importance du réseau. Nous, par exemple, pourquoi se réunit-on ici ? »

Danielle Poupard :

« J'ai un filleul de 21 ans. Il fait partie d'un réseau social de troc où chacun aide l'autre à faire des choses en apportant sa contribution

selon ses habiletés personnelles. Cela ne s'inscrit pas dans des structures institutionnelles. Cela n'est pas dans les structures institutionnelles. Je crois que la vision de Marilyn Ferguson dans *Les enfants du Verseau* qui dit que "le changement viendra à partir des réseaux que l'on crée" est encore d'actualité. Chez les jeunes, il y a de la casse, mais il y a aussi autre chose. »

Nicole Hébert (de l'assemblée) :

« Je crois que la psychologie ne prend pas toute la place qu'elle devrait prendre sur la place publique. Dans le public, les idées de Freud sont perçues comme la grande théorie sur l'être humain. La Gestalt pourrait contribuer à la société en ce qui a trait au développement, au rapport à l'autre, etc. La Gestalt est loin d'être une théorie individualiste, c'est une théorie de la relation avec le monde. La Gestalt pourrait apporter quelque chose au niveau des gouvernements ou des syndicats. Les économistes, les sociologues, les anthropologues, etc. prennent la parole sur les enjeux sociaux et pas nous. Lorsque la psychologie le fait, cela tombe dans la *psy pop*. Il me semble que nous pourrions véhiculer quelque chose qui aurait un apport important sur le plan de la société. »

Gilles Delisle :

« Je voudrais réagir à trois choses. Premièrement, à l'idée que nous serions habiles à la construction de réseaux. Je suis assez en accord. Nous favorisons, par notre travail, la construction de liens, de relations. C'est quelque chose d'utile à faire. Je suis pessimiste, pas en ce qui concerne le changement des personnes, mais en ce qui concerne les stratégies collectives.

Deuxième point, les jeunes, leur désespoir, leur violence. Le piège, ce serait de me mettre à croire que j'ai des lumières à contribuer à un système social d'une immense complexité et d'une immense souffrance. Concernant la prise de parole dans la cité, j'ai le même enthousiasme et la même réserve. Que va-t-on dire? Je considère que nous sommes compétents dans le processus d'élargissement de la conscience, mais pas en ce qui concerne le contenu de la conscience. »

Janine Corbeil :

« Concernant la psychothérapie pour la conformité, je veux rappeler que la Gestalt a été fondée par des anarchistes, des individus en révolte. Relativement à notre implication sur la place publique, je ne suis pas sûre que ce serait bon. Dans ces débats, il faut jouer des coudes. Je ne suis pas certaine que notre discours est agréable à entendre. La psychologie a acheté le dieu rationnel et c'est cela qui

a le pouvoir. Nous laissons la place à l'irrationnel. Si l'on se fait avaler par le système, on risque de perdre notre créativité. Nous ne voulons pas faire partie des institutions.»

Danielle Poupard :

«J'ai assisté à un congrès de gestaltistes où l'on se posait la question soulevée par Nicole sur la place à prendre dans le débat public. Je pense qu'il est bon de continuer à se poser la question. Je peux me demander quel impact j'ai dans mon bureau un à un, mais il y a autre chose. Cependant, moi non plus je n'ai pas envie de faire partie des institutions.»

Jacqueline Romano-Toramanian (de l'assemblée) :

« Cela m'irrite d'entendre parler d'individualisme par rapport à la Gestalt. La Gestalt est une thérapie du contact, du champ organisme-environnement. Je travaille en éducation et je suis touchée par les jeunes enfants qui sont pleins de promesses. La réforme de l'éducation, c'est un projet de société. On y parle d'environnement, de consommation, de citoyenneté, d'écologie, etc. Cela pourra contribuer à rendre les enfants plus conscients et plus critiques et les aider à se donner des valeurs, à construire leur identité. Je mets beaucoup d'espoir dans l'éducation des enfants.»

Catherine Filion (de l'assemblée) :

«Je vais vous raconter une histoire. Cet été, j'ai fait du camping avec mon copain et c'est là que l'histoire que je vais vous raconter se passe. Je vois une fourmi qui transporte un grain de riz trois fois plus gros qu'elle. Où va-t-elle ? Je la suis. Elle contourne une flaque d'eau, elle contourne des rochers, elle escalade des montagnes et surmonte les obstacles. Puis, arrive une autre fourmi et les deux fourmis portent le grain de riz ensemble. Après avoir traversé un lac et avoir avancé de 5 à 7 pieds, la seconde fourmi quitte la première et rebrousse chemin, semblant retourner "chez elle", comme si elle avait aidé la première fourmi à traverser son pays et que celle-ci continuait ensuite son périple avec le grain de riz. J'ai continué d'observer ce qui arrivait à la première fourmi et, bientôt, elle rencontre une troisième fourmi qui, elle, lui marche sur la tête et à nouveau lui marche sur le corps, à deux reprises, comme pour l'empêcher d'avancer. Je me suis demandé qui j'étais : la première fourmi qui transporte le grain de riz, celle qui aide à traverser la frontière ou celle qui marche sur la première fourmi ? Je crois que je suis chacune des trois fourmis. Mais dans mon rôle de thérapeute, il me semble que je suis plus souvent la fourmi qui aide à traverser la frontière. J'accompagne l'autre pour

l'aider à aller vers les autres. Je me suis demandé : "Et moi, est-ce que je vais vers les autres?"»

Janine Corbeil :

« Là, tu es venue vers nous. »

Jean Gagnon :

« Je trouve ton conte charmant et très touchant, Catherine. Mais je voudrais revenir à l'intervention de Jacqueline Toramanian. Je me rappelle qu'une des stratégies fondamentales en changement social planifié, c'était d'agir sur des multiplicateurs, c'est-à-dire des gens qui allaient diffuser le changement dans leur milieu. Donc des *leaders* d'opinion, des personnes en position d'autorité ou au moins de pouvoir. Et je me dis que, en tant que thérapeute, je travaille d'une certaine façon avec des multiplicateurs puisque j'interviens auprès de quelqu'un qui, en changeant autant qu'il le peut ou autant qu'on peut le faire ensemble, va se retrouver peu à peu différent chez lui, avec sa blonde, avec ses enfants et même au travail. Je crois qu'une certaine résonance a lieu, un peu comme des vagues sur l'eau qui se repoussent les unes les autres. De même, quand je travaille sur moi pour devenir plus conscient, plus unifié, il y a quelque chose qui se répercute, d'une certaine façon, de moi à la personne que je rencontre en entrevue ou à la maison et de cette personne-là à d'autres. Ça, c'est ma croyance de fond. De plus, quand j'écris ou que je donne de la formation ou de la supervision à des thérapeutes qui œuvrent dans des ressources communautaires ou dans le réseau de la santé et des services sociaux, c'est encore plus clair que je travaille avec des multiplicateurs qui vont répandre leurs apprentissages de façon plus ou moins manifeste dans leur milieu. Il y a là une stratégie de changement social implicite. Ça, c'est du solide. Plus que de chercher comment agir sur la mondialisation. »

Christiane Asselin (de l'assemblée) :

« Je réagis plus particulièrement aux propos de Jean Gagnon et Gilles Delisle. Je pense, Jean, que dans toute idéologie il y a une part de terrorisme. Par contre, Gilles, si l'on refuse l'idéologie, on se retrouve dans l'isolement et... s'ensuit la terreur, puisqu'entre les deux, le terrorisme et la terreur, il y a ce besoin millénaire de grégarité. La psychothérapie ne se situe-t-elle pas dans cet espace-là, dans cette trilogie paradoxale? Comme le soulignait Jean Gagnon, nous sommes à l'ère de l'euphémisation massive, de la réduction globale. Chacun roulant sa "bosse". Ne pourrait-on pas, alors, considérer la psychothérapie comme le mythe de Sisyphe? L'individu peut-il être vu

comme un rocher qui trouve du sens à ce qu'il fait, à force de le répéter ou, au contraire, ce mouvement, par effritement, ne risque-t-il pas de ne donner que de la poussière? »

Gilles Delisle :

« J'ai aimé l'histoire de Catherine et l'idée de s'identifier aux trois fourmis. On pourrait aussi s'identifier au grain de riz, car parfois il y a quelqu'un qui nous porte. Par rapport au mythe de Sisyphe, on peut aussi être le rocher ou celui qui le pousse. Concernant l'assaut violent de la télévision, je suis attristé. On peut parler d'intention ou de stratégie. Je n'ai pas l'intention d'agir sur les diffuseurs, les décideurs ou les commanditaires. Ma stratégie, c'est d'essayer que mon client se rappelle qu'il y a un bouton *OFF* à la télévision ! Je n'ai pas envie de lui dire, mais dans l'élargissement de la conscience, il peut voir qu'il a cette option-là, savoir qu'il a le choix, qu'il n'est pas obligé de regarder la télévision. Comme thérapeute, je ne considère pas le client comme un relais. Pour moi, il est terminal. Mon action s'arrête là, mais non pas son action à lui. »

François Chanel :

« Ma voix pour parler du champ social n'a pas plus de portée parce que je suis psychologue, mais je dois pouvoir penser au champ plus large que l'intrapsychique, parce que ce qui se passe dépasse l'individu. Comme on le sait : "Le tout est plus que la somme des parties." Notre modèle permet cela. J'ai le désir d'élaborer quelque chose là-dessus. »

Gisèle Robert (de l'assemblée) :

« Il y a vingt-sept ans, j'ai rencontré un client et je l'ai revu récemment. Il m'a dit : "Tu as transformé ma vie." On ne sait pas l'influence qu'on peut avoir. Je repense à l'intervention de Jorge concernant les jeunes. Je vois des jeunes qui viennent consulter en couple. Ils ont 17 ans et se demandent s'ils vont revenir ensemble. Je parle avec eux de la vie. Ils se posent des questions. On parle. Je trouve cela beau. Je les félicite de se poser des questions et je leur dis : "Partez en paix." Je vois des couples qui s'entredéchirent et qui ont de jeunes enfants. Dans le dialogue que j'ai avec eux, je ne peux pas ne pas tenir compte du fait qu'ils ont des jeunes enfants. »

Diane Dulude (de l'assemblée) :

« Les jeunes d'aujourd'hui vivent dans une société où il y a le virus du Nil et que, s'ils font l'amour sans protection, il y a le sida. C'est cela le champ social aujourd'hui. Je continue mon métier, j'y crois

encore. De plus en plus de parents viennent et s'interrogent par rapport à l'éducation des enfants. Dans le bureau, on est deux, trois ou quatre, il y a un espace, une atmosphère. Pourquoi est-ce si important? Parce que dans la rencontre avec l'autre, il y a le sens qui se crée. La rencontre avec l'autre a du sens. Nous n'avons pas tous été portés. La Gestalt, c'est d'aller chercher l'espoir là où il est, dans la rencontre, dans être ensemble.»

Danielle Poupard :

« Être portés. Nous avons tous été portés par plusieurs influences. On apprend de nos expériences, on apprend de nos clients. Comme la Gestalt est une approche du processus, on peut utiliser toutes sortes de matériel. Notre engagement social, c'est aussi de s'intéresser, d'être éveillé à ce qui se passe autour de soi, de comprendre ce qui se passe. Depuis 20 ans, je fais partie d'un groupe de soutien, car nous sommes isolés dans notre métier. Nous avons besoin de contacts, nous sommes grégaires. C'est important pour moi d'aller vers d'autres, de partager.»

Jorge Vasco (de l'assemblée) :

« Le chapeau de gestaltiste, je le porte toujours. Ma conception du contact, des liens, de l'être au monde, les valeurs issues des bases philosophiques de la Gestalt, je les porte en moi. Je parle à un voisin en détresse ou à ma nièce et la Gestalt m'habite dans tous ces dialogues. Je me pose la question : quelles sont nos valeurs? Dans le travail où est notre anarchisme? Nous faisons aussi un travail sur l'intersubjectivité. Quelles valeurs transmettons-nous? »

Jean Gagnon :

« Ce que je veux maintenant aborder concerne bien les valeurs. En effet, pour moi il y a des moments où je dois prendre position face au vécu de quelqu'un qui me paraît inacceptable. De la même façon que les victimes de violence ou d'abus sexuel ont besoin de se faire dire : "Ça n'est pas correct, c'est inacceptable." J'ai à sortir, par exemple, de la confluence avec un mouvement social qui met un accent excessif sur la performance, qui fait pression pour obtenir des heures supplémentaires à outrance, qui justifie les coupures de personnel sauvages par les soi-disant exigences de la rationalisation. J'ai le sentiment que je dois soutenir la personne qui est aux prises avec ça, en validant son point de vue. Je sors alors de mon mode habituel d'intervention qui consiste à aider la personne à porter son propre jugement critique sur la situation, en l'invitant à se demander ce qu'elle aime, ce qu'elle n'aime pas et pourquoi. Je me mets plutôt à lui poser des questions plus précises sur comment les choses se

passent, comment elle se comporte, ce que font ses patrons et ses collègues. Et, à un moment donné, si ça me paraît indiqué, je communique mon propre jugement sur la situation, en disant par exemple: "Je trouve que ce qui se passe dans ton milieu n'est pas acceptable. Je peux me tromper, mais j'ai besoin que tu saches que je pense ça." C'est là. Pour moi, c'est une forme d'engagement social. Dans la pratique de la thérapie, à certains moments, il me paraît pertinent d'intervenir de cette façon-là, mais c'est rare. Je commence d'abord par soutenir la personne dans l'expression de ce qu'elle vit tout en montrant de l'empathie. Ensuite, je l'aide à élever son niveau de conscience sur ce qui s'est passé, à voir comment elle peut, elle-même, avoir contribué ou non à créer ou à entretenir la situation problématique où elle se trouve. Prenons, par exemple, le cas du partage de la garde des enfants après une séparation. Chacun sait que, contrairement au jugement rendu par la cour, le conjoint qui a la garde principale peut en pratique rendre très difficile, sinon impossible, la réalisation du droit de visite de l'autre parent, sous divers prétextes ou même, plus radicalement, en déménageant dans une ville éloignée. Il y a des choses inacceptables comme ça qui se passent et auxquelles il faut aider nos clients à faire face. Un livre de Sartre, paru dans les années 1970, je crois, avait pour titre: *On a raison de se révolter*. Je trouve que, parfois, il faut pouvoir dire à nos clients: "Je vous comprends d'être révolté, parce que c'est inacceptable."»

Janine Corbeil:

«Je suis d'accord avec Jean. J'ai été en contact avec une approche radicale de la psychothérapie, la thérapie féministe. Si l'on ne dénonce pas le dominateur, on contribue à la pathologie.»

Gilles Delisle:

«Je suis également d'accord avec la lecture de Jean. Mais tout l'argumentaire est clinique et il ne s'agit pas d'une intention de changement social. On reçoit aussi des oppresseurs dans nos bureaux. Quand l'opresseur récite la logique de l'oppression sans sens critique, là on est mal pris.»

Chantal Mireault (de l'assemblée):

«Moi, je suis étudiante en psychoéducation. Vous vous demandez ce que vous pouvez apporter à la société. Je trouve que vous avez beaucoup à apporter. D'abord: vous faire connaître. Je n'avais jamais entendu parler de cela avant, car on ne parle pas beaucoup de la Gestalt à l'université. Je pense qu'il serait important de faire connaître la Gestalt aux étudiants pour contrer l'enseignement universitaire

qui, souvent, encourage la conformité. D'entendre ce que j'entends aujourd'hui fait que je me sens moins seule. »

Diane Duguay (de l'assemblée) :

« La peur me prend à la fin de ce forum. On devrait penser à créer un "comité des relations extérieures". Je crois que nous avons beaucoup à apporter. Nous avons la chance d'avoir des connaissances, nous devons les partager. Soyons anarchistes dans les écoles secondaires, les cégeps, les universités. »

LES PANÉLISTES CLÔTURENT À TOUR DE RÔLE

Janine Corbeil :

« J'ai fait ma psychologie sociale avec le Père Bernard Mailloux. En 1999, la *Revue québécoise de psychologie* a publié un numéro spécial sur la psychothérapie humaniste-existentielle. Plusieurs des figures marquantes de la psychothérapie humaniste-existentielle au Québec sont passées par le champ social et ont été formées en psychologie sociale et dans des instituts comme l'Institut de formation par le groupe. Il ne faut pas oublier que c'est le champ social qui a donné naissance à la psychologie humaniste. Si l'on sort du champ de la psychologie clinique enfermée, on peut devenir plus créateurs. Quand Kohut est sorti des tâches d'enseignement et qu'il a observé ses collègues, il a découvert sa théorie du narcissisme. Le fait que nous ne sommes pas nombreux dans les institutions nous donne le privilège d'être plus critiques. Moi, comme femme canadienne-française, j'ai dû m'interroger sur le sens de mon existence. Ce n'est pas tout fait d'avance, c'est souffrant, mais cela donne de la créativité. »

Danielle Poupard :

« J'ai de la chance d'être dans une approche où l'on travaille sur le processus, plutôt que sur des contenus qui peuvent devenir sclérosants. En travaillant sur le processus, cela permet plus à la personne de se responsabiliser pour sortir de ce qui ne convient pas. Plutôt que de dire : "Ce n'est pas de ma faute, je suis de même", on peut regarder avec la personne ce qu'elle fait dans le processus pour "rester de même" et, éventuellement, elle pourra sortir des contenus dans lesquels elle peut se scléroser et s'enfermer. »

François Chanel :

« Je suis ravi que ce thème de *La Gestalt et le champ social* retrouve une place. Il y a une diversité de points de vue et des questions qui restent en suspens. Par exemple, avec un client oppresseur ou avec quelqu'un qui agit en opposition avec mes valeurs morales, est-ce

que je prends position ou pas? Il y a des considérations cliniques et aussi des considérations éthiques et morales. Il faut s'interroger concernant les liens entre la volonté de changements sociaux, la neutralité clinique et la prise de position. Il faut bien repérer ces choses et ne pas les mélanger.»

Jean Gagnon :

« Mon sentiment général se manifeste au plan corporel. Il y a quelque chose qui s'est mis en mouvement, une émergence à l'arrière-plan qui ne prend pas forme complètement, mais qui est très riche. C'est comme si on avait labouré le champ. Je ne sais pas ce que ça va donner, mais je me sens comme ça (il oscille doucement sur sa chaise), même si je suis bien enraciné.

Il y a aussi des idées qui me viennent. Tout d'abord, ce qu'on a fait aujourd'hui pourrait constituer le cœur d'un numéro à thème de la *Revue québécoise de Gestalt* portant sur *La Gestalt et le champ social*. On pourrait pousser plus loin certaines réflexions, différencier des aspects de la question et des enjeux en fonction, par exemple, des lieux de pratique. Cela pourrait être fort intéressant.

En second lieu, je veux dire que lorsque je participe à une rencontre comme celle d'aujourd'hui et que chacun d'entre vous le fait, nous ne sommes pas seulement en train de recevoir quelque chose chacun pour soi, nous sommes aussi engagés socialement parce que nous contribuons d'une part à la vie de notre association et que, d'autre part, nous sommes en train de prendre en compte collectivement l'insertion dans le champ social de notre école de psychothérapie.

Le troisième point que je veux aborder c'est la question du client oppresseur soulevée par Gilles. Dans un cas comme celui-là, mais sur un mode mineur, j'essaie d'abord de comprendre pourquoi cette personne-là me consulte. Il y a de bonnes chances que ses difficultés soient reliées de quelque manière à son incapacité de tenir compte des besoins de l'autre. Je vais donc attendre dans les entrevues, des fissures, des occasions de souligner ça. Autrement dit, ma stratégie est à la fois clinique et éthique. C'est ainsi qu'un jour un client très narcissique m'a raconté, en arrivant en entrevue, qu'il venait d'engueuler une femme parce qu'il cherchait un espace pour garer sa voiture sur la rue et que cette femme ne quittait pas assez vite la place qu'elle occupait. Je lui ai dit: "Je n'aurais pas aimé que cette femme-là soit ma femme." Il en est resté saisi. Je n'étais pas en train de lui dire que ce n'était pas correct d'engueuler une femme comme ça. Je lui disais tout simplement que je n'aurais pas aimé que ce soit ma femme. Je pense que pour lui, cette femme n'était pas une personne pouvant être reliée à quelqu'un d'autre, comme moi. C'était seulement

un obstacle à son bien-être. Cela a été ma façon d'intervenir là-dessus, à ce moment-là. »

Gilles Delisle :

« Pour moi aussi, cela bouge. Il y a quelque chose d'effervescent, quelque chose qui a changé. C'est enrichissant de nous entendre tous. Je me suis fait rappeler mon passé. Je suis dans le champ social et je crois que je fais auprès de vous le deuil d'un idéal. Il s'agit de renoncer à une position où nous ne serions que bons. J'arrive à quelque chose de plus modeste quant à l'affirmation de ce qu'on est. Les systèmes humains peuvent être, au mieux corrects, mais pas "idéaux". En conclusion, je reste avec la conviction qu'à l'aulne des immenses et complexes souffrances de l'humain, ce que nous faisons dans nos bureaux est presque dérisoire et absolument indispensable. »

Marie-Claude Denis (animatrice du forum) :

« Il ne faut pas sous-estimer la force d'être. D'être qui l'on est, dans le monde, dans nos bureaux, dans nos institutions. Nous avons à remplir cette mission d'être qui l'on est. Au cours de l'échange de ce matin, chacun de nous a été interpellé. C'est l'amorce d'une réflexion. Cet avant-midi, nous avons labouré un champ. Je crois même qu'en plus, des graines ont été semées et chacun de nous peut laisser germer les idées et leur élan pour l'action. »

Propos recueillis par
Gaétane Bourdage, psychologue
et *Marie Gérin-Lajoie*, psychologue.

Abstract

In October of 2003 in Montréal, took place the forum of the Québec Association of Gestalt under the leadership of Marie-Claude Denis. In a fish bowl, five experts in Gestalt therapy theory shared their thoughts on the theme of Gestalt and the SocialField. A few members of the audience were invited to come forward and fill the empty chairs with their own creativeinput.

« Il n'y a pas de fin à cet échange. Il s'agit plutôt d'un début », et c'est pourquoi certains invités et quelques participants de l'assemblée ont décidé d'approfondir ou d'élargir leur intervention de ce jour-là, sur ce thème « Gestalt et champ social ». De ce champ, labouré pour les uns et semé pour d'autres sont donc nés des textes d'opinion, de courtes réflexions, des commentaires et des articles dont la *Revue* vous fait part avec plaisir.

La force d'être au monde

Marie-Claude DENIS

La Gestalt et le champ social: le thème me questionne sur ce que la Gestalt fait de nous comme citoyens du monde. La Gestalt est une approche thérapeutique, mais elle est aussi une façon de concevoir la vie, de jauger la vivacité des personnes, d'engendrer l'« être au monde » actif et engagé. Cette approche qui place la personne dans son environnement et qui la définit en lien nécessaire avec ce qui l'entoure a-t-elle un impact sur notre saisie du monde et des événements qui s'y déroulent? Être gestaltiste a-t-il un impact sur notre présence au monde?

Je conçois la Gestalt comme l'art du rapport, de la mise en relation. Un art d'abord ancré dans la présence à soi-même, puis dans l'ouverture à l'Autre, aux autres¹. De là, la possibilité du « contacter », de la rencontre féconde, de la création sans cesse renouvelée². Que donne cette approche quand on se retrouve ailleurs, dans une tout autre culture, où la vie et les besoins qui la portent se jouent sur un autre mode³? Qu'inspire-t-elle, par exemple, dans la considération de la situation israélo-palestinienne où les polarités semblent si éclatées que l'humanité commune se trouve impossible à repérer?

La Gestalt, comme approche, permet de naviguer au cœur du paradoxe où, tout en demandant d'être intimement à l'écoute des besoins individuels – qu'il s'agisse de gens d'ici ou d'ailleurs –, elle invite à être attentive aux échos de leurs mondes, à la configuration des contextes où évoluent ces individualités. Par l'attention qu'elle porte aux dynamiques figure/fond, elle incite à reconnaître la structuration des collectivités pour saisir où loge la personne riche de sa

1. Voir DENIS, M.-C. (1992). Vers une évaluation de la santé selon une optique gestaltiste. *Revue québécoise de Gestalt*, 1(1), p. 39-52.

2. Voir in SPAGNUOLO LOBB, M. & AMENDT-LYON, N. (eds) (2003). *Creative License The Art of Gestalt Therapy*. Wien New-York: Springer-Verlag, les articles de SPAGNUOLO LOBB, M. *Therapeutic Meeting as Improvisational Co-Creation*, p. 38-49; STERN, D. & the Boston Change Process Study Group. *On the Other Side of the Moon: the Import of Implicit Knowledge for Gestalt Therapy*, p. 21-35.

3. Voir DENIS, M.-C. (2002) Gestalt sur fond d'Afrique. *Revue québécoise de Gestalt*, 5, p. 40-60.

propre unicité. En insistant sur la notion de frontières, elle invite à la lucidité dans les rapports et elle oblige à saisir la différence et les processus de différenciation. En tout temps, elle fait travailler dans le sens de l'autosoutien et de la responsabilisation personnelle tout en posant, et cela nous ne l'avons peut-être pas encore assez affirmé, le lien obligé de l'interdépendance. La Gestalt nous pose au cœur du champ social et y installe la résonance de nos actions.

En cette ère de la mondialisation, où le « si grand » nous accule souvent à l'impuissance, où l'importance de la personne est souvent balayée par celle de l'économie, où les valeurs humaines s'égarerent dans un enchevêtrement de priorités insaisissables, la Gestalt nous invite à la centration. Elle nous intime d'entrer en nous-mêmes et, entre le défaitisme et l'optimisme, elle nous invite à croire en la force créative d'être-au-monde.

Quelques ajouts au forum d'octobre 2003

Danielle POUPARD

Le forum d'octobre a ouvert de nombreuses pistes de réflexion et d'échange, sans toutefois permettre de pousser très loin cette réflexion et d'élaborer des suites aux idées et émergences de ce samedi-là. Je souhaite que nous nous donnions des occasions et des lieux pour y parvenir. Par contre, il est vrai que le champ a été labouré et qu'il est prêt à être ensemencé.

J'ajouterai ici quelques thèmes qui me sont chers. Tout d'abord quelques mots à propos du *rapport au travail*, des exigences démesurées que la société et la technologie imposent aux travailleurs.

Il y a 20 ans, on parlait déjà d'améliorer la qualité de vie au travail; plusieurs programmes ont vu le jour dans les entreprises pour atteindre cet objectif. Les syndicats ont aussi, de leur côté, milité afin que des changements soient apportés aux processus de production et de gestion du travail. Force est de constater qu'en 2004, les exigences que rencontrent les employés dans divers milieux de travail rendent difficile et presque héroïque le maintien de l'équilibre entre santé et performance au travail. C'est un champ social structuré par des enjeux de productivité, dans une conjoncture où l'on essaie de faire plus avec moins – moins de main-d'œuvre, moins de temps, moins de moyens – ce qui pénalise en fin de compte les travailleurs eux-mêmes.

Le champ social de l'emploi entre dans mon bureau par l'intermédiaire des employés surchargés et épuisés. Je mets à leur disposition mon écoute, mon expérience et mes outils de gestaltiste. Toutefois, j'aimerais contribuer plus directement à ce que les entreprises et les organisations prennent davantage conscience de leur rôle primordial dans le maintien de l'équilibre entre la santé et la performance au travail.

Le deuxième sujet pourrait s'intituler : *la conscience de notre identité de citoyen (ne)*. Il est bien connu que les fondateurs de la Gestalt, Goodman et Perls en particulier, étaient des anarchistes et des anti-conformistes ! Ils ont mis l'accent sur la construction et l'expression des individus, de leurs choix et leurs opinions personnels. On prônait

la responsabilité de soi et de ses besoins aux dépens, parfois, des besoins des groupes et de la communauté dans son ensemble. Par ailleurs, certains de nos outils et de nos concepts, tels le contact, le travail sur le plan des processus, la notion de soutien si importante dans notre approche peuvent s'avérer fort utiles pour l'amélioration de la vie communautaire. Nous travaillons bien évidemment à augmenter la solidité du soutien interne de nos clients, mais l'habileté à fournir du soutien aux autres et à leur en demander est un apport important au tissu social et communautaire.

En dernier lieu, je me pose et vous pose la question suivante : devrions-nous nous manifester davantage sur la scène publique, *donner notre avis à propos de questions civiques et sociales*, voire de décisions gouvernementales ?

Il est vrai que le domaine de l'éducation, de la santé, des affaires sociales et également celui de la gestion du travail, enfin tout ce qui a à voir avec l'humain, sa liberté et son développement adéquat ne peuvent nous laisser indifférents en tant qu'humanistes et praticien/nes de la Gestalt. Toutefois, il importe de faire connaître la philosophie et l'éthique de notre approche, sa vision de l'être humain et des conditions de son épanouissement. Nous pourrions comme association participer à des tribunes d'expression des enjeux humains et sociaux lorsque l'occasion nous en est donnée ou que la situation l'exige.

La Gestalt sur la place publique

Nicole HÉBERT

L'ordre professionnel dont je fais partie détient un mandat double et confus. Or, malgré la place qu'a prise notre présidente dans les médias, je demeure convaincue que les psychologues capables d'alimenter un certain débat sur les enjeux développementaux de la société n'occupent pas l'espace qui leur revient sur la place publique. Ce que j'ai exprimé, lors de ce forum à l'automne 2003, n'a rien à voir avec le désir utopique que nous allions, gestaltistes que nous sommes, livrer le message d'une nouvelle vérité au sein du merveilleux monde des communications. Je souhaitais seulement que certains d'entre nous, toutes professions confondues, osent nommer les choses à la manière gestaltiste lorsque se posent de grandes questions collectives. Et ce que j'exprimerai dans ce qui suit part d'un point de vue personnel, inspiré autant de mon adhésion à la Gestalt que de mon identité de psychologue.

Lors du forum, Danielle Poupard mentionnait le dilemme où se retrouvait un individu aux prises avec ses aspirations personnelles et ses modestes racines. Et il m'est venu à l'esprit que les tenants de la Gestalt eux-mêmes avaient pu éprouver ce dilemme au moment de se prononcer publiquement sur l'actualité, de faire partie d'un débat de société où, comme le disait Janine Corbeil «jouer des coudes» semble dérisoire. Cette dernière a aussi dit, lors de ce forum : «La psychologie a acheté le dieu rationnel et c'est cela qui a le pouvoir. Nous, on laisse la place à l'irrationnel.»

La résistance que l'on rencontre souvent face à la psychothérapie ou à toute quête de sens dans les rapports humains naît de la difficulté à tolérer l'ambiguïté. Cette dernière, quoiqu'elle fasse partie intégrante de toute relation à un moment ou un autre, est difficilement soutenable dans le monde actuel. Elle est la source d'une grande tension. Nous avons à notre disposition tant de moyens de faire vite en tout, qu'il devient inacceptable que les choses prennent du temps. Or, le moyen maintenant privilégié d'apaiser toute tension est la rationalisation. Au lieu de nommer l'ambiguïté et d'en extraire le sens, on se concentre à créer une vérité de toutes pièces à partir de divers éléments soigneusement choisis, ayant pour but d'annihiler le doute

insoutenable. Les *variables scientifiques observables* deviennent alors critères de vérités, en lieu et place des phénomènes.

Je ne prétends pas qu'il soit facile de faire valoir une théorie basée sur l'essentielle et intolérable ambiguïté des rapports humains, comme le propose la Gestalt. Mais, selon moi, la reconnaissance de cette particularité des rapports humains serait *la pilule à faire avaler* au monde, en lieu et place des « Ativan » de tout acabit.

La Gestalt ne repose pas sur une théorie individualiste mais sur une théorie de la relation, posant comme lieu de connaissance et de découverte de soi « l'être-dans-le-monde », à l'instar de la philosophie existentielle-humaniste. À cet effet, c'est la notion de *contact* qui m'a d'abord frappée et qui continue de me préoccuper à travers ma formation continue en Gestalt. Ce mot est devenu pour moi le point de départ de toute réflexion ou opinion sur ce qui se passe dans « mon monde », grand ou petit. Or, j'ai l'impression que le contact est faible, ou du moins boiteux, entre les différentes instances de la société. Je me questionne : est-il réellement souhaité, fait-il peur ?

En ce qui concerne les stratégies collectives, Gilles Delisle disait, lors du forum, que « (...) le piège serait de me mettre à croire que j'ai des lumières à contribuer à un système social d'une immense complexité et d'une immense souffrance. » Loin de moi l'idée de croire que j'ai quelque réponse à toute cette souffrance, ce serait bien naïf. Mais il m'arrive de penser qu'il est de mon devoir de citoyenne du monde de contribuer, si possible, à ma façon et selon mes limites, à éclairer la *caverne* dialectique sociale.

Maintes fois, lisant le journal ou entendant parler d'une dissidence entre deux instances, gouvernementales, politiques, sociales ou économiques, j'ai eu le réflexe de comparer le rapport qui se met alors en place à une chicane de famille où se déploieraient les enjeux *normaux* entre humains de générations ou de sexes différents. Il me semble que l'application d'un schème de compréhension développemental à ces dissensions de toutes instances apporterait un éclairage des plus fructueux à la résolution des conflits qui perdurent et se répètent *ad nauseam* dans notre société.

Ceci n'est qu'un exemple de ce que j'entrevois comme contribution, bien que je ne sache pas encore comment elle pourrait s'articuler. Chose certaine, il s'agirait d'un point de vue gestaltiste qui aurait voix au chapitre, tout comme celui des économistes, sociologues ou anthropologues, lesquels se prononcent tous les jours sur les grandes questions mondiales. Le psychologue n'est consulté que sur les questions relatives à l'humain dans sa singularité. On lui

demande d'expliquer des comportements individuels selon des normes établies par la recherche. Il y a bien la psychologie sociale qui étudie le comportement des masses et des foules. Mais ce dont j'aimerais que l'on traite, c'est d'un lien entre la théorie du self et la dynamique d'une société, un parallèle entre les enjeux développementaux des personnes et les grands débats, que ce soit à l'échelle nationale ou mondiale.

Ce que le public en général connaît de la psychologie me semble venir de toutes sortes de théories, sauf de la nôtre, la Gestalt. Freud a laissé une marque indélébile sur l'imaginaire collectif. Il a ouvert la voie à tout ce qu'il y a aujourd'hui de questionnement sur les rapports humains dans le grand public. Les tenants de l'approche cognitive occupent aussi une large place. Je pense ici à tous les motivateurs, *coachs* de vie et auteurs de livres de recettes du bonheur par la pensée positive. La psychanalyse de Jung s'est trouvé un fameux porte-parole en la personne de Guy Corneau qui, à grands renforts de conférences, publications et thérapies de groupe, véhicule ses principes et sentences célébrées par les médias. Enfin, l'approche psychobiomédicale, soutenue par l'industrie pharmaceutique, est en train de convaincre le monde que tous les conflits, internes ou externes, pourront être résolus par la simple consommation de poudres magiques en comprimés de toutes les couleurs.

Nous avons présentement sous les yeux l'expression d'une grande détresse sous la forme du suicide de trop nombreux adolescents ou de pères de famille désespérés, en perte de signification suite à l'échec d'une relation intime. Selon moi, la créativité doit être mise à profit pour parler un langage qui transmette le courage de créer ou le désir d'être, tel que défini il y a longtemps déjà par Rollo May.

Janine Corbeil disait aussi, lors du forum : « Il ne faut pas oublier que c'est le champ social qui a donné naissance à la psychologie humaniste. Si l'on sort du champ de la psychologie clinique enfermée, on peut devenir plus créateurs(...) Le fait que nous ne sommes pas beaucoup dans les institutions nous donne le privilège d'être plus critiques. » Je partage entièrement cette dernière assertion. Ainsi, je demeure persuadée qu'il y a place pour l'expression d'une dissidence et, qui plus est, je crois à la nécessité d'exprimer un point de vue qui se différencie des visées à solutions instantanées ou des évitements bureaucratiques.

Récemment, j'écoutais, à la radio, Jacques Salomé parler de ce qui se vit autour de l'amour à notre époque. Selon lui, une *rencontre* amoureuse ne devient pas nécessairement une *relation* amoureuse.

Pour que cela arrive, il faut que le cycle de contact se renouvelle de façon créatrice, encore et encore, aurais-je pu poursuivre, m'y eusse-t-on invitée...

En définitive, le contact, ce qui arrive quand deux humains prennent conscience d'où ils sont et de ce qu'ils éprouvent à ce moment précis du fait d'être l'un avec l'autre, pourrait être le point de départ d'une réflexion autrement nourrissante que la fuite en avant dans la pensée positive ou le repli sur soi qu'induit la petite pilule pour dormir. Et si je m'efforçais personnellement, à l'occasion, de communiquer avec plus d'*awareness* ma façon d'être dans ce vaste monde, je me sentirais peut-être plus fidèle à la pensée qui m'a formée ces dernières années.

Essai sur la Gestalt et le champ social

Christian DEPOT

Tn écrivant ces lignes, je reviens à certaines questions qui ont émergé du forum sur *La Gestalt et le champ social* au dernier colloque de l'AQG. Quelles sont les sources sociales du mal-être et des souffrances de nos clients? Que peuvent apporter les gestaltistes à la société d'aujourd'hui?

Depuis, ces questions se sont un peu transformées pour moi. Elles prennent la forme suivante : comment comprendre le mal-être des gens dans la société d'aujourd'hui en termes de la théorie de la Gestalt? Comment, comme gestaltistes et psychologues, pouvons-nous contribuer au mieux-être des individus et, par ricochet, à celui de la société?

Quand j'observe les familles, atomes sociaux, je vois des parents et des enfants se lever tôt, les uns se préparent pour le travail, les autres pour l'école où la garderie. On essaie de voir aux besoins des plus jeunes, le mieux possible, et de ne rien oublier d'important. Les parents sont parfois forcés de presser les enfants, car le temps file. Il y a du trafic ou bien un patron qui a déjà une liste bien remplie de tâches dans lesquelles il s'attend à ce que les employés soient productifs.

Les enfants font face, eux aussi, à une série de contrariétés. Tout au long de leur journée, ils devront se satisfaire d'une écoute, d'un support et d'une présence morcelés. Ce rythme, on peut facilement se l'imaginer, se répète 5 jours et parfois 6 et 7 jours par semaine.

Quand je regarde et j'écoute la publicité, je suis frappé par l'incitation à la consommation liée aux besoins personnels et souvent narcissiques. Jour après jour, nous sommes bombardés d'images et d'idées sur la jeunesse, la beauté et la performance, comme des composantes essentielles du bonheur. Certaines modes sociales, comme les sports extrêmes, les couples échangistes, nous invitent dans la recherche sans fin de nouvelles sensations exaltantes.

Ce qui est moins apparent, quand je porte mon regard sur la société, c'est l'entraide, l'égard pour l'environnement et la juste

compréhension des besoins humains fondamentaux, tels la sécurité affective, la juste reconnaissance, l'actualisation de notre potentiel individuel. Combien de gens connaissent leurs voisins et s'entraident ? Les gens que l'on croise à l'épicerie, sur la route, dans les magasins et qui sont au téléphone cellulaire peuvent-ils être conscients de leur environnement ?

J'observe aussi très peu de responsabilisation collective et de sens d'appartenance collective. On n'a qu'à penser au taux de participation aux élections. Un autre exemple : comment, au Québec, il faut des événements aussi tragiques et majeurs que les événements du 11 septembre 2001 pour que l'on voie des gestes de collectivité importants ? Il y a pourtant de multiples réalités quotidiennes qui ne mobilisent pas l'opinion publique plus longtemps que la durée du bulletin de nouvelles.

Bref, quand j'observe le champ social, l'image qui se forme est celle d'un tourbillon, d'une course. Des gens fréquemment surinvestis dans le travail, la consommation, la performance et la recherche de plaisir. Des gens en contact partiel avec eux-mêmes et leur environnement. Voilà, je pense, la pointe de l'iceberg qui rend les gens souvent irrités, impatientes et trop peu présents à leur vécu. On peut imaginer un lien entre ce que je viens de décrire et les taux de troubles anxieux et dépressifs dans la société. Ils ne cessent d'augmenter de façon alarmante.

Certaines de ces conclusions sont documentées dans des articles rigoureux. Pour l'instant, je me soustrais à la discipline de recenser des références qui appuient mes dires et je reviens à l'essence de ma réflexion.

COMMENT COMPRENDRE CES OBSERVATIONS EN TERMES DE LA THÉORIE GESTALTISTE ?

Je pense que les individus, dans la prise en charge de leurs besoins personnels et des exigences de la vie, subissent de nombreuses pressions et sont souvent appelés à se mobiliser et agir à un rythme accéléré. Les individus vivent souvent dans une suite effrénée de cycles de contact avec peu ou pas de précontact et de postcontact. Les contacts sont surinvestis dans les pôles sensori-moteur et cognitif (l'intellectualisation) au détriment des pôles affectif et psychique.

Il en découle un champ social composé d'une multitude d'interactions investies d'une grande énergie d'activation physique et d'intellectualisation, mais peu ressenties et peu éclairées de la compréhension de la vie psychique.

À partir de ce raisonnement, comment, comme psychologues et gestaltistes pouvons-nous contribuer au mieux-être des individus et, par ricochet, de la société ?

Nous aidons déjà nos clients, comme gestaltistes en les sensibilisant à mieux distinguer l'agitation sensori-motrice et cognitive, à mieux reconnaître leur monde affectif dans leurs expériences quotidiennes. Je pense que nous pouvons contribuer particulièrement, comme psychologues et gestaltistes par le développement de l'*awareness* à la dimension psychique à la frontière-contact.

Les participants du forum ont fait ressortir l'échec des idéaux sociaux des années 1970 et comment une adaptation créatrice à ces échecs de changements globaux pouvait être : mettre ses énergies là où l'on a de la prise. Dans ce sens, une voie à explorer pourrait être de développer des ateliers visant la conscientisation et le développement créatif des habiletés aux ressentis corporels et affectifs rattachés à des expériences de vie quotidiennes. On pourrait également redonner plus de place à la thérapie de groupe et de croissance personnelle. L'expérience thérapeutique de groupe pouvant devenir une microcellule sociale, riche en possibilité d'apprentissage relationnel et de réparation.

Je crois que de tels projets demanderaient un juste équilibre entre ce qui me semble avoir été le surinvestissement de la polarité affective des mouvements de groupes des années 1960-1970 et le surinvestissement cognitif des modèles interventionnistes des derniers 15 à 20 ans.

Ce défi demanderait également de ne pas tomber dans le rejet global de notre mode de vie très actif et riche en information et une vigilance à ne pas tomber dans la survalorisation de valeurs égocentriques. Plutôt, il faut chercher à favoriser des cycles de contact plus complets, englobant plus de richesse sur le plan des sphères sensori-motrice, affective, cognitive et psychique.

En terminant cette réflexion, je vous partage ma conscience d'un certain idéalisme. J'espère pouvoir me laisser porter par ces deux grandes forces mobilisatrices vers une action articulée et réfléchie avec des objectifs réalistes. J'y joins le souhait que cette lecture puisse raviver, pour certains et certaines, la belle mobilisation à laquelle nous avons assisté au forum. Que vos élans créateurs continuent de contribuer à la mise en action de moyens concrets auprès de nos clients et dans nos micro-environnements, parcelles du champ social global.

Et... si Sisyphe était heureux ?

Christiane ASSELIN

Lors du forum, Jean Gagnon a abordé le thème La Gestalt et le champ social par un bref retour historique qui mettait à l'avant-plan l'idéologie des années 1970, par rapport à sa vision actuelle du phénomène de champ social. Il se disait désenchanté, car l'idéologie de l'époque ne s'était pas avérée constructive, au contraire: « La consultation organisationnelle et la gestion participative ont été balayées par les impératifs du profit. » Il a parlé d'adaptation créative, nécessité actuelle et prégnante pour lui, car elle seule permet de « récupérer les espaces de liberté. » Gilles Delisle, quant à lui, est intervenu en se disant « pessimiste par rapport à (sa) possibilité d'agir sur ce champ. » C'est donc ces deux invités qui ont provoqué la réflexion et l'intervention suivante: l'idéologie draine sa part de terrorisme, par ailleurs, la solitude entraîne la terreur. Entre les deux: ce besoin universel et combien de fois millénaires de grégarité. Ne serait-ce pas là, dans cet espace sis entre la terreur et le terrorisme, là, dans ce besoin de grégarité, donc d'appartenance, que se situe l'action thérapeutique? Dans ce monde qui semble avoir désenchanté les acteurs des années 1970, y aurait-il une possibilité de contacter ce qui est réparateur, malgré que nous devons recommencer mille et une fois les mêmes gestes, revivre les mêmes déceptions et réparer les mêmes blessures? Et... si Sisyphe était heureux ?

La rencontre de l'autre constitue, en soi, une véritable aventure. Le thérapeute qui la vit au quotidien en sait quelque chose. Prise individuellement, sa tâche « dérisoire et absolument indispensable » (Gilles Delisle, forum 2003) laisse plusieurs questions ouvertes, questions en quête d'une réponse, rappelant la comédie de Pirandello (1921) : *Six personnages en quête d'auteur*. Dans cette comédie, les personnages sont seuls à *pouvoir* vivre leur tragédie, leur réalité. Ils ne peuvent se reconnaître dans l'acteur, ce qui implique qu'ils ont à jouer leur propre rôle, dans leur quête de bonheur aussi bien que dans les moments tragiques de leur existence.

Le champ social est bien là: les uns sont à côté des autres, seuls à vivre leur « drame » et ils demandent parfois à être accompagnés, non pas remplacés ni joués, mais bien accompagnés. Comment parler de cette rencontre où le thérapeute est à la fois invité à être (ce champ, en lui) et à laisser devenir (ce champ, en l'autre) ?

Les constats d'échecs s'accumulent: surinformation, sous-conscientisation, perte de « ce que l'on est » au profit de « ce que

l'on a ». On se sent de plus en plus isolé et il est pertinent de se demander quel est, dans notre vie comme dans nos interactions, notre rôle : metteur en scène ? Spectateur passif ? Acteur impliqué ? Quelle est notre influence véritable ? Pascal disait : « Et toute la mer se soulève pour une pierre qu'on y jette. » Cette pierre ou ce « battement d'ailes du papillon » sont-ils véritablement observables ? Quel parcours océanique avons-nous à effectuer pour *contacter* ?

Platon (-429 à -348) et Aristote (-384 à -322) se penchaient déjà sur l'être et sa place dans le monde. Platon opposait le sensible et l'intelligible, observant la multiplicité et l'altérité, alors qu'Aristote axait sur la matière (l'être en puissance) et la forme (l'être en action). La réflexion n'a jamais cessé et, pour paraphraser le poète, on pourrait dire que « l'homme est (encore) l'avenir de l'homme. »

Ya-t-il de nouvelles idéologies ? Y adhérons-nous ou, au contraire, avons-nous tendance à nous y opposer en nous isolant ? Les bouleversements ne sont plus qu'individuels : ils sont planétaires, et ce, tant sur le plan social, politique, économique que culturel. Ne pensons qu'à la mondialisation : phénomène de champ on ne peut plus puissant, elle gobe tout sur son passage, à l'instar des premiers personnages du *Nintendo* : toutes dents dehors, ils avançaient, en avalant.

Nous vivons le paradoxal retrait-contact : dans toute idéologie, on peut retrouver une forme de terrorisme, mais la refusant, n'est-on pas soumis à l'isolement qui, pour sa part, entraîne la terreur puisque nous sommes fondamentalement grégaires ? Comment, alors, et où rejoindre l'autre, aujourd'hui ? À l'ère du politiquement orthodoxe, de l'euphémisation massive qui cache, sous de *nobles* mots, les réalités douloureuses ou cruelles, où en sommes-nous, individuellement ? En déséquilibre constant par rapport à nos propres valeurs, nos propres enjeux et ceux que nous propose la société ?

La psychothérapie suppose une trilogie : 1. le client – 2. sa souffrance – 3. le psychologue qui les accompagne. Par effet miroir, le psychothérapeute pourrait-il se situer dans un espace lui-même trilogique sis entre : 1. le terrorisme – 2. la terreur – et 3. la grégarité ? En effet, s'il est (humblement) cet observateur de la souffrance et de la terreur de l'Autre, confronté aux réalités actuelles, n'a-t-il pas à revisiter ses propres terreurs, ses propres déceptions, ses solitudes et son besoin toujours présent de rencontrer cet Autre, dans un monde de plus en plus performant où la douleur est vue (et souvent vécue) comme une inadéquation sociale ? À savoir : « Tu souffres ? Tu n'es pas performant. Tu seras *bouffé*, exclu, ostracisé... » et quoi d'autre encore ! Ne serait-ce pas dans cet effet miroir, donc, que peut se situer le psychologue d'aujourd'hui : à la fois conscient de son rôle et conscient

de sa propre terreur, de sa propre solitude et de son besoin de continuer à donner du sens à tout ce vide afin qu'il se « remplisse », avec l'Autre, dans un contact qui, réparateur pour cet Autre, est aussi lénifiant pour le thérapeute ?

Dans cet espace, comment maximiser la relation au monde ? Il ne s'agit pas de performance, ici, il s'agit de bonheur dans un univers qui nous semble plus chaotique que jamais, plus en danger que jamais. Or, nous sommes de cet univers que nous habitons. Comment nous redéfinir ? Rivés au petit écran, en écoutant *Star Académie* ? Les médias de masse et les télérealités nous entraînent dans un sillage que nous ne choisirions peut-être pas si nous avions encore le loisir d'une simple veillée à la chandelle, petite lumière vacillante de l'intimité, de l'âme en contact, d'abord avec elle-même et avec l'Autre ensuite.

La magie a floué le magique. Les mots cachent ce qu'ils nommaient, l'information camoufle la vérité, bref, le lapin n'a plus de chapeau où se réfugier. La surenchère de l'information nous prive de l'indispensable conscientisation. Oui, on nous met au courant ! Et comment ! Mais, au *courant* de quoi, au juste ? Ne risque-t-on pas le choc électrique, sans cette possibilité de recul, sans une conscience de l'ici-maintenant, sans un questionnement sur l'avenir ?

Que faisons-nous de notre créativité, celle qui nous habite et que nous muselons sans cesse, faute de ce temps dont nous sommes boulimiques et qui nous manque et nous échappe toujours ? Comment la transformons-nous ? Quel cours lui permettons-nous d'emprunter ?

Il semble que là se trouvent le cœur du problème et celui de l'individu : surinformé par les médias de masse, surchargé de travail, privé de sa propre créativité, il a besoin de *re-production*. Les « émissions » ne sont plus qu'hydrocarboniques, elles sont télévisuelles, radiophoniques, elles appartiennent au monde de la « performance à tout prix » et elles peuvent tuer l'esprit.

Invités au paraître, que demeure-t-il de l'être ? Répétons-nous, en une quête ultime de sens, les mêmes gestes que Sisyphe, condamné à rouler éternellement son rocher qui, parvenu au sommet, retombe, et cela, sans fin ? Ou, au contraire, comprendrons-nous, à l'instar de Camus (*Le mythe de Sisyphe*, 1942) que nous sommes invités à rechercher l'éthique du vrai ? Dans sa lecture de Sisyphe, Camus suppose qu'il y a du beau et du bonheur, et ce, malgré le non-sens de l'existence. Pouvons-nous, comme il le suggère, imaginer Sisyphe heureux ?

On a donc à choisir ici le sens à donner à cette image. Elle peut n'être, comme la société, qu'une reproduction stérile de l'absurde

rocher qui tombe sans fin, jusqu'à l'usure, jusqu'à redevenir poussière. Par ailleurs, elle peut également être « autre chose » et « autrement » : production créative puisqu'elle transforme le rocher et le « pousseur » de manière à ce qu'ils actualisent leur potentiel de bonheur en donnant du sens à ce geste qui, alors, devient libérateur. Le rocher, par contact constant se transforme, s'amenuise, mais ne pourrait-on pas espérer qu'il rencontrera son propre cœur, son centre-sens ? Le pousseur, agissant sur ce qui aurait pu lui échapper, ne se transforme-t-il pas également ?

Sisyphe donne du sens. La thérapie permet d'en trouver, car elle mobilise, répare et, ce faisant, apaise. C'est sans doute là que réside notre plus grande liberté : le rocher que l'on roule peut se transformer en poussière ou au contraire, *nous* transformer par le mouvement qu'il appelle, ordonne et suscite. Ce mouvement, d'abord reproducteur, devient créateur, et ce, pour la durée de *notre* éternité.

Parce qu'il y a *contact* entre la pierre et le sol, entre l'humain et la pierre (une autre trilogie), il est sans doute possible, à l'instar de Camus, « d'imaginer Sisyphe heureux ».

Où suis-je par rapport à la charge portée ?

Catherine FILION

C'est l'été. Il est onze heures. Le soleil fait miroiter les flaques d'eau sur le sentier qui mène à notre site de camping. Mon amoureux et moi vaquons à ne rien faire. Lui est installé sur une chaise longue, sa revue de *Camping Caravaning* gisant inerte sur ses cuisses. Il somnole, je crois. Quant à moi, je sirote mon café refroidi, assise à ras le sol sur une chaise de plage. Je suis absorbée par les éclats de soleil dans les flaques laissées par l'ondée de ce matin. Soudain, mon regard capte un spectacle étrange : un gros grain de riz blanc avance péniblement sur le gravier du sentier.

Intriguée, je m'approche du phénomène. Quelle n'est pas ma surprise de découvrir sous le gros grain une minuscule fourmi. Mais où va-t-elle de ses petits pas trébuchants et assurés ? Je l'imagine ahanant sous la charge, son cœur menu battant à tout rompre. Subitement, elle s'arrête. Une branchette barre son chemin tel un tronc d'arbre sur la route. Elle semble réfléchir à la meilleure manière de procéder. Elle opte pour franchir l'obstacle plutôt que le contourner. La voilà grimant à même la brindille, perdant pied, se rattrapant, son précieux butin comme soudé sur son dos. Elle réussit et se retrouve sur un bout de terre sablonneuse durcie par la pluie. Elle parcourt ce chemin béni à toute vitesse. Puis, elle doit de nouveau s'arrêter, un caillou lui bloque le passage telle une montagne. Pendant qu'elle est immobile, elle jauge la situation, surgit de nulle part une fourmi deux fois grosse comme elle.

Quelle n'est pas ma stupéfaction de voir l'intruse se diriger vers le grain de riz et carrément marcher dessus ! La porteuse est ébranlée, le grain de riz également ! Et voilà que l'intruse remet cela, elle revient à la charge tant et si bien que la pauvre voyageuse en laisse tomber sa chère cargaison. Faisant fi des assauts, la petite courageuse consacre ses énergies à hisser son trésor sur son dos. L'autre continue de la narguer un peu, puis elle repart comme elle est venue. Je suis dans une totale incompréhension, elle n'a même pas cherché à voler le grain de riz ! Mais qu'elle était donc sa motivation ?

Oups ! Zut ! Immagée par mes émotions scandalisées et scrutant d'un œil réprobateur l'endroit où l'intruse a disparu, je ne sais plus où est la petite au grain de riz. Là ! Je repère le grain de riz. Je constate, soulagée, qu'il continue d'avancer. Il semble que cette fois-ci, elle a décidé de contourner l'obstacle plutôt que le grimper car elle s'est écartée du droit chemin. De fait, elle progresse de façon erratique. Peut-être commence-t-elle à être fatiguée ? À moins que l'attaque gratuite qu'elle vient de subir ne l'ait abasourdie de désillusion.

Ah ! non ! En voilà une autre qui rapplique en ligne directe vers le non convoité, souhaitons-le, grain de riz. Heureusement, elle est sensiblement du même gabarit que notre héroïne. Elle la rejoint. Elles marchent côte à côte un bref instant, l'une fringante et l'autre titubante presque invisible sous le grain. C'est curieux, on dirait qu'elles se parlent.

Obstacle en vue. Du moins, moi je le vois, je ne sais pas pour elles. Pas une brindille cette fois-ci, mais un amoncellement de brindilles. Un enchevêtrement d'arbres tombés sur un sentier de randonnée pédestre. Elles y arrivent. Elles s'arrêtent. Elles discutent, je crois. Incroyable, mais vrai, la porteuse dépose sa charge. Va-t-elle l'abandonner ? La suite m'émerveille. La porteuse se déplace vers l'avant du grain de riz, tandis que l'autre se place derrière et ensemble elles le soulèvent. Que décideront-elles ? Contourner ou franchir l'obstacle ? Elles optent pour l'affronter. Sans doute la porteuse a-t-elle mentionné à l'autre qu'elle avait déjà rencontré ce type d'obstacle et qu'elle avait réussi à le franchir. Toujours est-il qu'elles se mettent à gravir avec succès la première brindille. Puis la seconde. À la troisième, elles trébuchent, échappent le grain de riz, le rattrapent. Je les imagine essoufflées sous la charge, deux cœurs minuscules battant à l'unisson. Pas une seconde de repos, elles progressent de façon continue, échappant puis rattrapant le joyau. Enfin, elles arrivent au bout de cette peine. Une terre sablonneuse et durcie par la pluie les accueille. Elles la parcourent rapidement, grain de riz porté de concert, l'une devant, l'autre derrière.

Soudainement, la fourmi aidante s'arrête, le grain de riz frémit tant l'arrêt est abrupt. Il n'y a pourtant aucun obstacle en vue. La voila qui lâche le grain de riz pendant que notre héroïne se glisse péniblement dessous pour reprendre, seule, le poids. Étrange, que se passe-t-il ? C'est comme si la fourmi aidante était arrivée à la frontière de son pays et qu'elle n'avait pas le passeport qui lui permettait d'aller plus avant. Elles semblent échanger quelques mots puis l'aidante accompagnatrice part dans une autre direction. Sans un regard en arrière, le grain de riz reprend sa progression.

Sur ces entrefaites, la revue de *Camping Caravaning* glisse par terre. L'amoureux se réveille. Il s'étire et me rejoint. Il s'accroupit près de moi et ensemble nous observons quelques instants la fourmi laborieuse poursuivre son périple. Puis, nous convenons d'aller prendre une marche. Je sais qu'à notre retour, si tout se passe bien, je ne trouverai trace ni du grain de riz ni de la courageuse. Ça me fait drôle. Je la salue et pars sur un autre chemin que le sien.

JE SUIS TROUBLÉE

Je viens de prendre connaissance de l'impressionnant compte-rendu effectué par mesdames Bourdages et Gérin-Lajoie, lequel paraît d'ailleurs dans ce volume. Il concerne le rapport du forum tenu en octobre 2003 et portant sur *La gestalt et le champ social*. Je vous explique mon trouble. Lors de ce forum, j'ai raconté mon histoire de fourmis. Or, je constate que ma version orale (celle du forum) diffère en un point de ma version écrite (celle que vous venez de lire). Précisément, dans ma version orale, la « bonne » fourmi arrive chronologiquement avant la « méchante », alors que dans ma version écrite, c'est l'inverse. Je vous le dis illico, c'est l'ordre de la version orale qui correspond à la réalité de cette histoire vécue. Là est mon trouble : pourquoi, lorsque je me suis laissée aller à écrire ai-je inversé l'ordre des protagonistes?

Inconsciemment (je fais référence ici à mon inconscient humaniste et non à mon inconscient freudien) et empreinte de ma culture nord-américaine, ai-je voulu une histoire qui se termine bien? Je ne m'en cache pas, j'aime les histoires qui finissent sur une note humanitaire et qui relancent à la toute fin l'intrinsèque de l'être humain portant seul sa finitude. Décidément, je suis humaniste. L'autre hypothèse qui m'effleure se situe dans un tout autre ordre d'idée. Je souris à la fantaisie que, toujours de mon inconscient humaniste, j'ai voulu illustrer l'évolution gestaltiste où Perls le tisserand frustré a fait place à des dentellières. À cet effet, permettez que je vous soumette un texte de réflexion que j'ai gardé pour moi-même en 1998 et que j'ai laissé dans mes filières jusqu'à ce jour.

RÉFLEXION LIBRE: OÙ EN EST LA GESTALT AU QUÉBEC?

Qu'est la Gestalt dans notre ici et maintenant québécois? À partir de quels paramètres se définit-elle en ce moment? Quels mouvements l'influencent et la colorent actuellement?

Notre Gestalt québécoise est en crise de croissance. Je dois vous dire: la petite m'inquiète un peu. Je ne sais que penser de ses

fréquentations. Certes, ses amitiés avec l'approche psychodynamique mettent un peu de plomb psychique dans sa tête mouvante de l'ici et maintenant. Par contre, j'ai bien peur que, forte de cette influence, elle ne puisse s'empêcher de tout interpréter et glisser ainsi dans l'intellectualisme. Ce serait dommage, elle qui est si chaleureuse et si simple.

Ses fréquentations avec l'approche systémique, comme en fait foi son attirance pour le champ social, m'inquiètent un peu moins. Je me dis que son frayage avec cette concrète compagne pourrait contrebalancer ses envolées d'incursion psychique, si jamais elle s'y perdait. Mais il faut dire qu'elles ne se fréquentent encore que de façon informelle. Elles ne semblent pas se connaître beaucoup. Pourtant, à mon sens, elles se ressemblent tellement. On pourrait me rétorquer qu'elles sont sœurs, que l'approche systémique et l'approche gestaltiste sont, en quelque sorte, toutes deux filles du courant phénoménologique. Je ne serais pas tout à fait d'accord.

Voilà ce que je pense. La petite a du leadership (elle le tient de ses origines, celles de la « troisième force »). Ainsi, *primo*: pas étonnant, la bougresse, qu'elle ait envie de se coller, voire s'acoquiner, avec un leadership de « première force ». *Secundo*: là est l'enjeu à mon avis, sa fameuse nouvelle compagne qu'est l'approche systémique a les allures d'un leadership de « quatrième force » ne trouvez-vous pas? Si oui, surveillons la petite! Voyons avec elle à définir en quoi elle ressemble à l'approche systémique, mais également, aidons-la à discerner en quoi elle en diffère.

Enfin, pour tout dire, je me demande s'il ne conviendrait pas que la petite fréquente davantage la « deuxième force ». L'approche behaviorale qui est passée maître dans l'art de l'expérimentation graduée me semblerait une bonne fréquentation. Qu'en pensez-vous? L'expérimentation n'est-elle pas une particularité fondamentale de la petite? Parfois, j'ai peur qu'elle cesse de recourir à cette façon bien à elle de générer le présent.

Au fond, voyez-vous, ce que je crains, c'est que notre Gestalt québécoise en arrive à s'écarter de sa souche phénoménologique de la création de l'instant.

La Gestalt, une théorie du champ : quelques commentaires

Janine CORBEIL

RÉSUMÉ

Pour les fondateurs de la thérapie gestaltiste comme les Perls et P. Goodman, tout acte thérapeutique est un acte politique. K. Lewin, un des précurseurs de la Gestalt, énonce le principe fondamental du lien autorégulant organisme/environnement et élabore une théorie psychologique du champ. Certains successeurs comme E. Kepner, M. McConville, M. Parlett, G. Wheeler, G. Yontef, voient cette théorie du champ comme étant un des trois piliers sur lesquels repose la théorie gestaltiste (les deux autres étant la phénoménologie et la posture dialogique) et élaborent une théorie du développement qui se façonne dans et à travers le champ environnant. La Gestalt est donc une théorie à la fois systémique et intrapsychique. Dans l'application de ce principe de base, les Écoles et les praticiens accordent une importance variable à la dimension systémique des symptômes des clients. Cependant, les théoriciens nous exhortent à assimiler le plus possible cette théorie du champ qui fait la grande spécificité de notre approche.

INTRODUCTION

Comme thérapeutes d'individus, quelle responsabilité sociale et politique avons-nous? Quelle est la portée sociale de nos interventions?

Voilà quelques-unes des questions qui nous réunissaient lors du *fishbowl* au colloque de l'AQG en octobre dernier. En même temps, cette question nous ramenait au cœur de la théorie du champ de la thérapie gestaltiste.

Il m'a semblé intéressant de retourner à certains textes de nos origines dans le but de compléter un tant soit peu les propos par ailleurs fort spontanés que nous avons tenus lors de ce *fishbowl*.

LA THÉRAPIE GESTALTISTE EST-ELLE UN ACTE POLITIQUE?

La pertinence sociale et politique de l'intervention psychothérapeutique en Gestalt a toujours été au centre des préoccupations des fondateurs de la théorie. Paul Goodman était avant tout un essayiste

social et un philosophe politique (Stoehr, 1994). Quant à Laura et E.S. Perls, on sait que leur théorie s'est élaborée et a pris une incroyable expansion parce qu'elle répondait à un besoin de remise en question des valeurs véhiculées par le conformisme, la répression sociale et l'orthodoxie. Comme l'écrit Taylor Stoehr, « *la civilisation occidentale passa rapidement du mode répressif au mode expressif* ».

La thérapie est-elle un acte politique? C'est ce qu'affirmait Laura Perls. « *En travaillant avec les gens, vous les amenez à devenir de plus en plus autonomes et à se dégager de leur confluence avec la majorité. Ce travail politique irradie et vous permet de vous limiter à agir auprès d'un petit nombre de personnes dont celles, peut-être, qui exercent une influence. C'est ce que j'appelle du travail politique.* » (Perls, L. 1993, p. 21).

Par ailleurs, James Hillman avance que « *nous avons eu cent ans de psychothérapie et le monde va de plus en plus mal* ». La psychothérapie, écrit-il, encourage les gens à se replier sur eux-mêmes et sur leur passé, alors qu'une partie de ces énergies devraient être employées à se battre pour les problèmes de l'heure : pollution, pauvreté, violence sociale, etc. (Hillman, 1978, p. 4 & ss).

Sans nier la valeur de la psychothérapie, Hillman nous rappelle que l'intervention individuelle uniquement n'est pas la réponse à tout. De plus, il observe que l'on néglige la dimension politique et sociale en psychothérapie et s'y objecte (communication verbale lors d'un stage donné par l'auteur au Québec en 1990).

Un des principaux pionniers de la théorie gestaltiste fut Kurt Lewin. Comme allemand d'origine juive, il dut s'exiler aux États-Unis. Il était très préoccupé du développement d'une mentalité démocratique dans la société. Il offrait une méthode et une légitimité scientifiques par le moyen de ses groupes où il formait les participants au leadership démocratique. « Lui et ses disciples croient à une certaine continuité entre le changement individuel, le changement au sein des groupes primaires et un changement au plan sociétal » (Tessier, 1990, p. 94).

Parlett spéculé sur ce à quoi nos fondateurs s'intéresseraient s'ils étaient encore là. On peut imaginer qu'engagés politiquement comme ils l'étaient, ils s'intéresseraient à des enjeux sociaux comme le déclin des petits groupes communautaires comme système de soutien, les effets du rythme accéléré de la vie, la présence des immenses supermarchés, l'omniprésence de la télévision, etc. Quoi qu'il en soit, ajoute l'auteur, ils ne feraient pas que critiquer; ils offriraient des suggestions de changements personnels et d'action collective. Ils

seraient probablement plus enthousiastes des changements que moroses ou cyniques sur la situation (1997, p. 31). Peut-on ajouter qu'ils seraient moins préoccupés de l'expansion des frontières personnelles qu'à consolider celles-ci dans une société où des traditions séculaires ont volé en éclats, où les frontières familiales se dissolvent si facilement, où des adolescents de 12, 13 ans doivent porter sur eux leur carte d'identité pour se faire reconnaître dans des écoles secondaires de deux ou trois mille enfants ?

LA GESTALT THÉRAPIE, UNE THÉORIE DU CHAMP

Un autre volet de notre *fishbowl* impliquait la théorie gestaltiste du champ. La théorie du champ fait partie de l'air que nous respirons comme gestaltistes. Elle faisait partie de l'air que F.S. et L. Perls respiraient en Allemagne avant leur exil pour l'Afrique du Sud au début de la Deuxième Guerre mondiale.

Les Perls furent influencés par les psychologues allemands, tenants d'une position organismique. Le mot *gestalt* réfère à un tout. Comme c'est la figure qui se dégage sur le fond, nous avons déjà la notion d'interdépendance organisme/environnement, « ce que nous appelons le processus continu d'*awareness*. Lewin nous apporte la notion de figure à compléter, et Goldstein, celle de l'organisme comme unité indivisible ». (Perls, L., 1993, p. 109).

F. Perls dédie son livre à Max Wertheimer, prédécesseur de Kurt Lewin, et l'on sait que les écrits de ce dernier sur la théorie du champ ont un important impact non seulement sur la psychologie sociale, sur l'expertise et la tradition du travail en petits groupes, mais aussi sur la compréhension gestaltiste du psychisme humain.

Dès 1947, Perls, dans *Ego, Hunger and Aggression*, présente une théorie qui observe et comprend l'être comme un tout, *un tout qui évolue et s'autorégule dans un environnement*. Perls, qui a bénéficié de sa meilleure analyse avec Wilhem Reich, en découvrant l'importance du vécu corporel et de la résistance musculaire comme faisant partie de l'objet d'analyse (Perls, 1947, 1969, p. 73 & ss), se dissocie des approches atomistiques et présente une vision holistique de l'être humain ; comme un tout indivisible en interaction et autorégulation dans son milieu.

Pour PHG, tout contact consiste dans un ensemble d'*awareness*, de réponses motrices, d'émotions, une collaboration des systèmes sensoriels, musculaires et végétatifs pour former contact à la frontière dans *le champ organisme/environnement* (PHG, 1951, p. 258).

LEWIN ET LA THÉORIE DU CHAMP

La théorie du champ et de ses forces tire son origine des sciences physiques. Kurt Lewin est le psychologue qui a appliqué cette théorie au psychisme humain. Il est l'auteur qui a le plus influencé la théorie gestaltiste du champ. Son principe de lien organique individu/environnement est compatible avec le travail qu'il fait auprès des petits groupes.

Certains auteurs conçoivent son sens en psychologie comme étant d'ordre métaphorique, mais affirmer cela nous ramène à une conception dichotomique de l'être humain. Une conception holistique de l'être humain nous fait voir ces forces du champ comme réelles et non pas métaphoriques. Si je suis au milieu d'êtres chers et que l'environnement est agréable, je sens *physiquement* cette harmonie à l'intérieur de moi (et les gens en retour reçoivent l'harmonie qui se dégage de moi). Si, au contraire, je suis en face d'un client en détresse, je ressens émotivement *et physiquement* cette détresse dans mon corps. Le champ de forces dont je suis (celles que j'émetts, celles qui me viennent de l'autre) m'affecte donc réellement et non pas métaphoriquement uniquement. Il s'agit alors d'un champ de forces énergétiques.

Lewin offre une représentation spatiale de la réalité psychique d'un individu. Le champ, c'est l'espace vital (intérieur et extérieur) dont l'individu fait partie et où il se meut et évolue. Les dimensions biologiques, psychologiques et sociales constituent un champ intégré qu'il nomme l'espace vital, et cet espace vital est ce qui se développe au cours de la maturation chez un être humain.

Comme psychologue allemand qui a émigré aux États-Unis, il utilise ce qu'il observe des systèmes différents d'éducation dans son pays d'origine et dans son pays d'adoption comme illustrations du lien organique entre une société, son système d'éducation et l'individu. L'éducation qu'un enfant reçoit à l'école est grandement influencée par la société environnante. La structure du système d'éducation américain est l'expression du style de vie de ce pays alors que le système d'éducation allemand reflète un style de vie très différent. Dans le système américain, l'espace de mouvement est plus libre et les frontières entre les aires sont mieux définies. L'élève allemand a une liberté de mouvements plus limitée; il vit dans un environnement plus homogène et restreint, éducation très prisée dans les systèmes politiques totalitaires, écrit-il (Lewin, 1997, p. 20 & ss).

Le comportement est fonction de l'état de l'individu *et* de l'environnement dans lequel il se trouve. Pour comprendre et prédire

ce comportement, la personne et son milieu doivent être vus *comme une constellation unique* (Lewin, 1997, p. 338).

LA THÉORIE DU CHAMP CHEZ LES SUCCESSEURS EN GESTALT

Un participant de première année à un programme de formation à la Gestalt pourrait certainement répondre avec succès à la question suivante : quelle est la loi fondamentale de la théorie de la thérapie gestaltiste ?

Cependant, cette loi centrale du champ psychologique, de l'unité individu/environnement demeure lettre morte dans nos conceptions et nos pratiques courantes, même chez les psychothérapeutes d'expérience. Au centre de notre théorie, elle est cependant mal comprise et peu appliquée (Yontef, 1993, Parlett, 1997). Certains auteurs ont tenté de réactiver cette conception dynamique du champ en évolution. Nous parlons ici de E. Kepner, M. McConville, M. Parlett, G. Wheeler et G. Yontef.

Comme cliniciens ou théoriciens, nous nous retrouvons souvent dans des propositions théoriques incohérentes. Il y a, en effet, un hiatus entre les théories classiques, purement intrapsychiques du développement de l'enfant dont nous avons disposé jusqu'à maintenant et le caractère fondamentalement, génétiquement relationnel de l'humain que nos postulats impliquent.

Wheeler (2000, p. 59-84) souligne que notre culture individualiste, notre vocabulaire, occultent notre vision d'un soi à la frontière tel que le définissait Goodman, un soi « placé de façon à pouvoir harmoniser les mondes internes et externes tels que je les pense en un tout viable et utilisable » (p. 63). Nous n'avons pas un mot simple pour parler de ce soi-qui-inclut-tout-le-champ.

S'inspirant d'auteurs de l'intersubjectivité comme Daniel Stern, Wheeler élabore une théorie du développement de l'enfant qui conçoit ce soi à la frontière, intégrateur de l'expérience. Le champ relationnel, présent dès la naissance, permet l'émergence de la subjectivité, laquelle se construit à travers l'autre comme l'autre est construit par soi (la relation parent-enfant est une coconstruction : l'enfant se construit à travers cette relation tout comme le parent, la famille se transforment à travers cette expérience).

De plus, souligne-t-il, par opposition aux théories classiques, le soutien externe n'est pas quelque chose dont l'individu devra se défaire avec la maturité, mais un champ dont on aura toujours besoin

de façon de plus en plus différenciée. Dans son évaluation, le thérapeute aura donc à tenir compte de la santé et de la fertilité du champ externe où son client évolue.

McConville, de son côté, propose une théorie du développement de l'adolescent, théorie implicite chez Lewin (McConville, 2003, p. 213-238). L'unité d'analyse étant l'espace vital (intérieur et extérieur), McConville retient trois paramètres du développement selon Lewin pour élaborer une théorie gestaltiste de la psychologie de l'adolescence :

1. L'expansion de l'espace vital. L'adolescent agrandit son espace. Il développe des goûts, des intérêts, des territoires propres à lui, différents des goûts, intérêts et territoires de la famille.
2. La différenciation de l'espace vital : il y a différenciation entre le monde objectif et le monde subjectif. L'esprit critique qui se développe chez l'adolescent par rapport aux valeurs reçues par le milieu et acceptées jusque-là est un exemple de différenciation de l'espace vital. La capacité d'intériorité de l'adolescent est un indice de sa capacité de différenciation de son espace vital initial (Lewin, 1997, p. 254, McConville, 2003, p. 221).
3. La réorganisation de l'espace vital. L'expansion et la différenciation entraînent une réorganisation et une intégration de cet espace vital. Les diverses régions du champ qui se différencient passent par une phase de déstructuration et elles seront intégrées à la maturité. Jusque-là, l'enfant a été enveloppé dans un contexte familial, scolaire, culturel où ses frontières étaient perméables aux influences du milieu qui l'a façonné ; il a plus ou moins introjecté tout ce qui lui était offert. Il sera d'autant plus capable de se déstructurer pour en arriver à une intégration nouvelle et plus diversifiée qu'il a été bien moulé antérieurement. (McConville emploie les termes de *embeddness*, phase du façonnement et *disembeddness*, phase où le processus de maturation permet de se différencier).

Voilà, très résumée, une ébauche d'une théorie gestaltiste du développement à l'adolescence basée sur notre théorie du champ qui peut fort bien servir de grille d'analyse à la psychologie de l'adulte. Combien d'adultes rencontrons-nous en consultation et qui sont peu différenciés de leur milieu d'origine ? Par ailleurs, combien de citoyens rencontrerons-nous de plus en plus au cours de notre carrière qui, pour des raisons tenant d'un milieu aux frontières perturbées n'auront pas bénéficié de ce façonnement dans l'enfance ? Un collègue me parlait récemment d'un client violent qui a été « façonné » comme

enfant-soldat dans son pays d'origine à partir de l'âge de cinq ans. Si ce client appartient en plus à une culture où la différenciation et l'individuation sont plus ou moins prohibées, comment pourra-t-il sortir de ses introjections de base? Cet exemple extrême permet d'envisager tout le défi que représente la nécessité de la différenciation en même temps que l'importance du champ social dans le traitement individuel.

Pour revenir à la notion de différenciation d'avec l'éducation première, rappelons que la théorie de Murray Bowen, spécialiste de la thérapie familiale, repose sur les prémisses d'absence de différenciation d'avec la famille d'origine chez les personnes qui présentent des problèmes de couple ou familiaux. Ces personnes se meuvent dans un espace vital rétréci, et son expérience clinique lui a révélé qu'un réexamen du système familial de base était plus efficace qu'une psychothérapie. Bowen observe des liens directs et construit une grille de différenciation entre la santé mentale d'une personne et le degré de différenciation d'avec sa famille d'origine (Bowen, 1978, p. 468 & ss).

Malcolm Parlett (1997, p. 16-34), s'appuyant sur d'autres auteurs gestaltistes comme Resnick et Yontef, écrit que la théorie du champ constitue l'un des trois piliers sur lesquels repose la théorie gestaltiste, les deux autres étant la phénoménologie et la posture dialogique.

En somme, en plus de sa très grande richesse au plan intrapsychique, la théorie gestaltiste offre une perspective essentiellement systémique, ce qui, comme nous le rappellent Parlett et les autres, en fait sa plus importante spécificité.

Comme beaucoup d'auteurs qui se sont prononcés sur le sujet, gestaltistes et thérapeutes familiaux, il est évident que le changement chez un individu amène des changements dans son environnement. Pour Bowen, dans une famille en difficulté, si on intervient pour modifier le triangle principal, on modifie tout le système. Les membres d'un groupe constituent le système dont ils font partie, ils influencent ce groupe et sont influencés par lui (Kepner, Parlett, Yontef).

Parlett s'arrête en plus au corollaire de cet axiome. Il parle des situations sociales qui permettent des changements parfois surprenants chez les individus. « *Les situations exceptionnelles peuvent mettre à découvert des ressources individuelles insoupçonnées chez les individus.* » (Parlett, 1997, p. 24). Il parle de l'importance du soutien externe lors de changements sociaux majeurs, soutien externe qui favorisera la créativité de l'individu. N'est-ce pas ce que Cyrulnic nous révèle des enfants résilients qui ont cependant besoin d'un tuteur de résilience?

(Cyrulnic, 1999, p. 89 & ss). Que faisons-nous avec nos clients qui traversent de lourdes épreuves, sinon les aider à assouplir leurs frontières et à fouiller dans leurs ressources créatrices pour y trouver des moyens nouveaux, une nourriture intérieure et extérieure qui leur permet de faire face aux situations difficiles ou inconnues jusque-là?

Yontef est certainement le grand théoricien de la théorie gestaltiste du champ (Yontef, 1993, p. 285-344).

Après avoir retracé les origines aristotéliennes (l'hylémorphisme) de la théorie de la forme, il admet (et nous aussi) qu'il s'agit de l'aspect le plus abstrait et le plus hermétique de la théorie gestaltiste. Il ajoute que le style individualiste et dramatique de F.S. Perls et de certains de ses successeurs a eu un effet dévastateur sur le développement de la théorie de la thérapie gestaltiste. Une théorie du champ aurait tenu compte du contexte d'ensemble du travail individuel, des relations interpersonnelles, entre autres. Elle aurait également inclus la famille, le groupe et l'ensemble des forces sociales en présence pour tempérer l'élan individualiste (p. 287).

Yontef exhorte les gestaltistes à approfondir cette théorie du champ sans la compréhension de laquelle il est difficile de concevoir le soi comme un processus réel et agissant qui se construit dans la situation organisme/environnement actuelle, tout comme les notions de frontières, de figure/fonds, de relation dialogique, de construction phénoménologique de la perception, etc. ne s'expliquent qu'à l'intérieur de cette théorie du champ.

Cette théorie du champ permet de voir la personne comme agent actif de sa propre vie, elle permet de ne pas perdre de vue la complexité de ses multiples relations présentes et futures, des changements inévitables qui adviendront avec le temps, ainsi que des différences individuelles dans la façon dont chacun de nous construit son soi.

Pour Yontef, dont cette présentation n'offre qu'un bref aperçu de la théorie, la théorie du champ est avant tout une attitude dont on est pénétré comme gestaltistes. C'est l'ingrédient chimique, l'aggloméré qui tient le système théorique de la thérapie gestaltiste ensemble. Cette théorie offre un cadre qui permet d'étudier les événements, les expériences, les objets, les organismes ou les systèmes. Elle met en lumière la totalité des forces qui, ensemble, forment un tout intégré et influencent les parties de ce tout. Les personnes, les événements existent en fonction du champ-dont-ils-sont et tout ne prend sens qu'à travers une compréhension de ce champ.

En Gestalt, tout est conçu comme en mouvement et en devenir. Rien n'est statique; certaines choses, les structures, se meuvent et

changent plus lentement par rapport aux autres processus qui eux, changent plus rapidement.

Il n'y a pas de réalité arbitraire ou objective ; les réalités sont construites conjointement et dans un même temps par ce qui est là et par l'organisme qui perçoit.

Pour Yontef, la théorie du champ implique une façon de penser qui est à la fois nécessaire et centrale à la théorie de la thérapie gestaltiste. Elle offre beaucoup de potentiel pour le développement et de la théorie et de la pratique de la thérapie.

CONCLUSION

Je me suis demandé pourquoi il était important pour moi de rédiger ce miniarticle sur la théorie du champ.

Mon expérience professionnelle m'a amenée à constater que tous les gestaltistes ne se préoccupent pas tous également du champ dans lequel ils travaillent. Laura Perls, pour n'en nommer qu'une, n'avait aucune attention pour le groupe au sein duquel un participant disait vouloir explorer un problème. Elle était pourtant une élève de Kurt Lewin et de Kurt Goldstein, une pionnière de cette théorie qu'elle était la première à énoncer. Son travail et ses écrits témoignent de sa grande préoccupation pour le système de soutien interne, mais son postulat implicite sur le système de soutien externe semblait être que son attitude ouverte, empathique et compatissante, son souci du travail pas à pas à la frontière suffisaient pour créer un climat de soutien externe. Jamais on ne l'a vue faire une intervention au niveau du groupe.

L'École de Cleveland est, sans contredit, celle qui s'est le plus souciée de la qualité du milieu environnant comme système de soutien au changement individuel (Corbeil, 2003, p. 21-32). La croyance au système de soutien externe se concrétisait, entre autres, par une session d'une semaine offerte aux personnes significatives des étudiants des programmes de formation. Pouvaient y venir les conjoints, les collègues, les enfants, etc. De plus, Polster, préoccupé du « au-delà du un à un » offrit longtemps des groupes communautaires dans la ville de Cleveland. (Polster, 1993, p. 285-320). E. Kepner et ses collègues du OS & D représentaient l'aile la plus groupale de l'équipe. (Kepner, 1989, p. 5-25).

Cependant, on pouvait constater des différences entre les tenants de la dimension groupale et ceux pour qui elle semblait moins importante. J'ai parfois eu l'impression que certains jugeaient plus prudent d'ignorer cette dimension groupale, sociale ou politique.

Le paradoxe inhérent à une théorie du champ pour les thérapeutes de l'intervention individuelle tient à ce que plus une personne est fragile, plus elle est dépendante de son milieu. Ce qui revient à dire qu'il faut tenir compte de ce milieu, mais aussi se centrer sur les structures intrapsychiques pour voir à développer les compétences de transaction avec ce milieu. Personnellement, avec une personne fragile, je me préoccupe, dans un premier temps, de l'aider à découvrir en quoi elle répond aux besoins pathologiques de son milieu. Le génogramme est un instrument précieux qui aide la personne en détresse à prendre une distance salutaire de sa famille d'origine ou de sa famille actuelle. Cette première étape d'évaluation du milieu me semble d'autant plus importante que la personne est fragile : elle permet de prendre un peu de distance vis-à-vis de ce qui arrive, et enlève une première couche d'anxiété qui favorise un climat où le travail individuel intrapsychique devient possible parce que la honte et la culpabilité seront un peu minimisées.

S'il nous faut nous préoccuper de toutes les dimensions sans perdre de vue que l'individu le plus vulnérable demeure un agent actif de sa vie, chacun de nous, comme thérapeute, développe ses préférences pour les détresses si diverses que sa clientèle ou les expériences personnelles/professionnelles lui ont apportées.

Enfin, terminons ce propos par cette phrase du grand guérisseur des grands blessés : « *Nous nous trompons de malade. Ce n'est pas tant sur le blessé qu'il faut agir afin qu'il souffre moins, c'est surtout sur la culture.* » (Cyrulnic, 1999, p. 190).

Pour Paul Goodman, la psychothérapie ne saurait réussir sans une conscience préalable de la culture environnante, laquelle se trouve elle-même en grand besoin de traitement. (Stoehr, 1994, p. 17).

Abstract

Founders of Gestalt Therapy like L. and F.S. Perls and P. Goodman, saw therapeutic interventions as political interventions. K. Lewin, one of the precursors of Gestalt therapy, talks about organismic self-regulation, that is the organismic link individual/environment which becomes the awareness continuum in Gestalt therapy vocabulary. Some successors like E. Kepner, M. McConville, M. Parlett, G. Wheeler, G. Yontef conceive field theory as being one of the three legs on which Gestalt therapy stands as a distinctive approach (phenomenology and dialogue being the other two legs) and present a developmental theory of a self-in-his-environment. Hence, Gestalt therapy offers a systemic perspective as well as an intrapsychic one. At the level of practical interventions, practitioners vary

as regard to the emphasis they put on this field dimension of the theory; however, they are urged by theoreticians to come back to this central and crucial field dimension.

Bibliographie

- BOWEN, M. (1978). *Family Therapy in Clinical Practice*. N.Y. Jason.
- CORBEIL, J. (2003). Une pionnière de la Gestalt nous a quittés: Hommage à Elaine Kepner. *Revue québécoise de Gestalt*, vol. 6. Les Éditions de l'AQG.
- CYRULNIC, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Paris: Les Éditions Odile Jacob.
- HILLMAN, J. (1972). *The Myth of Analysis; Three Essays in Archetypal Psychology*. N.Y. Harper Torchbooks.
- KEPNER, E. (1980). Gestalt Group Process. In Bud Feder & Ruth Ronall, Eds. *Beyond the Hot Seat: Gestalt Approaches to Group*.
- LEWIN, K. (1997). *Resolving Social Conflicts & Field Theory in Social Science*. Washington. American Psychological Association.
- MCCONVILLE, M. (2003). Lewinian Field Theory, Adolescent Development and Psychotherapy. *Gestalt Review*. South Wellfleet, The Gestalt International Study Center.
- PARLOTT, M. (1997). The Unified Field in Practice. *Gestalt Review*. Hillsdale. The Analytic Press.
- PERLS, L. (1993). *Vivre à la Frontière*. Montréal: Les Éditions du Reflet.
- PERLS, F.S. (1947, 1969). *Ego, Hunger and Aggression*. N.Y. Vintage Books.
- PERLS, F.S. Hefferline, R.F. & Goodman, P. (1951). *Gestalt Therapy: Excitement and Growth in the Human Personality*. N.Y. Delta Books.
- ROSENFELD, E. (1978). A Conversation with Laura Perls. N.Y. *The Gestalt Journal*.
- TAYLOR, St (1994). *Here Now Next: Paul Goodman and the Origins of Gestalt Therapy*. Cleveland. A GIC Press.
- TESSIER, R. (1990). L'intervention psychosociologique de 1940 à 1990: historique et essai de clarification conceptuelle (dans R. Tessier & Y. Tellier Eds) *Changement planifié et développement des organisations*. Montréal: Presses de l'Université du Québec.
- WHEELER, G. (2000). Esquisse d'un modèle de développement. *Revue québécoise de Gestalt*, Vol. 4. Montréal: Les Éditions de l'AQG.
- YONTEF, G.M. (1993). *Awareness, Dialogue and Process: Essays on Gestalt Therapy*. Highland, N.Y. The Gestalt Journal Press Inc.

Lexique poétique du champ ou La Gestalt d'une outarde

Marité VILLENEUVE

RÉSUMÉ

Utilisant la métaphore de l'outarde, l'auteure survole les champs du langage en récoltant des mots porteurs de sens. Texte poétique et ludique qui vient surtout nous rappeler que changer, c'est retrouver le principe de fluidité, l'échange, la gratuité... et s'étonner de la vie.

L'annonce parlait d'envol et de champ¹. «*Passez-vous la plume... et que chacun et chacune s'outardisent...*». C'était plus fort que moi, j'ai senti l'appel du voyage. Comprenez-moi bien : je suis une outarde !

Dans mes exils, dans mes pérégrinations pour rentrer chez moi, je survole de vastes espaces. Au sol brillent parfois des taches lumineuses, graines des semailles miroitant sous l'effet du soleil. Alors, attirée, affamée, je me pose.

Ainsi en est-il de ces mots que vous avez semés : *Gestalt et champ social*. Ils m'ont attirée comme des diamants sur fonds labourés. Je me suis posée sur la page, fascinée devant chaque mot comme devant une graine aux millions de possibles. Les mots, je les hume, les picore, les avale, je les digère, je les rêve et les ponds. Et voici qu'il en pousse une multitude, des semblables et des différents, des voisins, des associés, des réseaux d'affinités, des familles recomposées, des mots migratoires venus du songe ou d'une lointaine mémoire. Il en va pour les mots comme pour les humains : souvent ils rêvent de s'envoler. Alors, quittant les sillons cultivés des livres, munis d'ailes, ils vont rejoindre le grand voilier du langage...

GESTALT

Une psychologie de la forme, une approche thérapeutique, une vision créative du changement, un modèle holistique de la santé, un

1. Référence à l'article de Christiane Asselin, paru dans le bulletin *Émergence* de janvier 2004, vol. 14, n° 1, p.11.

réseau d'appartenance, la rigueur et l'expérience, croire aux forces de la personne, à ses capacités créatrices, l'envers du néant et de l'absurde. L'envie de donner une forme à ses rêves: est-ce un visage ou un profil? Peindre la figure et le fond, créer.

Un autre nom pour l'humanisme.

CHAMP

Terre à culture, campagne, portion d'espace, domaine d'action, spécialité.

Représentations variables selon que l'on est Français ou Québécois (vignobles, bleuetières), Argentin ou Chinois (pampas et rizières); selon que l'on est trafiquant de « pot », footballeur ou cueilleur de fraises.

Pour une outarde: piste d'envol, aire de pique-nique et de repos.

CHAMP SOCIAL

La famille élargie, ton oncle, ta tante, la prison, le CHSLD où vit ta grand-mère, la caserne, l'armée, Jean Charest, le pays, la langue, *Star Academie*, *Virginie*, les gangs de rue, le *sex shop*, l'industrie pharmaceutique, l'autobus, un sigle « ne pas fumer », Kirt Lewin, *Les sources de la honte*², ta salle d'attente, Internet, la médecine à deux vitesses, la religion du voisin, ton chat, la garderie, le métro à cinq heures, la grève des autobus, ton garagiste, les syndicats, ton proprio, l'insignifiance clonée, Aushwitz, des vacances à la mer, le marché boursier, mère Teresa, le 11 septembre, une affiche dans le métro, une piquerie, ton plombier quand tes toilettes sont bouchées, la mer encore, les outardes...

CHAMP D'ACTION

La vie, l'expérience.

CHAMP DE CONSCIENCE

Un autre nom pour l'*awareness*.

LA CLÉ DES CHAMPS

On peut la prendre mais non la donner, la fin d'une thérapie, le rêve d'un prisonnier, le désir qui amène un client à changer; ce qu'il n'a pas dans sa vie, ce qu'il cherche... le secret des outardes.

2. Titre d'un livre de Vincent de Gaulejac.

AVOIR (DONNER, LAISSER) LE CHAMP LIBRE

Une condition essentielle à la création, une attitude thérapeutique, un autre nom pour la responsabilité et l'autonomie.

PRENDRE LE CHAMP

Capoter, dérapier. Fatigue, épuisement. Tu roules trop vite, tu en mènes trop large, attention : « Virage » !

Un autre nom pour le *burnout*.

PRENDRE DU CHAMP

Prendre une distance, un recul, avoir de la profondeur, de la réflexion, regarder tes problèmes sous un autre œil...

Voir le monde comme une outarde, à vol d'oiseau.

CHAMP D'HONNEUR

Le sens du devoir, une décoration glorieuse, ton besoin de reconnaissance, là où plusieurs sont tombés.

CHAMP DE TIR

Un lieu à découvert, un manque de protection, le souvenir d'une blessure, là où tu fus atteint.

Pour une outarde : danger !

CHAMP DE MINES

Une intervention à éviter, un mot explosif, un piège, une zone interdite chez le client, la séduction en thérapie.

Dans le réel de la guerre : un autre nom pour le mal, l'horreur et l'indicible.

CHAMP DE COURSE

L'épicerie, la rue, le bureau, ta montre, l'autoroute, la compétition, la consommation, la performance, ton jogging.

Pour une outarde : le ciel entier, le plaisir de voler en groupe, d'avancer en voilier.

CHAMP DE BATAILLE

Les frontières, ton lit après l'amour, ta chevelure, parfois. Là-bas, la guerre, là où les héros tombent au combat. La vie, parfois. Une maladie, tes résistances.

Nos luttes intérieures, avant l'intégration des polarités.

CHAMP MAGNÉTIQUE

Être attiré par une petite annonce: « Outardes recherchées », être attiré par un visage, une voix; une métaphore qui agit comme un aimant, une image qui s'impose; un thérapeute que tu choisis, ce que l'on appelle le transfert.

Un autre nom pour le désir.

CHAMP SÉMANTIQUE

Domaine du signifiant, le langage du point de vue du sens, un lien de parenté avec l'herméneutique, le contraire de la langue de bois.

SUR-LE-CHAMP

L'envers de la procrastination, c'est décidé, tu as dit que tu écrirais un article, fais-le!

Fais-le tout de suite!

À TOUT BOUT DE CHAMP

Le *top dog* et l'*under-dog* qui se présentent sans s'annoncer, à tout bout de champ.

HORS CHAMP

Pour le client: ce qui n'est pas actuellement dans la conscience.

Pour le thérapeute: être à côté de la trac, mauvais diagnostic, manque d'empathie, quand le client répond: « Ça pas rap! ».

EN PLEIN CHAMP

Un atterrissage forcé, des débris de navette spatiale éclatée, Woodstock, les années *peace & love*, de l'ouverture, de l'air, respirer.

Pour une outarde: un garde-manger, une oasis, un autre nom pour le bonheur.

DESCHAMPS

Un nom propre, un humoriste bien connu, une analyse des travers sociaux, l'humour comme style d'intervention, un autre nom pour l'engagement.

FLEUR DES CHAMPS

Poésie, naturel, authenticité, se sentir petit, connaître l'éphémère, la résilience ou se redresser après l'hiver, le lys qui ne file ni ne tisse, le dépouillement, ton âme, ta beauté.

DU CHAMP AU CHANT

Un homonyme, un jeu de mot, trouver sa voix après qu'on ait cherché sa voie, poser la juste note, mêler son cri d'outarde à celui des autres.

À LA RECHERCHE DU « CHAMP » PERDU

Un lapsus, une nostalgie proustienne, le deuil d'une enfance, d'un pays, d'un visage, un regret, une quête, un autre nom pour l'espoir.

EN GUISE DE CONCLUSION

Un vieux proverbe :

*Le sillon n'est pas le champ!*³

Une chanson de Gilles Vigneault :

*J'ai planté un chêne
au bout de mon champ
ce fut ma semaine
perdrerais-je ma peine
perdrerais-je mon temps ?*

3. Proverbe suisse, *Dictionnaire de proverbes et citations*, par Florence Montreynaud, Agnès Pierron et François Suzzoni, Le Robert, 1994.

Champ social, champ clinique

La supervision clinique d'équipes d'intervention psychosociale

François CHANEL

RÉSUMÉ

La psychothérapie est une forme de relation d'aide qui occupe une place modeste dans l'ensemble des systèmes de soins de notre société. Cet article soutient l'idée que les concepts issus de la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet peuvent s'étendre au-delà du cadre de la psychothérapie individuelle. Dans un contexte de supervision d'équipes d'intervenants en relation d'aide, nous développerons les concepts d'intériorisation inconsciente collective de fractions du champ et d'objet interne de groupe. Nous montrerons comment ces intériorisations peuvent contaminer une équipe de soins et ainsi induire une pathologie proprement collective. Nous discuterons des conditions à mettre en place pour encadrer et utiliser ces phénomènes dans une perspective tant clinique que sociale.

INTRODUCTION

Au moment de me lancer dans l'écriture de cet article, je parlais à une collègue psychothérapeute du thème de la présente revue: le champ social. Je vois alors ses sourcils se froncer et une petite moue interrogative, et presque ironique, apparaître sur son visage. J'y décède quelque chose comme: « Qu'est-ce que c'est que ce truc, quel rapport avec la psychothérapie? »

Question fort pertinente pour deux mots qui portent chacun une large panoplie de sens et de connotations.

- Champ** *Domaine d'activité, de recherche.
Portion de l'espace où s'exerce une action.
Portion d'espace embrassée par l'œil ou par un appareil.*
- Social** *Qui se rapporte aux liens que les individus établissent entre eux.
Qui constitue une société.
Qui est destiné au bien-être des membres de la société.*

Il apparaît, après ces quelques définitions sommaires, que ce terme combiné de champ social est assez vaste, assez flou, assez évocateur pour que chacun puisse en élaborer une représentation éminemment variable, personnelle, colorée par ses propres intérêts, sa propre histoire, ses propres enjeux en attente de résolution. Il m'apparaît donc important de préciser ce que ces mots évoquent pour moi et quel sens particulier ils prennent en rapport avec ma pratique clinique.

Une des questions qui émerge le plus fréquemment lorsqu'on aborde la dimension sociale avec des psychothérapeutes est celle de l'impact global de notre action thérapeutique locale auprès d'une personne en particulier. Si on réfère à un contexte de psychothérapie individuelle, on peut dire que la question sociale ainsi posée échappe à notre champ d'expertise et à notre contrôle. Rien ne nous renseigne sur la nature de cet impact global, et de plus, on pourrait même dire que cet impact ne nous concerne pas au sens où il ne fait pas partie de notre mandat auprès d'une personne donnée. Tout au plus pouvons-nous croire par un acte de foi, ou au moins espérer, que l'impact local de l'amélioration de tels comportements vecteurs de souffrance, de telles émotions pénibles, de l'état de bien-être ou de santé d'une personne aura un effet global. Contraint à s'adapter à ces changements par des ajustements plus ou moins créateurs, plus ou moins conservateurs, l'environnement de notre client sera lui-même changé. Formulé de cette manière, on constate d'importantes difficultés à évaluer, et même à connaître l'existence et la nature de tels changements. Nous prenons en effet un soin particulier à éviter tout contact avec la réalité du client et nous n'avons accès à elle qu'au travers de la perception que notre client lui-même en a. Plus fondamentalement, nous ne pouvons élaborer les critères d'évaluation de ce qui constitue une amélioration ou une détérioration pour cet environnement qui, lui, après tout, ne nous a rien demandé.

Dans cet article, nous allons tenter d'aborder la sphère sociale sous un angle un peu différent. Nous allons réfléchir non pas tant à l'impact global d'une action locale, mais plutôt à l'impact un peu moins local d'une action thérapeutique un peu moins locale que la psychothérapie individuelle.

LE CHAMP

La Gestalt a traditionnellement défini le champ comme constitué de l'ensemble indissociable organisme/environnement, le self étant le processus qui se déroule précisément à la frontière entre cet orga-

nisme et son environnement. Goodman nous dit également que la distinction entre organisme et environnement est une illusion névrotique et que le champ est, en fait, un tout unifié. Ces descriptions, que l'on soit d'accord avec elles ou non, ont été souvent appliquées à une perspective plus individuelle où l'organisme serait un individu, et l'environnement tout ce qui n'est pas lui. Qu'advient-il de ces concepts lorsqu'on s'adresse à un groupe d'individus? Qui est l'organisme? Qui est l'environnement? Est-ce que c'est moi, est-ce que c'est l'autre? Deux types de réponses se présentent. Nous pourrions considérer, comme Perls, Hefferline et Goodman (1951) l'affirment, que cette distinction entre organisme et environnement est illusoire, et qu'au fond, chaque individu ainsi que chaque regroupement d'individus, sont des manifestations plus ou moins singulières d'un champ unique. Nous pouvons noter ici un des paradoxes de Goodman qui, tout en dénonçant la distinction entre intérieur et extérieur, centre une bonne partie de sa théorie sur la notion de frontière contact précisément entre l'intérieur (l'organisme) et l'extérieur (l'environnement). Une deuxième réponse consisterait à considérer le groupe lui-même comme un organisme (d'un degré de complexité supérieur) plongé lui-même dans un environnement. Dans le cadre de cet article, nous adopterons simultanément ces deux points de vue. Nous adhérons à la position postmoderne de Goodman, telle que décrite par Wheeler (Wheeler, 2003) qui consiste à affirmer que les distinctions corps/esprit, intérieur/extérieur, structure/processus, organisme/environnement ne sont que des approximations décrivant mal une réalité plus mouvante et moins mécaniste que ce que Descartes et Newton ont longtemps cru. Nous ne qualifierons cependant pas, comme Goodman le fait, ces distinctions d'illusions et encore moins de névrotiques. En effet, elles nous paraissent découler naturellement de notre équipement perceptuel et cognitif, et par là même constituer un outil de modélisation commode pour aborder le réel. Il ne s'agit plus alors d'illusions, mais d'un choix délibéré et conscient dont les limites sont connues et prises en compte.

Pour dénouer ce qui pourrait paraître paradoxal, nous pouvons faire ici une analogie avec la thermodynamique. Ce domaine particulièrement complexe des sciences physiques s'est largement développé à l'aide du découpage virtuel d'une réalité complexe en sous-systèmes dont les frontières n'existent que dans l'esprit de l'observateur. C'est en étudiant les flux d'énergie, d'ondes, de particules traversant les frontières de ces systèmes virtuels que l'observateur curieux de la réalité parvient à une modélisation mathématique, à une représentation efficace qui lui permet de la décrire, et même

de la prédire jusqu'à un certain degré. Il peut ainsi vérifier expérimentalement l'exactitude de cette modélisation et procéder à des ajustements successifs, affinant sans cesse sa représentation de la réalité, sans toutefois jamais en rendre compte totalement.

Nous ferons donc ici la même chose que les thermodynamiciens et, comme Goodman, nous utiliserons le concept d'organisme avec une frontière limitée comme un outil commode pour modéliser certains aspects de la réalité et nous permettre d'en acquérir une compréhension plus féconde. Nous pourrions donc déplacer cette frontière, la localiser là où nous voulons observer quelque chose et ainsi considérer tantôt l'organisme client, tantôt l'organisme intervenant, tantôt l'organisme équipe et tantôt la société elle-même comme un organisme. Ces distinctions sont purement arbitraires, fictives et n'ont aucun autre caractère de réalité que celui que nous lui prêtons. L'objectif ici n'étant pas que ces découpages correspondent à une réalité, mais plutôt que ces découpages nous soient utiles à mieux comprendre les phénomènes psychologiques et les enjeux cliniques au sein desquels nous sommes plongés.

LE SOCIAL

C'est donc à l'aide de cette frontière contact mobile et arbitraire que nous allons aborder le champ organisme/environnement dans sa dimension sociale. Nous placerons successivement cette frontière virtuelle là où nous souhaiterions observer quelque chose.

En tant que spécialiste de la relation d'aide, c'est naturellement aux aspects collectifs de la relation d'aide que nous nous intéresserons, c'est-à-dire au système social par lequel ces soins sont distribués. À cette fin, choisissons dans un premier temps comme frontière de notre organisme social (au sens de *Qui constitue une société*) une unité possédant un système commun d'organisation des soins: la société québécoise, dont cet article fait partie. Cet organisme a développé avec le temps ses propres mécanismes d'autorégulation qui lui permettent d'assumer sa survie et son développement au mieux de ses capacités. Examinons l'élaboration et le fonctionnement de ces mécanismes sur le terrain particulier des soins psychosociaux qu'il prodigue à ses membres.

Comme intervenant, nous sommes habitués à ce qu'un client (une personne ou un groupe de personnes) nous contacte à partir de l'échec de ses propres mécanismes d'autorégulation, échec qui se manifeste par une variété plus ou moins grave de symptômes. Selon notre perspective plus globale, nous considérerons que la

somme collective de ces symptômes constitue la masse des tensions internes que l'organisme social doit s'employer à réguler. Notons ici que ces symptômes, pour être traités, doivent faire l'objet d'une demande d'aide. Cette somme de demandes est constituée d'une myriade fort diversifiée, du plus implicite au plus explicite, du plus grave au plus bénin, provenant de la personne elle-même, d'un tiers, ou encore du corps social lui-même par l'intermédiaire d'un tribunal, d'un hôpital, d'un employeur, etc. Le gouvernement dont cette société s'est doté est une des instances évidemment responsable de percevoir ce qu'il y a à réguler et de mettre en œuvre des mécanismes d'autorégulation. Il le fait par l'intermédiaire de ses ministères, de ses fonctionnaires et plus particulièrement, dans le domaine qui nous concerne, par les décisions du ministère de la Santé. Les décisions sont relayées et appliquées de manière plus locale, par des agences régionales. Ces agences, à leur tour, confient le mandat de répondre à ces demandes plus spécifiques à des organismes particuliers (hôpitaux, CLSC, organismes communautaires, etc.). À cela s'ajoute un large éventail de mécanismes de régulation interne sous forme de concertations auxquelles participent différents acteurs concernés plus ou moins directement par telle ou telle mission spécifique, de groupes de pressions qui défendent leurs valeurs, leurs conceptions ou leurs intérêts. On peut par exemple retrouver là des représentants des différents organismes qui auront à mettre en œuvre des mandats similaires ou complémentaires, ainsi que d'autres acteurs qui pourraient y être impliqués, comme la police, la ville, les services de transport en commun, des syndicats, des organisations de défense des droits, des associations de bénéficiaires de ces services, de simples citoyens eux-mêmes, etc.

Au fil de ces concertations et de ces décisions, une constellation d'organismes se constitue, chacun se voyant attribuer ou s'attribuant lui-même un mandat, une mission aux contours précis et limités ainsi que des ressources (sous la forme évidente d'un budget de fonctionnement ainsi de l'usage de certaines ressources humaines ou matérielles). Ces missions sont éminemment variables. Citons quelques exemples en vrac : réduire les méfaits de la consommation d'alcool, de la pratique compulsive du jeu ou de la violence conjugale, développer l'employabilité, diminuer les risques de récidive pour les auteurs d'actes criminels, faciliter l'insertion sociale de personnes souffrant de troubles de santé mentale sévères et persistants, diminuer le taux de suicide au sein de la population, développer les habiletés parentales, fournir un dépannage alimentaire aux familles démunies, animer un lieu d'activités pour les jeunes du quartier, etc. La liste de ces missions serait fort longue. Nous considérerons donc que la

création d'un organisme de soins est, en soi, une opération d'autorégulation de l'organisme social et que le mandat ou la mission constitue la demande explicitement formulée par l'organisme social pour répondre à ses propres besoins de régulation interne.

Une fois cet organisme créé, voyons maintenant comment il va lui-même exister et fonctionner au sein de cette configuration particulière du champ dont il est. Selon la logique évoquée plus haut, nous allons, pour ce faire, déplacer notre frontière contact autour de ce que nous voulons observer, c'est-à-dire ici l'organisme de soin lui-même (remarquons, en passant, que notre vocabulaire théorique rejoint ici le vocabulaire courant par lequel on désigne par le terme *organisme* une association de personne regroupées dans une mission commune). Il est, bien sûr, lui aussi soumis aux impératifs de l'autorégulation afin de préserver son existence et de remplir sa mission sociale. Il doit, entre autres, organiser une structure, un cadre au sein duquel il va mettre en œuvre un certain nombre de moyens précis d'intervention. Ultimement, ce sont un ou plusieurs intervenants employés par l'organisme qui seront concrètement chargés d'agir, de prendre les décisions, de poser des gestes, de dire les mots, de tisser des liens qui permettront de répondre à une demande qui devrait être à l'intersection de la demande sociale (le mandat de l'organisme) et de la demande individuelle de la personne auprès de qui ils interviennent.

Quantitativement parlant, la psychothérapie est un moyen plutôt marginal parmi les moyens mis en œuvre au sein des organismes de soins. Pour diverses raisons, liées précisément à la mission et au cadre, la vaste majorité des organismes font le choix de recourir à d'autres outils plus ou moins spécifiques et mieux adaptés à leurs missions. Dans la suite de cet article, nous utilisons le vocabulaire suivant: *intervenant* désignera toute personne dont le travail consiste à organiser et mettre en œuvre un mandat de régulation sociale au sein d'un organisme, et ceci indépendamment de la nature du mandat et des outils utilisés. Nous utiliserons le terme *psychothérapeute* pour désigner un intervenant qui utilise spécifiquement la psychothérapie comme outil d'intervention. Et enfin, nous utilisons le terme de *client* pour désigner la personne, où le groupe de personnes, qui reçoivent ces services de la part des intervenants.

Comme gestaltistes formés à l'exercice de la psychothérapie, avons-nous quelque chose à dire, quelque chose à apporter sur ce terrain de la relation d'aide autre que la psychothérapie? Mon opinion est que oui, et je vais tenter d'illustrer dans cet article comment notre

modèle, nos outils théoriques sont particulièrement utiles pour soutenir les intervenants et les équipes qui œuvrent sur le terrain multiforme et exigeant de la relation d'aide.

Une des sources de complexité et de difficulté réside dans la nature même de la clientèle. Étant donné que nous nous centrons ici sur une demande sociale, celle-ci devrait, en principe, rejoindre les membres de la société qui en ont besoin, parmi lesquels nous devrions normalement retrouver les plus démunis, les plus souffrants, et en particulier ceux qui ont le plus de difficultés à établir des relations fonctionnelles et nourrissantes avec leur entourage. Il s'agit là d'une frange de clientèle peu présente dans le cadre de la consultation en bureau privé. En effet, la psychothérapie dans un tel cadre nécessite un degré d'organisation suffisant pour venir régulièrement à des rencontres, pour disposer de l'argent nécessaire au paiement, une capacité minimale à contenir ses émotions et ses impulsions pendant et entre les séances ainsi qu'une certaine capacité à la « mentalisation » et à l'introspection.

Cette frange de clientèle vit, certes, les difficultés visées par la mission de l'organisme, mais pas uniquement ces difficultés-là. Chaque organisme a à faire face à cette partie de sa clientèle qui cumule une série de difficultés. Par exemple, à quelle porte vais-je frapper si je suis une mère monoparentale, que j'ai des dettes importantes, que j'ai un diagnostic de trouble de la personnalité limite, que je consomme activement la cocaïne et que je suis séropositive? Quel que soit le biais par lequel cette personne est abordée, elle demeure une personne entière et unique, qui ne peut être morcelée en différentes parties dont chacune serait traitée par une ressource spécialisée. Et chaque système de soins qui l'aborde va devoir composer avec la complexité de cette personne globale. Cela risque de soulever une certaine anxiété, un certain sentiment d'incompétence et d'impuissance face à une tâche aussi lourde. Une des réactions du système de soins (en proie, rappelons-le, aux exigences de l'autorégulation) peut être de rejeter (défléchir?) la demande et de renvoyer la personne à d'autres acteurs. Un scénario des plus classiques est l'éternel tango entre santé mentale et toxicomanie: « Tu as un problème de consommation, va le régler et après nous travaillerons les difficultés liées à la santé mentale ». Et la ressource en toxicomanie de répondre à sa demande: « Tu as besoin d'un psychiatre: va d'abord en consulter un ». Ou encore: « Je suis un homme séparé, avec un jeune bébé, démuné sans logement ni argent. » Les ressources de dépannage pour hommes ne peuvent pas accueillir de bébés et les ressources qui pourraient accueillir un bébé n'accueillent pas les hommes. Ces quelques

exemples illustrent l'imperfection des offres de soins formulées par l'organisme social en regard des besoins réels vécus par un individu particulier¹.

Quoi qu'il en soit, c'est dans cette réalité-là, face à ce client-là, face à ces besoins-là, dans cette urgence-là, avec cette mission-là que l'organisme doit exister, agir et maintenir sa cohésion. Il est donc plongé dans un environnement dont une composante majeure est la clientèle elle-même. Commençons par examiner cet environnement. Pour mieux illustrer le propos de cet article, nous allons nous centrer plus particulièrement sur cette frange la plus souffrante de la clientèle que nous avons déjà évoquée. C'est en effet à cette frontière contact qu'apparaissent avec le plus d'intensité les phénomènes que nous souhaitons décrire dans cet article. Nous pouvons comprendre les difficultés graves et multiples d'un client particulier comme autant de symptômes d'une désorganisation plus profonde au plan psychologique. Cette désorganisation a des effets puissants sur la capacité de la personne à recevoir les soins. Or, les intervenants qui sont formés et compétents pour donner des soins particuliers liés à une mission ne sont pas forcément équipés pour comprendre la nature de cette désorganisation psychologique et ses effets. Et, en particulier, pour comprendre que cette apparente désorganisation est en fait une organisation psychologique singulière qui a sa légitimité, son histoire, son sens. Souvent, ils en ressentent les effets sur eux-mêmes et sur leur équipe de travail comme un puissant courant de désorganisation, parfois vertigineux. Il leur est cependant bien difficile de repérer ces effets, d'en prendre conscience, de les « mentaliser », de leur donner un sens, de se protéger de leurs aspects toxiques et de les utiliser cliniquement.

En conclusion, même si leur mandat ne consiste pas nécessairement à intervenir sur cette organisation psychologique, ils doivent néanmoins composer avec. Comme spécialistes du fonctionnement psychologique, je crois que nous pouvons jouer là un rôle important.

EXEMPLE CLINIQUE

Pour poursuivre plus concrètement notre exploration théorique, c'est-à-dire la généralisation de concepts élaborés pour des organismes

1. Comme cliniciens, nous aurions sans doute beaucoup à dire aux acteurs politiques et administratifs de l'organisation de ces soins. Nous pourrions nous demander pourquoi nous sommes si peu présents sur ces tribunes. Cela n'est cependant pas l'objet de cet article centré sur des considérations cliniques.

individuels à des organismes sociaux, nous allons articuler nos idées autour d'une situation concrète. Pour des raisons de confidentialité, nous avons choisi un exemple fictif. Cet exemple se veut un reflet de situations régulièrement rencontrées par l'auteur dans une pratique de consultation clinique et de supervision d'équipes qui remonte maintenant à plusieurs années. Pratique auprès d'équipes de travail aussi diverses que : organisme communautaire, CLSC, service hospitalier, association de bénévoles, Régie régionale de la Santé, clinique de psychothérapie.

Dans une ressource d'hébergement de courte durée, lors d'une discussion clinique d'équipe, un des intervenants prend la parole et nomme, d'une voix très chargée d'émotion, les préoccupations, suivantes :

Samedi dernier, je me suis retrouvé à devoir appliquer une décision, prise par un collègue, avec laquelle j'étais en désaccord. Il était écrit dans le plan d'intervention que Michel devait quitter dans la journée. En même temps, cette journée-là, il était extrêmement anxieux, il ne savait pas où aller et son taux de glycémie était dangereusement élevé. Je ne comprenais pas pourquoi il devait partir cette journée-là. J'en ai discuté avec mes collègues présents et j'ai finalement décidé de prolonger son séjour. J'ai trouvé la décision très difficile à prendre et je trouve ça très difficile d'en parler ici, aujourd'hui. »

Après un long silence et quelques échanges, l'intervenant responsable du dossier prend la parole. Il parle rapidement, d'une voix forte et irritée.

« Michel ne faisait pas ses démarches. Il me semble qu'il y avait déjà eu pas mal de flou dans ce dossier-là et que la situation tournait en rond depuis longtemps. On n'est pas cohérent comme équipe. Ce gars-là est dépendant, il ne fait pas ses démarches. Il fallait mettre une limite, sans ça il ne se passera jamais rien avec lui. Là, je me suis tanné et j'ai fixé la limite à samedi et il devait partir. Je ne comprends pas pourquoi il était encore là lundi ! »

Le premier intervenant ne dit rien, baisse la tête et ses yeux se remplissent de larmes.

Un troisième intervenant conclut : « De toutes façons, il est parti mardi. C'est réglé et ça ne sert plus rien d'en parler. Moi j'ai un problème avec Ginette et j'ai absolument besoin qu'on en parle maintenant. »

À partir de cet exemple, nous allons examiner diverses configurations du champ en appliquant notre frontière contact virtuelle là où nous voulons observer quelque chose, où encore en nous penchant sur la dynamique d'une série d'organismes.

L'ORGANISME CLIENT

Le client a, par définition, un rôle central. Il constitue la raison d'être de cet organisme, de cette équipe de travail. C'est d'abord et avant

tout pour répondre à certains de ses besoins que cette équipe de travail a été constituée. Cependant, comme nous l'avons vu, non pas pour répondre à tous ses besoins, mais seulement à certains d'entre eux. Ces besoins devraient normalement être explicitement identifiés et encadrés par la mission de l'organisme. Dans une équipe efficace, fonctionnelle et disposant des ressources nécessaires à l'accomplissement de sa mission, ce sont les enjeux cliniques directement liés à la dynamique et aux besoins du client qui devraient occuper la place centrale des réflexions et préoccupations de l'équipe. C'est sur ces enjeux cliniques que les décisions devraient être d'abord et avant tout fondées.

Dans l'exemple que nous avons choisi, et pour les fins de la présente discussion, partons de l'hypothèse, énoncée par un des intervenants, que ce client est aux prises avec des enjeux de dépendance. On pourra alors penser, en termes de psychothérapie gestaltiste des relations d'objet, qu'il reproduit envers l'équipe ses propres situations inachevées, qu'il remet en place les impasses de contact issues de son histoire. Par des phénomènes que nous décrivons dans notre modèle comme des mécanismes conservateurs de régulation du contact, le client va tendre à amener son environnement à se conduire comme lui-même en a besoin pour maintenir sa propre organisation interne. Il va, entre autres, préserver sa représentation de lui-même (comme faible, incapable de survivre seul) et de l'autre (comme puissant, tantôt chaleureux et bienveillant, tantôt dangereux et menaçant). Dans ce cadre-là, nous pouvons reconnaître dans les réactions de chacun des intervenants les parties clivées issues de la matrice de représentation du champ de ce client-là et déposées par identification projective à l'intérieur de chacun de ces deux intervenants. Cette perspective nous aide donc à comprendre la relation entre le client et chacun des deux intervenants en fonction de la dynamique du client.

Nous sommes là sur le terrain familier de la psychothérapie individuelle et de ses résonances dans la relation duelle. Nous ne devons cependant pas perdre de vue une différence fondamentale liée au mandat: il ne s'agit pas de régler ici la dynamique de dépendance, mais bien de favoriser une réorganisation et une réinsertion sociale.

L'ORGANISME INTERVENANT

Chaque intervenant se trouve donc sporadiquement plongé dans l'environnement constitué par le client. Il arrive au contact de cet environnement avec sa propre histoire, sa propre personnalité, ses propres enjeux imparfaitement résolus. Lorsque l'expérience du contact se

déploie, l'interaction singulière entre ce client-là et cet intervenant-là va amener chacun à réagir et se conduire d'une manière particulière. On peut donc dire que ce client-là ne se comporte pas exactement de la même façon avec chaque intervenant. Il se passe un ajustement fin, en bonne partie inconscient, qui va stimuler certains aspects spécifiques de l'univers psychologique singulier de chaque intervenant. Stimulation qui sera d'autant moins consciente pour l'intervenant qu'elle agira sur ses propres situations inachevées, au sein de ses propres zones aveugles, ou encore, dans le langage de la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet, sur les microchamps intériorisés résultant de sa propre histoire. La réaction de l'intervenant sera donc liée à deux enjeux cliniques distincts en interaction : d'une part la dynamique et l'action du client qui tend à reproduire activement (et d'une manière d'autant plus puissante et rigide que la pathologie est sévère) une configuration du champ qui lui est familière et, d'autre part, sa propre dynamique par laquelle l'intervenant tend lui aussi à rendre tolérable (c'est-à-dire compatibles avec ses propres représentations), de manière plus ou moins puissante et plus ou moins rigide, cette configuration du champ résultant du contact avec le client.

Dans notre exemple clinique, nous pouvons suivre deux évolutions parallèles de la configuration du champ ou encore deux réactions différentes de deux organismes intervenants distincts soumis au même environnement client.

Le deuxième intervenant porte plutôt une identification projective complémentaire : il devient inquiet, irrité, se sent envahi, agressé par les demandes sans limites d'un client passif qui menace de s'installer à demeure dans son univers. Il a l'impression que ce client a réussi à séduire l'équipe et que, si lui ne fait rien, alors c'est tout le travail de l'équipe et de l'organisme qui perd sa pertinence et son sens. Il doit donc absolument agir et mettre ce client dehors pour se protéger et protéger la ressource d'une destruction appréhendée. On pourrait faire l'hypothèse que cet enjeu d'envahissement et de confluence est préexistant chez le deuxième intervenant, stimulé et activé par l'expérience intense de contact avec ce client particulier. Là encore, les exigences de l'autorégulation ravivent en lui une certaine manière familière de traiter cet enjeu.

Le premier intervenant, lui, porte une identification projective plutôt concordante. Il devient très sympathique au dénuement, à l'impuissance, à l'angoisse de mort portée par ce client. Il partage, de manière plus ou moins consciente, le sentiment que le mettre dehors revient à le tuer, devenant ainsi confluent avec la partie du

client qui se perçoit comme incapable de survivre seul. Il trouve alors absolument insupportable de mettre ce client dehors, car cela l'amènerait à une représentation de lui-même, probablement là aussi préexistante et relativement indépendante de la dynamique du client, comme cruel et mauvais. Cette représentation étant insupportable, il devient donc nécessaire et vital pour lui d'empêcher la séparation d'avec le client. Lors de la discussion d'équipe, il baisse la tête, ses yeux deviennent humides et il ne dit pas un mot. Il se retrouve ici plongé dans l'impuissance, le dénuement, il se met alors, comme le client, à dépendre du sauveur qui voudra bien prendre la parole et soutenir son action.

La discrimination entre ce qui relève de la propre dynamique agissante de l'intervenant et ce qui relève d'une identification projective déposée par le client n'est pas immédiate. Elle nécessite une attention, un effort particulier. Ce travail est familier à ceux d'entre nous qui pratiquent la psychothérapie. Une part importante de notre activité consiste précisément à repérer ces réactions qui émergent en nous, à discriminer la part plus proprement liée à notre dynamique (et pour cela notre travail de psychothérapie personnelle est indispensable) de la part liée à la dynamique du client et déposée en nous par le contact avec celui-ci.

Même lorsque nous sommes formés et expérimentés, cet exercice demeure complexe et difficile. Donc, si je suis un intervenant qui possède peu ou pas de connaissances, d'expérience, de conscience de ces phénomènes, je risque de me trouver particulièrement décontenancé par le flot d'émotions émergeant en moi au contact de clients présentant des pathologies sévères. Il est à noter ici que ce que je ressens alors ne témoigne pas nécessairement de ma propre pathologie. Même si je suis en pleine santé mentale et en pleine possession de mes moyens, je peux être passablement ébranlé par le récit horrible qui m'est fait, par les menaces dont je suis l'objet, par l'investissement et l'avidité de ce client à mon égard, etc. Ces réactions sont normales, saines et mêmes nécessaires à l'établissement de relations empathiques. Cependant, moins j'ai d'outils pour repérer cette expérience, pour la « mentaliser », pour lui donner un sens, plus je dois mettre en œuvre des mécanismes de régulation inconscients pour gérer cette expérience dont l'intensité et la nature m'ébranlent. Et plus mon équilibre et ma survie psychologique sont menacés, plus ces mécanismes seront puissants, rigides et inconscients.

Nous sommes ici face à plusieurs relations duelles entre un organisme individu et un environnement, décrites ici indépendamment les unes des autres.

L'ORGANISME ÉQUIPE

Ces relations duelles ne sont pas indépendantes les unes des autres. Ici se conjuguent plusieurs relations d'aide simultanées en interaction, contexte que nous évitons dans le cadre de la psychothérapie individuelle, mais qui est une réalité incontournable, voire nécessaire et même indispensable dans bien des cadres d'intervention. L'environnement clinique immédiat de l'intervenant n'est donc pas réduit au seul client, mais il comprend également ses collègues, son employeur et il va interagir avec ces éléments de son environnement à propos du client. Bien souvent, la relation avec ces collègues et cette équipe est plus longue et plus stable dans le temps que la relation avec les clients qui, eux, sont de passage pour une durée plus ou moins longue selon le type de mandat de l'organisme. À ce titre, les relations avec les collègues et la dynamique de l'équipe qui en résulte vont constituer des instances de régulation importantes. Dans la suite de cet article, nous allons essayer de décrire certains aspects de ces mécanismes de régulation.

Nous constatons, lors de la discussion de supervision de notre exemple fictif, qu'il se passe quelque chose entre ces deux intervenants. On peut traditionnellement considérer qu'il s'agit là d'un contact entre deux personnes, contact plus ou moins fluide, plus ou moins interrompu, plus ou moins défensif, selon la dynamique propre des protagonistes de ce contact. Mais, il y a davantage. Qu'en est-il du client, de cet acteur central absent? Quelle est sa contribution à ce contact? Par quel mécanisme cette contribution peut-elle se manifester en son absence?

Nous avons vu au paragraphe précédent comment chaque intervenant sort du contact avec le client chargé d'une résonance particulière, résultant de l'immersion de son organisme à lui dans un environnement (dans ce cas-ci un environnement « dépendant »). C'est donc avec cette charge qu'il arrive à la rencontre de supervision. Charge qu'on pourrait décrire comme une activation des situations inachevées propre à chaque intervenant ou encore en termes de psychothérapie gestaltiste des relations d'objet, nous pourrions dire que l'expérience du contact avec le client a activé et rapproché de la conscience certains des microchamps introjectés hérités de l'histoire développementale de chacun, induisant ainsi une certaine anxiété inconsciente.

De plus, ces considérations ne se limitent pas à ces deux intervenants. Chaque membre de l'équipe a, lui aussi, une expérience de contact avec cet environnement client. Contact qui a pu, lui aussi,

exciter certains de ses propres microchamps introjectés et ainsi susciter en lui une charge plus ou moins inconsciente d'anxiété avec laquelle il arrive à la rencontre de supervision. Donc celle-ci réunit non seulement des intervenants, mais aussi les charges d'activation d'une constellation de microchamps introjectés. Nous pouvons donc dire que l'organisme équipe lui-même est activé par le contact avec le client. Des fragments de l'expérience insupportable du client sont disséminés au sein de l'équipe sans qu'il soit possible de les localiser précisément. Ces charges vont être régulées (plus ou moins consciemment) là où l'équilibre de l'organisme équipe le commande. De la même manière que l'on parle dans l'approche systémique de patients désignés pour indiquer qu'un individu est choisi par le système (ou se dévoue) de manière inconsciente pour porter certains symptômes nécessaires à l'homéostasie, certains intervenants portent ces expériences et éventuellement les agissent. Dans notre exemple clinique, nous avons vu comment chacun des intervenants peut porter et agir des expériences de rejet ou d'impuissance familiales au client. Du point de vue de l'organisme équipe, peu importe qui porte ces tensions ni pourquoi il les porte. Les intervenants sont relativement interchangeables et si tel intervenant part en vacances, alors un autre portera la tension. Cela est sain et fait partie du cours normal du déploiement de la relation d'aide. Il s'agit d'une étape de reproduction ou le client remet en place une configuration connue de lui et dont il a besoin, même si, par ailleurs, il en souffre.

En bon organisme qu'elle est, l'équipe va donc devoir mettre en œuvre ses propres mécanismes d'autorégulation pour éviter que cette activation ne se transforme en anxiété insupportable. Lorsque cette autorégulation interne est opérée par un organisme individu, nous n'y avons pas accès directement, mais seulement par l'observation phénoménologique des résultats de cette autorégulation : émergence, mécanismes de régulation du contact et représentations du champ. Par contre, lorsque nous plaçons notre frontière contact autour de l'organisme équipe, nous avons accès directement à la part de ces mécanismes d'autorégulation internes agis entre les membres.

La nature et l'intensité de la charge déposée par le client dans l'équipe sont éminemment variables. Comme dans le contexte plus familier d'une relation duelle, elle résulte des interactions entre la dynamique du client et la dynamique de l'équipe, équipe qui peut être plus ou moins vulnérable et aveugle à certains enjeux en attente de résolution en son sein. Cela nous amène à considérer l'histoire développementale de l'organisme équipe. Dans notre exemple, la discussion clinique n'est pas la première tenue par cette équipe-là.

Toute une série d'autres discussions et actions de régulation en tous genres l'ont précédée. Ces actions ont pu amener à des expériences de complétion plus ou moins achevées. Examinons l'impact développemental d'une complétion ou d'une interruption pour l'organisme équipe dans un cycle de contact avec un environnement client.

Complétion

Dans cette configuration optimale du champ, les mécanismes de régulation interne à l'équipe, c'est-à-dire les échanges entre les membres, et le travail individuel, permettent à chaque intervenant de se réapproprier la part d'expérience qui lui revient, d'en reconnaître et d'en mentaliser la part induite par le client qu'il a portée et agie, d'en reconnaître et d'en « mentaliser » la part induite par tel ou tel collègue, ainsi que la part d'expérience qu'il aurait pu lui-même induire chez ses collègues. Dans ces conditions, l'équipe peut reconnaître, localiser et traiter cliniquement l'activation qu'elle a portée et agie pour le client (à noter ici que le nombre de relations duelles augmente de manière exponentielle avec le nombre de membres de l'équipe). Ces prises de conscience peuvent être utilisées pour mieux comprendre la dynamique du client et ainsi mieux remplir la mission de l'équipe auprès de lui. L'organisme équipe aura alors pu compléter son cycle de contact avec le client, déstructurer l'expérience qu'il lui a fait vivre, en conserver des connaissances et une compétence accrues. Les processus d'autorégulation saine ont donc permis que les tensions induites par la dynamique du client soient reconnues, assumées et traitées cliniquement au profit du client, et que les tensions existantes au sein de l'équipe soient mises en lumière et traitées en dehors du client. La communication entre intervenants est alors directe et non plus médiatisée, et du coup contaminée, par la dynamique du client. En conclusion, l'équipe connaît mieux ses clients, se connaît mieux et travaille mieux. Elle a une représentation d'elle-même et de l'autre plus fine, plus nuancée, plus souple. Elle a exercé sa capacité d'ajustement créateur.

Interruption

Le maintien de l'équilibre de l'organisme équipe peut également s'organiser sur un mode de régulation plus défensif et conservateur. Utilisons notre exemple clinique pour illustrer la collectivisation des processus défensifs individuels et leurs conséquences sur l'état de l'organisme équipe. Le deuxième intervenant demeure absorbé par la nécessité de se protéger contre la représentation de lui-même comme puissant, rejetant. Ne pouvant tolérer cette représentation,

il va devoir se protéger d'un contact conscient avec cette partie de lui-même. Il va le faire sur un mode conservateur et inconscient, projetant, par exemple, cette représentation (représentation de lui-même activée par le contact avec le client) sur le premier intervenant qui devient, à ses yeux, puissant, dangereux pour la clientèle et pour lui-même. Il va introjecter une autre facette de l'expérience du client et se vivre lui-même comme impuissant, vulnérable et va prudemment rétrofléchir une colère secrète envers le premier intervenant.

Pendant ce temps, le premier intervenant, lui, doit se protéger du sentiment d'impuissance qui menace sa compétence personnelle et la représentation qu'il se fait de l'équipe comme bonne et efficace. Il projette donc cette impuissance sur le deuxième intervenant qui devient à ses yeux mou, incompetent et nuisible à l'accomplissement d'un travail de qualité. Il ressent une certaine irritation exprimée par le ton de sa voix, mais partiellement rétrofléchi. La partie de sa colère qui s'adresse au deuxième intervenant est tue, peut-être à cause de l'angoisse suscitée par sa propre colère, angoisse de détruire l'autre ou angoisse que l'autre riposte et le détruisse (l'autre n'étant pas ici le deuxième intervenant, mais tout membre de l'équipe susceptible d'être activé par une expression trop directe de la colère).

Quoi qu'il en soit, le contact devient extrêmement difficile et l'atmosphère est chargée de tension. Le troisième intervenant invite formellement à l'interruption (là encore, en lien avec l'activation de ses propres objets internes dans cette configuration spécifique du champ). Si l'équipe accepte cette invitation et choisit l'interruption comme mode de régulation de ces tensions intérieures, cela aboutit à une certaine structuration induisant une perte de fluidité. Nous pouvons ici faire le parallèle avec ce que la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet nous dit à propos d'un organisme individu. Si une expérience à la frontière contact ne peut être traitée par l'organisme, il y a interruption et intériorisation d'une fraction du champ qui s'incruste dans le self sur un mode inconscient et y demeure en attente de résolution. Il y affecte le développement et le fonctionnement du self. La même chose se produit pour l'organisme équipe. Une fraction de l'expérience de contact avec ce client s'incruste dans l'équipe et va désormais y demeurer de manière inconsciente, sous forme de fraction du champ introjectée. La contribution du client est évacuée de la conscience et des préoccupations des intervenants et l'équipe porte en son sein certaines manifestations de la pathologie du client et les agit sans savoir qu'elle les porte et sans savoir qu'elles lui viennent de ce client. Ces manifestations prennent les formes classiques suivantes :

- Émergences particulières au sein de l'équipe : colère, angoisse, désespoir, admiration, peur, envie, compassion, etc. À noter ici que ces émergences viennent de l'organisme équipe lui-même et peuvent être portées, de manière stable ou mouvante, par n'importe quel membre de l'équipe.
- Représentations particulières de l'équipe, de ses membres, de la clientèle, des partenaires, portées là encore indifféremment par tel ou tel de ses membres, de l'organisme équipe lui-même et de son environnement. Représentations rigides qu'il sera désormais angoissant de mettre à l'épreuve de la réalité.
- Et enfin, mécanismes de régulation du contact entre l'organisme équipe et son environnement qui auront comme fonction principale d'éviter toute remise en cause des représentations d'elle-même et de l'environnement.

STRUCTURATION ET PATHOLOGIE COLLECTIVE

Dans la vie concrète d'une équipe de travail s'enchaîne une série de cycles de contact dont le degré de complétion se situe quelque part entre les deux extrêmes que nous venons de décrire. Plus une équipe est saine et dotée de bons mécanismes de régulation, mieux elle saura boucler une proportion importante des cycles de contact avec les clients, et plus elle sera capable d'évoluer avec souplesse dans une suite d'ajustements créateurs nourrissants pour chacun de ses membres. Mais, inversement, plus une équipe est stressée, c'est-à-dire en contact avec une clientèle difficile et déstabilisante et plus elle manque de ressources pour accomplir son mandat et pour se doter de mécanismes de régulation efficaces, plus elle est à risque de développer des mécanismes de régulation pathologiques hérités du contact avec la clientèle.

Delisle (1998) et Fairbairn (1954) nous disent, au plan individuel, que cette intériorisation structurante est la source de la pathologie, et que, de plus, elle est inévitable. Nous pensons qu'il en est de même pour une équipe de soins. Elle aussi se structure inévitablement en intériorisant des fractions du champ configurées par le contact avec l'environnement client. Nous parlons ici d'intériorisation au sens où quelque chose de cette expérience demeure actif à l'intérieur de l'équipe lorsque le client, lui, a disparu de l'environnement. Cette structuration interne a un effet cumulatif. En effet, ce client-là a disparu de l'environnement, mais d'autres y apparaissent. Et ces nouveaux clients ne rentrent pas en contact avec un organisme équipe parfaitement fluide, mais avec un organisme déjà défensivement structuré.

Par exemple, imaginons qu'un client présentant des traits de personnalité *borderline* soit hébergé dans la ressource de notre exemple clinique. Il va bien sûr y déployer et y agir ses représentations clivées du monde. Certains intervenants seront, pour lui, idéalisés alors que d'autres seront démonisés. Il se conduira de manière passablement différente avec chacun d'eux, livrant aux uns une expérience gratifiante et aux autres une expérience éprouvante et déstabilisante. Lors d'une prochaine discussion d'équipe à propos de ce nouveau client, il pourrait donc y avoir au sein de l'équipe des perceptions divergentes et des désaccords sur ce qu'il est juste de faire avec ce client-là. Chacun de nos deux intervenants précédents aura cependant gardé intacte sa représentation de l'autre comme puissant, cruel et dangereux ou encore comme mou, incompetent et faible. Et la tension entre eux va se manifester à nouveau, confirmant à chacun que l'autre est décidément inadéquat. La structuration préexistante à l'intérieur de l'organisme équipe constituera alors une faille dans la cohésion d'équipe. Faille par laquelle pénètre la dynamique vigoureuse du client limite. Le clivage se radicalise au sein même de l'équipe. Avec le temps, l'enchaînement de ces contacts aboutira à une situation où chaque intervenant n'a plus besoin d'observer l'attitude de l'autre, il sait déjà, hors de tout doute, et de manière définitive, que l'autre, une fois encore, va démontrer son incompetence et que, du coup, lui-même devra une fois encore défendre la position juste. Si le suivi ne donne pas les résultats attendus c'est, bien sûr, à cause de la partie mauvaise de l'équipe (les autres) qui empêche la partie bonne (moi et ceux qui sont d'accord avec moi) de travailler correctement. Ici encore la dynamique du client est évacuée et lorsque je prends mes décisions cliniques il y a de bonnes chances que je sois davantage préoccupé des tensions avec mes collègues : si je décide de mettre fin au séjour, je sais d'avance qu'une fraction de l'équipe va accueillir ma décision avec hostilité, si je décide de poursuivre au contraire le suivi, alors c'est l'autre partie de l'équipe qui risque de m'agresser. Je ne peux pas me soustraire à ce champ et mes propres besoins d'autopréservation interfèrent avec les besoins cliniques du client.

Tout organisme intervenant nouvellement engagé et plongé dans un tel environnement équipe sera plus ou moins rapidement exposé à une série d'expériences intenses. Expériences qui vont induire en lui des représentations et des émergences conformes à ce que l'organisme équipe exige de manière rigide. Remarquons ici que ce phénomène n'est pas en soi une mauvaise chose. C'est par lui aussi que se transmet l'expertise accumulée au fil des ans dans une équipe. Cela ne constitue un problème que lorsqu'il y a une rigidification qui

interdit au nouvel arrivant d'importer sa propre expertise et son propre style au bénéfice de l'équipe. Il lui sera alors signifié de manière plus ou moins subtile qu'il ne connaît pas les manières de faire, qu'il doit renoncer à ses connaissances précédentes et se conformer à la vérité de ce système-là.

Une telle structuration pathologique rend habituellement l'atmosphère de travail lourde et plus ou moins angoissante. Il n'est pas rare, par exemple, d'entendre des intervenants en contact avec leur expérience, constater avec étonnement ou lassitude qu'au bout de quelques heures passées dans la ressource, ils se sentent tendus, mécontents, irrités, sans réussir à identifier clairement d'où leur vient cette humeur. Il n'est pas rare non plus d'entendre des intervenants dire des choses comme : « J'adore mon travail, quand je suis assis dans un bureau avec un client, ça va bien et je suis très heureux. Mais... les réunions d'équipe sont épouvantables. Je les évite le plus possible. » Il arrive ainsi dans certaines équipes que la souffrance de l'équipe occulte la souffrance du client. Parmi les symptômes les plus fréquemment observés, on peut noter la disparition progressive des discussions cliniques sur la clientèle, l'absentéisme, l'épuisement professionnel, les conflits hiérarchiques.

Sur le plan clinique, cette structuration peut présenter des inconvénients majeurs et des conséquences graves. Elle colore en effet les représentations que l'organisme équipe se fait de son environnement, en particulier des clients, mais aussi des partenaires avec lesquels il doit collaborer au sein d'un système de santé plus large. Il doit également, pour préserver ces représentations, exercer des mécanismes de régulation conservateurs dans les contacts avec les différents éléments de son environnement. En particulier, ce qu'il peut y avoir de mauvais dans son expérience (un client qui porte plainte, un conflit avec un intervenant extérieur la responsabilité d'un agir suicidaire, etc.) doit être projeté à l'extérieur et l'environnement est lui-même clivé en bonnes ressources (celles qui travaillent comme je le souhaite) et en mauvaises ressources (celles à cause de qui tout va mal). La qualité du travail peut s'en trouver grandement diminuée et le mandat mal rempli.

Ces aspects de la réalité concernent, parmi d'autres acteurs, le superviseur.

L'ORGANISME SUPERVISEUR

Dans une équipe de travail, une personne ou une instance a la responsabilité de veiller à la qualité des services rendus à la clientèle. Cela

peut être le coordonnateur de l'équipe, le responsable clinique, le directeur des services professionnels, le conseil d'administration ou quelqu'autre instance. Certaines équipes font appel spécifiquement aux services d'un consultant clinique ou d'un superviseur. Superviseur qui peut être interne, c'est-à-dire lui-même employé par l'organisme, ou externe, c'est-à-dire un contractuel qui n'a pas de liens d'emploi avec l'organisme et vient de l'extérieur passer des moments définis avec l'équipe. D'après ce que nous venons d'exposer à propos de l'organisme équipe, le fait de venir de l'extérieur diminuera le risque pour l'organisme superviseur d'être lui aussi affecté en profondeur par une immersion soutenue dans le champ induit par l'équipe. Quel que soit son statut, le superviseur se doit d'avoir une représentation claire de l'identité de son client et de la nature de son mandat. Ces deux points ne sont pas toujours aussi évidents qu'il y paraît. Il peut en effet y avoir divergence, plus ou moins explicite, au sein de l'organisme équipe sur qui il doit servir et ce qu'il doit faire. Divergence, par exemple, entre l'autorité en place et les membres de l'équipe qui peuvent avoir des attentes fort différentes par rapport à l'activité de supervision. Il nous semble que le superviseur ne peut se soustraire à aucune de ces alliances. Il doit, en effet, remplir un mandat spécifique pour lequel il est rétribué par l'autorité, et en même temps s'ajuster aux besoins exprimés par les intervenants. De plus, le superviseur se doit de respecter sa propre éthique professionnelle et s'assurer que son action soutienne la qualité clinique des interventions au sein de la mission et du cadre de l'organisme. À noter ici que cette centration clinique diverge à l'occasion tant des intérêts de l'administration que de ceux des employés. Cette autre considération milite également en faveur d'un superviseur externe. Qu'il ne soit ni cadre ni employé syndiqué lui permet de conserver une centration plus libre et plus claire sur les intérêts cliniques qu'il défend. Là encore, comme dans un contexte de psychothérapie ou de supervision individuelle, il doit être vigilant à placer son autorité non pas dans le contenu de supervision, mais dans le maintien de son cadre. S'il ne peut concilier ces exigences nécessairement en tension, il ne devrait pas poursuivre une démarche de supervision sans issue.

Un autre point fondamental, comme dans toute activité clinique, est l'élaboration explicite d'un cadre dans lequel s'inscrira l'activité de supervision. Ce cadre devrait en particulier préciser les règles de confidentialité touchant l'évocation du contenu de supervision à l'extérieur des rencontres ainsi que les contours des contraintes liées à la participation. Ce point est particulièrement délicat et complexe lorsque le superviseur cumule les tâches de supervision individuelle des intervenants qui le désirent et de supervision d'équipe. Un tel

cadre est particulièrement nécessaire et rassurant dans un contexte où peuvent (et dans une certaine mesure doivent) être abordés des enjeux sensibles où la vulnérabilité narcissique de chacun est mise à l'épreuve. Il importe que ce cadre contribue à délimiter certaines frontières.

Tout d'abord, frontière entre supervision clinique, supervision didactique et supervision hiérarchique. Dans la première, la cible de l'intervention de supervision est l'amélioration de l'état du client, alors que dans la seconde, plus proche de la formation, la cible de l'intervention est l'amélioration des habiletés des intervenants. Cette distinction, bien sûr, n'exclut pas une interaction entre les deux. On peut espérer que l'amélioration des connaissances et des habiletés de l'intervenant aura pour effet secondaire une amélioration de l'état du client présent et des futurs clients de cet intervenant. Inversement, on peut espérer qu'une bonne discussion clinique ouvrira la porte à des connaissances et des habiletés nouvelles chez l'intervenant. Le superviseur doit cependant constamment garder à l'esprit la nature de son mandat et à laquelle de ces deux dimensions s'adresse fondamentalement son intervention.

La supervision hiérarchique peut, elle aussi, avoir des composantes cliniques et didactiques au sens où elle vise en général à contrôler et à améliorer la qualité des services rendus à la clientèle par l'intervenant supervisé. Elle peut également viser à fournir à l'intervenant un certain support et un encadrement lui permettant de développer ses compétences professionnelles. Ce type de supervision, le plus souvent offert par le supérieur hiérarchique direct, donc à l'interne, ajoute cependant une composante extrêmement importante : l'autorité, c'est-à-dire un pouvoir de contrainte sur un intervenant, ainsi que le pouvoir d'évaluer ses capacités. Cette composante a des effets puissants qui ne peuvent être ignorés, particulièrement sur le degré de dévoilement de l'expérience du supervisé face à certains enjeux. Dans le cadre de la psychothérapie et de la supervision individuelle en bureau privé, cette dimension d'autorité formelle est exclue de la relation elle-même pour être investie dans le maintien du cadre. Cette exclusion permet l'élaboration d'une autorité informelle qui nous est conférée (ou pas) par le client ou le supervisé au travers des représentations plus ou moins transférentielles qu'il élabore sur notre statut, notre compétence. Cette autorité fluctue librement au gré de la progression du travail et des besoins du client. Cela n'est pas possible dans le cadre de la supervision hiérarchique. Celle-ci comporte donc des limites intrinsèques qui doivent être reconnues et prises en compte.

Ensuite, vient la frontière entre supervision et psychothérapie. Dans un cadre de supervision individuelle, cette question se pose inéluctablement. La dynamique de la relation thérapeutique concerne la supervision. La dynamique intrapsychique de l'intervenant concerne la psychothérapie. Étant donné l'interaction fondamentale entre les deux, il est important pour le superviseur de garder en tête la frontière sise entre les deux. Traditionnellement, le repérage des effets de la dynamique du thérapeute sur la relation thérapeutique constitue une part importante du travail de supervision, alors que la modification éventuelle de cette dynamique intrapsychique relève de la psychothérapie. Dans le cadre de la supervision clinique d'équipe, on pourrait tracer des frontières semblables. Le repérage des effets de la dynamique de l'équipe sur le déroulement de telle intervention spécifique fait partie du travail de supervision, alors que la modification éventuelle de cette dynamique d'équipe relève d'un autre mandat. Cette distinction est particulièrement cruciale lorsqu'on a affaire à une équipe dont la dynamique altère la capacité à remplir sa mission.

Une fois ces frontières précisées au sein d'un cadre explicite, l'organisme superviseur se trouve placé dans un champ aux caractéristiques particulières qui diffèrent de la supervision individuelle. Dans ce cas-là, il se trouve en contact avec les fonctions self de la personne qu'il supervise, il peut évaluer ses compétences réflexives, affectives, interactives et s'y ajuster. Il peut repérer, dans le processus thérapeutique dont ce supervisé parle, ce qui témoigne de ses propres situations inachevées, de ses propres zones aveugles et rigides. Il peut être finement attentif à l'effet de ses interventions sur le supervisé, juger de ce qui est assimilable ou pas et moduler ses interventions de manière optimale. Dans le cadre de la supervision d'équipe, il a affaire à une multitude de fonctions self en interaction, une multitude disparate de compétences et une constellation d'objets internes individuels activés, comme l'avons vu au point précédent, par le champ collectif qui constitue leur environnement. Ces objets internes en résonance agissent collectivement d'une manière qui échappe au contrôle de quiconque. Cet environnement-là est mu par une énergie extrêmement puissante et agit parfois sur des enjeux défensifs vitaux. Le superviseur peut et doit repérer ces processus défensifs, il peut les nommer à l'équipe ou à des individus s'il le juge pertinent, mais il ne doit pas ignorer, d'une part, que les transformer ne fait pas nécessairement partie de son mandat et, d'autre part, qu'ils sont parfois relativement inébranlables. Nous sommes donc dans un contexte complexe et l'action du superviseur doit s'ajuster à cette complexité.

Chaque situation est spécifique et s'inscrit probablement quelque part entre les deux extrêmes suivants.

Commençons par revenir à cette équipe parfaitement régulée, capable de clore bon nombre de ses cycles de contact avec la clientèle, et peu structurée par la pathologie de celle-ci. Elle arrivera au contact de l'environnement superviseur avec une certaine fluidité et une disposition favorable aux ajustements créateurs. À noter ici que ces considérations sont tout à fait indépendantes des compétences cliniques particulières de cette équipe. Elle pourrait avoir fort peu de connaissances sur ce terrain clinique, plutôt périphérique par rapport à son propre mandat. Elle sera cependant réceptive à des connaissances nouvelles concernant les aspects cliniques de l'intervention. Probablement réceptive et intéressée à augmenter sa conscience des effets du contact avec la fraction la plus pathologique de sa clientèle sur elle-même et sur son fonctionnement. Ces enjeux cliniques pourront donc être discutés librement et développés à un rythme dicté par l'assimilation de ces connaissances nouvelles et complexes. Dans une telle équipe, l'intérêt explicite et le niveau élevé de confiance entre les membres pourraient même permettre d'aller jusqu'à nommer, un peu comme en supervision individuelle, certains enjeux personnels activés par telle ou telle situation clinique. Nous sommes là cependant sur un terrain sensible qui, même dans une équipe très fonctionnelle, doit être abordé avec beaucoup de prudence. Nous sommes là, en effet, aux limites entre la vie professionnelle et la vie personnelle. Cette frontière doit être respectée par le superviseur.

Allons maintenant vers l'autre extrême et examinons le travail de supervision auprès d'une équipe rigidement et collectivement structurée de manière défensive. Une telle structuration prend du temps à s'établir. Cette équipe a donc une histoire. Comme tout groupe, son histoire développementale est probablement passée par une étape de confluence où les différenciations étaient défléchies et où elle se représentait elle-même comme toute bonne. Puis, au fur et à mesure que les différenciations se font, se manifestant là encore au contact d'une clientèle percutante et pénétrante, apparaissent des tensions. Tensions régulées au rythme des interruptions et des intériorisations pathologiques héritées de ces contacts sans cesse renouvelés. Pour reprendre les termes de Fairbairn (1954), nous pouvons dire que l'organisme équipe a donc intériorisé de mauvais objets rejetants. Cela se traduit concrètement par une longue série de blessures extrêmement douloureuses aux formes variables: congédiements, blâmes, conflits syndicaux, menaces, trahisons, haine, mépris, peur, harcèlement psychologique. Ces blessures laissent des plaies béantes,

jamais cicatrisées et paradoxalement très investies. L'équipe y est attachée comme à une partie d'elle-même, de son identité. Ces blessures exigent ce que Perls (1951) appelle une loyauté désastreuse. Parallèlement, les souvenirs de la période de confluence idéalisée jouent le rôle de mauvais objets excitants, eux aussi très investis. Mauvais objets excitants souvent portés par une fraction de l'équipe, les anciens qui, eux, l'ont vécue et qui réclament le retour à ce paradis collectif, rien de moins! Une telle dynamique entraîne nécessairement une diminution de la qualité des services rendus à la clientèle. Diminution variable, mais qui peut avoir parfois de graves conséquences sur la clientèle, d'autant plus que celle-ci est démunie et vulnérable (l'actualité nous rapporte trop souvent quelques histoires d'horreur dans des centres d'accueil pour personnes âgées ou déficientes, victimes d'abus institutionnalisés de la part d'équipes de travail). Ces cas extrêmes demeurent cependant exceptionnels.

Le superviseur qui entre en contact avec une telle équipe constate rapidement des distorsions tant dans les contacts avec la clientèle que dans les modes de communication et de régulation au sein de l'équipe. Il arrive parfois que la situation soit détériorée à un point tel que toute discussion clinique active ces objets intériorisés collectifs dont nous avons parlé. Le superviseur est alors aspiré dans cette dynamique, il ne peut échapper aux seules représentations rigidement tolérées par l'organisme équipe, représentations le plus souvent clivées, par lesquelles il peut être idéalisé par une partie de l'équipe et totalement rejeté par l'autre. La dynamique interne de l'équipe prend alors l'avant-scène, un peu comme les objets internes prennent le pas sur les objets réels dans la pathologie individuelle. Il devient tout à fait impossible de rester centré sur le client. La supervision clinique de l'équipe est alors gravement menacée et doit être ajustée, sous peine d'être utilisée pour nourrir davantage encore la pathologie collective. Un mode de régulation possible, et sans doute sain, est le retrait spontané d'une fraction de l'équipe pour laquelle le contexte de supervision est intolérable, probablement parce qu'il rapproche trop de la conscience ces fractions du champ intériorisées. Pour cette raison, il est donc indispensable que la supervision d'équipes demeure une activité libre de laquelle chacun peut se retirer. La supervision peut alors se poursuivre, mais doit rester centrée le plus possible sur la clientèle, en évitant tout travail sur la dynamique de l'équipe, même si celle-ci est parfois au centre des difficultés cliniques. Évidemment, toute incursion dans les enjeux personnels individuels interférant avec le processus clinique est ici à proscrire du contexte collectif. Nommer de telles difficultés pourrait même mettre l'intervenant en danger dans une telle équipe. Le

superviseur devra donc contenir certaines de ses observations ou conclusions qui, non seulement ne seraient pas assimilables, mais seraient même nuisibles à l'équipe et à la clientèle.

Dans ces situations difficiles, la supervision clinique ne suffit pas. Une intervention est cependant nécessaire. Intervention qui relève d'un autre mandat que la supervision clinique et qui doit être menée par une autre personne ou instance. Ce peut être, par exemple, une supervision hiérarchique. Celle-ci possède une dimension nécessaire d'autorité et peut seule imposer un arrêt des agirs dommageables au climat de travail et à la qualité des services offerts à la clientèle. Il n'est pas rare que l'organisme équipe cherche alors à se réguler autour d'une ligne de clivage familière, soit celle traditionnelle des relations de travail avec, d'un côté les syndicats et de l'autre, les patrons. Le problème est alors abordé, selon le camp dans lequel on se retranche, celui des mauvais patrons qui abusent des pauvres employés ou encore celui des mauvais employés, paresseux ou incompetents, qui causent tous les problèmes. Il nous semble que cette lecture simpliste ne suffit pas et qu'une vision proprement clinique peut être utile dans de tels contextes.

Afin de rendre ces idées opérationnelles, vous trouverez en annexe un exemple concret de cadre de supervision d'équipe, cadre qui peut et doit être ajusté à chaque situation particulière.

RETOUR À UNE PERSPECTIVE SOCIALE

Nous avons tenté, jusqu'à maintenant, de décrire, dans une perspective clinique, des phénomènes qui nous semblent largement sous-estimés dans les activités quotidiennes de notre système de santé. Avant de conclure, prenons quelques instants pour revenir à une perspective plus sociale.

Comme la plupart des sociétés occidentales actuelles, notre système de santé est soumis à des pressions aussi diverses qu'énormes : le poids démographique d'une population vieillissante, les contraintes budgétaires, les choix entre le préventif et le curatif, l'inévitable inertie d'un système immense, les intérêts corporatifs et privés par rapport aux sommes énormes en jeu, les impératifs d'efficacité légitimes relativement à des ressources limitées, les élans plus ou moins rationnels d'une opinion publique très sensible sur ce sujet, la passion et l'engagement d'innombrables professionnels et tant d'autres choses encore !

Confronté à de telles pressions, il est sans doute nécessaire de penser et d'agir à court terme en fonction d'objectifs urgents. Mais lorsque cette situation d'urgence s'intensifie et se chronicise, ce sont

souvent les considérations préventives qui en sont les premières victimes. L'effet de leur effritement n'est pas immédiatement perceptible, et lorsqu'il commence à se faire sentir, bien plus tard, le lien de causalité est bien ténu et à peu près invisible.

Concrètement, dans bien des ressources surchargées et sous financées, ce sont les activités de formation, de consolidation d'équipes, de discussions cliniques, de supervision qui sont progressivement diminuées pour maintenir des services par ailleurs de plus en plus réclamés par une population manifestant, elle aussi, de plus en plus de besoins. Ce cercle vicieux ne peut se prolonger indéfiniment sans qu'apparaissent, au moins ponctuellement, certains symptômes sociaux. Bien souvent, nous ne les repérons que dans leurs manifestations extrêmes, car c'est précisément leur intensité qui les rend visibles. Un des symptômes les plus manifestes est sans doute la dégradation du climat de travail au sein des organismes dispensant les soins.

À ce titre, une coïncidence attire mon attention. Le jour même où je termine cet article, entre en vigueur une nouvelle loi au Québec. Cette nouvelle loi, relevant de la Commission des normes du travail, concerne le harcèlement psychologique en milieu professionnel. Il me semble qu'il y a dix ou vingt ans, même si ces phénomènes existaient fort probablement, une telle loi n'aurait pas été concevable ni, bien évidemment, conçue. Mais aujourd'hui, elle est sans doute une réponse saine et naturelle, un processus de régulation interne de notre organisme social, à ces phénomènes de violence aussi feutrée que dévastatrice. Comme l'indique Marie-France Hyrigoyen (1998, 2001) dans son ouvrage qui fait référence en matière de harcèlement psychologique, le domaine des soins de santé est particulièrement vulnérable à ce type de comportement.

Il y a quelques mois, une situation troublante d'abus et de violence psychologique dans un centre hospitalier de soins de longue durée a fait la manchette. Des extraits sonores, secrètement enregistrés par la famille d'un patient, ont été diffusés à grand bruit dans les médias. Nous avons chacun et collectivement passé quelques instants dans cette chambre-là, nous avons entendu ce qui s'y disait, et nous avons imaginé ce qui s'y passait. Être ainsi témoins, ou encore plongés dans le champ relationnel de cet organisme de soins, a déclenché l'indignation générale. Indignation qui contrastait singulièrement avec les propos du directeur de l'établissement qui, lui, ne voyait là qu'une plaisanterie, certes, de mauvais goût, mais néanmoins une plaisanterie presque banale. De l'extérieur, un tel aveulement est difficilement compréhensible. Surtout que plusieurs

collègues de ce directeur sont venus témoigner de sa compétence et de son engagement sincère dans son travail et par rapport à sa clientèle. Cet aveuglement, nous pouvons peut-être le comprendre, au travers des idées exposées dans cet article, comme induit par ce système-là. Il était par ailleurs tellement nécessaire à sa survie, que le directeur n'a pu survivre à sa levée brutale. Il s'est en effet suicidé face au tollé d'indignation suscité par ses propos. Il a laissé une note, parue dans la *Presse*, expliquant son geste. On peut y lire :

Combien de fois m'avez-vous entendu dire combien j'aimais mon travail, toute la fierté que je vivais à contribuer à cette tâche énorme et complexe de diriger une partie de ce réseau, d'aider et de protéger les personnes en perte d'autonomie[?] Combien de fois vous ai-je parlé de notre solitude ? De l'importance de nous soutenir les uns les autres ? (...)

Que m'est-il arrivé pour que j'en vienne à presque banaliser cet événement ? Je sais que cette réaction ne me ressemble pas, qu'elle n'est pas du tout proportionnelle à mes valeurs, à l'énergie que j'ai, que nous avons mis à améliorer la qualité de vie des résidentes et des résidents, ça me console un peu, mais ça ne me ressuscitera pas.

Il y a, dans cette dérive extrême, quelque chose de tragique et d'infiniment triste, autant pour ce directeur et ses proches, que pour les patients qui ont subi ces mauvais traitements, que pour les employés qui en ont été témoins et acteurs. Dérive probablement ancrée dans une histoire. Une histoire longue, traversée de personnes humaines, de maladies, de souffrances, d'évitements, de conflits se structurant progressivement en un système d'objets internes collectifs induisant un champ puissant. Champ irradiant implacablement l'individu qui y est soumis. Champ qui ne s'éteindra certainement pas avec la disparition du directeur qui n'en est qu'une victime parmi tant d'autres. Mais champ sur lequel nous devons agir avec diligence, avec force et avec compétence.

Au-delà d'une telle situation extrême, nous demeurons convaincus que bon nombre d'équipes de soins portent de telles souffrances collectives, induites par leur travail et qui dépassent chacun de leurs membres. J'espère que les idées exposées dans cet article contribueront à nourrir nos réflexions collectives sur ces phénomènes et à favoriser le développement d'outils de support et de soins pour ces équipes qui font un travail généreux, passionnant, stimulant, indispensable, mais aussi exigeant et difficile.

CONCLUSION

Au terme de ces réflexions, qu'en est-il de la question traditionnelle que nous évoquions au début de cet article : quel est l'impact global

de l'action locale du psychothérapeute? Peut-être la question a-t-elle perdu un peu de sa pertinence sous le regard que nous y avons porté. En effet, les idées soutenues dans cet article s'inscrivent résolument dans le paradigme gestaltiste de champ en tant que tout unifié et continu. Comme Goodman, nous pensons que la frontière contact n'a pas de réalité autre que celle que nous lui accordons. Plutôt qu'il-lusion névrotique, nous préférons la concevoir comme un outil com-mode de modélisation. Et comme Delisle, nous croyons que ce champ peut se structurer, se condenser en objets internes qui vont, de par leur charge inconsciente, induire à leur tour certains effets sur le champ. L'analogie qui sous-tend ce regard sur la réalité psychologique est, bien sûr, la réalité physique. Nous savons en effet, depuis quelques décennies tout au plus, que notre univers se manifeste à nous tantôt sous la forme condensée et localisée que nous percevons comme matière, tantôt sous la forme étendue et délocalisée que nous percevons comme champ.

La notion d'objets internes collectifs, ou plus précisément d'ob-jets délocalisés qui ne sont ni internes ni externes, est abordée ici de manière incomplète et embryonnaire. Elle mérite une élaboration plus complète et plus rigoureuse qui devra faire l'objet d'une réflexion plus approfondie.

Abstract

Psychotherapy occupies a rather marginal space within the whole health care social system. In this article, we will examine how certain notions familiar to Object Relation Gestalt Psychotherapy can be extended beyond individual psychotherapy. For this purpose, in a context of team supervision, we will develop such concepts as collective unconscious internalisation of field fractions, and group internal object. We will illustrate how those internalisations can contaminate a team of care givers and so induce a properly collective pathology. We will discuss conditions to achieve in order to contain and use those phenomena in a clinical as well as in a social perspective.

ANNEXE

Exemple de cadre de supervision d'équipe

Rôles et responsabilités

- Chaque intervenant est libre de participer ou non aux activités de supervision tant individuelle que d'équipe.
- Le contenu des rencontres de supervision d'équipe est à déterminer par les participants selon leurs besoins, émergeant au début de chaque rencontre. La participation aux supervisions nécessite donc une certaine capacité à tolérer le délai et la frustration, car tous les besoins de tous ne pourront être satisfaits immédiatement.
- L'expérience subjective de chaque thérapeute est son outil de travail. Elle lui appartient exclusivement et il en est responsable. Elle ne peut être en aucun temps contestée par quiconque. Elle doit être respectée, c'est-à-dire entendue et prise en compte. Ce respect doit s'étendre à l'extérieur des rencontres si des propos ou situations de supervision sont évoqués entre des participants.
- Un objectif de la supervision est de faciliter et consolider le processus parfois ardu que constitue la prise de décision clinique. Chaque participant demeure donc pleinement libre et responsable des décisions qu'il prend, des émotions qu'il ressent et des actes qu'il pose. Il se doit cependant de les contenir suffisamment pour entendre et essayer de comprendre les opinions et réactions des autres participants ainsi que le contenu théorique exposé.
- Les décisions prises lors des rencontres de supervision ne peuvent être que des décisions individuelles. Toute personne invoquant une décision prise lors de ces supervisions d'équipe comme une décision collective et réclamant qu'elle soit suivie par d'autres que celui qui l'a prise, ne le ferait qu'en son nom personnel.
- Le superviseur est responsable de mettre ses expertises à la disposition des participants. Il n'est pas responsable de l'usage qu'ils en font. Il ne possède aucune autorité sur les participants.
- Les participants sont responsables de leur propre respect du présent cadre. Le superviseur est responsable du maintien du cadre lors des échanges de supervision, et donc responsable de réagir à d'éventuels manquements à ce cadre.

Supervision individuelle

- Le superviseur est tenu à une confidentialité absolue sur tout ce qui est dit durant chaque rencontre de supervision individuelle. Il ne peut être relevé de cette confidentialité que par l'intervenant lui-même.
- L'intervenant n'est aucunement lié par la confidentialité. Il peut parler à qui il souhaite, quand il le souhaite, de ce qui s'est dit en supervision individuelle.
- Le superviseur peut, en tout temps, décider d'interrompre la supervision individuelle s'il estime que les informations qu'il reçoit et l'attitude de l'intervenant ne lui permettent pas de faire de la supervision un outil de support et de développement efficace. Les raisons de cette interruption demeurent évidemment confidentielles. Mais la décision prise par le superviseur d'interrompre, elle, n'est pas confidentielle.

Confidentialité

- Les intervenants qui participent aux rencontres sont libres de parler entre eux de ce qui s'est dit dans le groupe, mais ils sont tenus à la confidentialité à l'extérieur de la ressource. Chacun peut cependant parler librement à l'extérieur de ce que lui-même y a dit, ainsi que des propos du superviseur sur la situation qu'il a lui-même proposée en discussion.
- La seule circonstance où le superviseur n'est pas tenu à la confidentialité est celle où lui-même ferait appel aux services d'un superviseur externe pour le supporter dans sa tâche. Ce superviseur (du superviseur...) serait alors lui-même un professionnel tenu aux mêmes règles de confidentialité.

Limites

- La supervision n'est pas de la thérapie. Les enjeux contre-transférentiels agissant sur le travail thérapeutique peuvent éventuellement être nommés si cela est pertinent, mais pas travaillés dans le cadre des supervisions d'équipes.
- De la même manière, des enjeux de climat ou de relations au sein de l'organisme pourraient être nommés s'ils interfèrent avec le travail thérapeutique, mais d'aucune manière travaillés dans ce cadre.

BIBLIOGRAPHIE

- DELISLE, G. (1998). *La relation d'objet en Gestalt-thérapie*. Montréal: Les Éditions du Reflet.
- FAIRBAIRN, W.R.D. (1954). *Psychoanalytic Studies of the personality*. New-York. Basic Books.
- HIRIGOYEN, M.F. (1998). *Le harcèlement moral, la violence perverse au quotidien*. Paris: Édition la découverte et Syros.
- HIRIGOYEN, M.F. (2001). *Malaise dans le travail*. Paris: Édition la découverte et Syros.
- PERLS, F., HEFFERLINE, R., GOODMAN, P. (1951). *Gestalt Therapy. Excitement and Growth in the Human Personality*. New-York. Julian Press.
- WHEELER, G. (2003). Goodman et le modernisme. *Revue Gestalt vol. 24*. Paris: Édition Revue Gestalt.

La parole des marges

Christiane ASSELIN

RÉSUMÉ

Les marginaux sont, par définition, « en marge de ». Aussi, passent-ils inaperçus aux « oreilles » des thérapeutes. Cet article parle d'eux, pour eux. Il ne se veut pas une analyse exhaustive de la marginalité (par exemple : ceux qui se « fabriquent » littéralement pour être bien vus et parce que c'est la mode de porter tatouages ou piercing). Il pose un regard sur les exclus, ceux qui ne peuvent, même s'ils le voulaient, consulter. Il parle de leur corps, tatoué, percé, de leur vie également, reflet parfait de ce corps, humain et social. Cet article parle de ceux que l'auteure côtoie et accompagne. Il porte sur leur langage, leur « moi-peau », leur créativité. Il traite des marginaux qui le sont par obligation. En ce sens, il fait la mise sur une catégorie de personnes qui ont inventé un langage guérisseur, s'il en est.

Ce n'est pas ici qu'ils se trouvent. C'est ailleurs, toujours plus profondément ailleurs. Physiquement, ils choisissent le fond de la salle de classe : la classe des pauvres, pas même la classe moyenne. Ils se regroupent là, derrière, là où ils sont nés, là où ils ne prévoient et ne parlent même pas de sortir.

Socialement, ils se trouvent également derrière : marginalisés, gens de la rue, filles-folles du trottoir. Et pourtant, véritables métaphores en mouvement, ils s'avèrent métonymies vérifiables de la société qu'ils représentent, tant par leur absence au monde des *inclus* que par leur présence aussi dérangement que haute en couleur : bigarrés, troués, souvent de toutes parts, à l'image même de la société dont ils sont les toiles de fond. Des toiles qui marchent.

Leur disjonction du monde n'est qu'apparente. Ils nous disent de nous ce que nous ne voulons pas entendre. Ils nous montrent la réalité sociale : guerre, individualisme, communication *ouverte* sur un monde *fermé*. La frontière est de plus en plus impénétrable, de plus en plus unique aussi et elle prend des allures de barrage, véritable *alien* politique : un seul maître au royaume des impuissants, dévorés par cette frontière dont le but aurait dû demeurer celui de la protection et de la souplesse. On s'attend, en effet, à ce qu'une frontière possède un souffle : ouverture et fermeture, poumon de la vie d'un peuple. Or, ce poumon ne joue plus son rôle. Il se fige. Un seul air y souffle, celui du pouvoir. On n'y trouve qu'une seule force à laquelle se conjuguer... ou contre laquelle se mobiliser.

Les marginaux nous rappellent sans cesse à tout cela, que nous ne savons plus trop voir ou entendre, tant la pression est forte : celle de l'extérieur, de la frontière, précisément. Les marginaux sont bel et bien là : derrière, ailleurs, ici-maintenant, images de la société, porte-parole occultés et muselés. En effet, nous ne les verrons ni sur les bancs d'écoles dites supérieures ni sur les divans des psychanalystes ni davantage dans le fauteuil du thérapeute. Ils sont hors champ. Véritables personnages, ils assument et assurent une forme sédimentaire du *contact* qui réfère à la notion d'*instant* (*Kairos*), alors que la *relation* renvoie à *Chronos*, c'est-à-dire le temps dans sa durée¹. En d'autres termes, leur marginalité leur confère une attitude dialogique qui n'appartient pas au temps de la relation, mais à celui du contact : contact qui s'effectue à la frontière de leur propre corps, qui raconte une histoire et qui s'inscrit dans l'espace.

En ce sens, nous pourrions référer à Buber (1969), pour qui le dialogue n'est pas qu'une rencontre « je-tu », mais une attitude des hommes les uns par rapport aux autres. Cette attitude se manifeste par les relations qu'ils établissent entre eux. Elle n'est donc pas constituée des seules exigences de la parole et du langage. La relation à l'autre des marginaux crée, en ce sens, un dialogue qui, quoiqu'original, n'est pas marginal. Leur histoire, vase clos de l'expérience, s'ouvre, telle une frontière, à même leur peau, dont on pourrait dire, à l'instar de D. Anzieu : « Le moi-peau »².

Ces *Je*, figures parsemées de symboles et de *tatous*³ dont les couleurs s'avèrent à la fois attirantes par leurs promesses et repoussantes par leurs images, sont vus comme des *ex-ils* : ils se situent, en effet, hors de notre champ d'expérience et de notre *com-préhension* du monde, mais n'en demeurent pas moins susceptibles de créer, de favoriser et même de provoquer une position dialogique. Non, les marginaux ne sont pas des exilés. Cependant, leur terre n'est pas dessinée aux mêmes couleurs que celle des autres. Ils ont beaucoup à partager : par exemple, quelle est la force intrinsèque qui les a mobilisés pour se percer ainsi, se colorer ainsi, *s'imager*, à défaut de s'imaginer, de se représenter ? Autant de questions auxquelles on ne peut répondre que par un regard quasi archéologique et symbolique sur ce que sont ces images-peaux qu'ils choisissent, dessinent et portent, langage pur

1. Robine, J.M. (1995). « Théoriser ce qui toujours échappera ». Revue *Gestalt*. La relation thérapeutique, n° 8. Paris : Morisset, p.9-51, p.13.

2. Anzieu, D. (1985). *Le moi-peau*. Paris : Dunod.

3. Tatou est un québécoïsme et vient, par glissement phonétique, de l'anglais *tattoo*. Le véritable mot est donc tatouage, le tatou étant un mammifère d'Amérique. Cependant, dans ce texte, tatou sera toujours employé au sens de tatouage, pour respecter le vocabulaire des marginaux. Il sera écrit en italiques.

du contradictoire (« *Je veux absolument parler, mais je dessine et me tais* ») et du lien (« *Voyez-vous ce que je veux vous dire de moi ?* »).

Les marginaux, tatoués ou percés (on observe d'ailleurs que l'un et l'autre vont souvent de pair) recréent un discours qui cherche à dépasser les mots, mais dont le but ultime demeure le même : se représenter face à l'Autre, tout en s'en différenciant comme Sujet. Leur parole constitue un tissage, un en-soi gravé à même la peau. Les *tatous* semblent, en fait, créer une frontière mobile et souple, élastique et vivante, véritable parchemin, à la fois jeu du *Je* sur le *monde* et miroir de ce jeu du *monde* sur le *Je*.

Pour les reconnaître et surtout pour entendre ce qu'ils ont à nous dire-dessiner, il ne s'agit pas de « laisser venir à moi les tout-petits enfants », mais d'aller à eux... lentement. Ce champ, qui semble miné, ne l'est que par sa différence, que par son langage autre. La peau des marginaux est souvent parchemin vivant, mur paléontologique et palimpseste d'une histoire tout à fait singulière (et, oh combien symbolique !) qu'ils ont, à leur insu ou parfois en toute conscience, réussi à décrypter, faisant d'eux des archéologues de leur propre histoire.

S'ils n'ont pas été tenus (le *holding*, cher à Winnicott), ils n'ont pas, non plus, été dévorés (Klein, 1968). Ils ont, le plus souvent, choisi d'être là, peut-être au dernier rang de nos histoires, mais assurément au premier de la leur. Ce sont les marginaux, les laissés pour compte, les mal venus (au monde), à nous, à la société dont, pourtant, ils sont le germe et le plus fidèle miroir⁴.

Leur tatouage devient cette frontière *moi-peau*, car il ne semble pas y avoir de frontières *moi-Autre*. Il ne *semble pas*, mais il y en a une. Le *tatou*, par essence, est *individus*. Il appartient au corps, il fait cœur avec ce dernier, et ce, dans un échange organique complet⁵. Le *tatou* est frontière, espace, ouverture, fermeture, mouvance et vie. Les marginaux ne sont ni sourds ni muets ni débiles au sens large du terme.

Ce sont souvent des cartes postales qui errent, attendant d'être lues au monde (et ne s'attendant plus à y être *mises*, en ce monde). Ils portent sur leur corps les couleurs d'une sagesse politique (*Dictionnaire des Symboles*, 1982), mais également, et plus encore, la marque d'une appartenance, d'une permanence. Nous savons bien que le *tatou* a pour rôle, et cela est ancestral, l'identification à un groupe social, et plus encore, son inclusion. Il est le signe inaltérable

4. Une société a besoin de ses fous, disait un jour un psychiatre... avons-nous trouvé lesquels ?

5. La couleur du *tatou* est nourrie par les cellules épidermiques et endodermiques, ce qui en assure la pérennité.

de la tribu. Les marginaux, tatoués et percés, ne sont donc pas seuls. Ce cœur-corps, ce *moi-peau* rencontrent d'autres cœurs-corps et d'autres *moi-peau*, dans un vertigineux et paradoxal contact⁶. Nous sommes ici sur la ligne ténue de cette frontière qui exclut, retient et observe tout à la fois. Dans quel pays? Il faudrait d'abord savoir dans quel paysage, intérieur et extérieur.

Les tatoués, marginaux et exclus, veulent véritablement « être partie prenante de la tribu »⁷. Ils s'isolent d'une certaine forme de « normalité » pour retrouver un lieu d'expression qui leur est propre. Cependant, au même moment, ils désirent s'assimiler à cet Autre, figure parentale pour laquelle il leur reste un goût indéfinissable d'amour, quelle qu'en ait été la substance réelle : parents manquants, pervers, amoureux, etc.

Leur désir est trouble et double, comme semblent l'être la plupart des désirs. Ils veulent à la fois faire partie de la tribu (appartenir au monde de l'Autre) et s'immuniser contre ce même Autre. Leur *tatou* devient alors objet transitionnel (dérangeant, par sa permanence!). Il leur permet de posséder et d'intégrer le non-moi (comprendons ici *l'image* inscrite à même la peau, faisant corps avec l'expérience diffuse, mais structurée de manière organique), il symbolise l'union dans la séparation ou... malgré la séparation. D'où, sur leur corps, ces serpents et scorpions, monde de la terreur et de la terre, vigiles qui protègent le moi, et, également ces taureaux, ces lions, monde de la fécondité, de la parole (voire du rugissement!), monde du don, du contact⁸, de la puissance et de l'allégeance.

Troubles eaux que celles de ces peaux? Non! Communication, par le biais du regard, puisqu'il ne semble pas y avoir eu oreille qui vive pour les entendre dans leur toute première enfance (rappelons que l'enfance n'est pas ce qui est arrivé *réellement*, mais ce dont on se souvient *absolument*).

Si, en Gestalt-thérapie, tout se rejoue ici-maintenant, comme ailleurs, on peut clairement entendre un cri de souffrance dans l'homophonie *aie* de *ailleurs*. Pour les marginaux, sans thérapeutes de chair et d'os (on n'ose même pas écrire d'affection et de présence, tant ces deux mots sont inconnus pour la plupart d'entre eux) tout se dessine littéralement: conflits, silences, vision sociale, et ce, dans une peau réactualisée, objet transitionnel qui devient quasi-sujet réparateur.

6. Vertigineux et paradoxal, car il est provoqué par cela même qui le favorise: l'exclusion.

7. Ne s'agit-il pas là de la destinée de tout homme: la grégarité, le contact?

8. La fécondité-intimité implique nécessairement le contact, que l'on parle d'intimité sexuelle ou de fécondité-intimité relationnelle, dialogique.

En effet, si l'objet transitionnel (Winnicott, 1971) peut servir à *attendre*, il permet également de *passer*. La peau est alors vécue comme aire transitionnelle. Paraphrasant Claude Geets⁹, on pourrait dire que l'objet est dit transitionnel dans la mesure où il marque le passage d'un état fusionnel à un état distancié qui permet d'entrer en relation. Pour rencontrer les marginaux, là où ils se trouvent, à la rive même de leur peau, il faut quelqu'un « (...) qui n'hésite pas à se mouiller. Moïse ou St. Christophe, passeurs vers la Terre Promise (*sic*) de l'autre rive, ont su s'effacer en temps opportun, restant des catalyses provisoires, alternant le "holding" (*sic*) – cher à Winnicott – avec le "self-support" (*sic*) – cher à Perls. »¹⁰

La métonymie s'impose : dans son désir dialogique, le marginalisé tatoué *devient* l'objet de transition, en ce sens qu'il *est, en et sur* lui-même, ce passeur, ce pont, ce lien entre les parties d'un discours intime (le sien) et social (celui de l'autre). Il lie ce qui, autrement, et sans ce *tatou*, ce piercing, cet *objet* ne resterait que silence ou murmures inaudibles. La rencontre « tient précisément à la nature paradoxale de (cet) objet qui n'est ni du dedans ni du dehors »¹¹, mais bel et bien *dessus*. Pour le marginalisé, le *tatou* est tuteur. Fortement investi, il assure la relation à l'Autre, car l'objet transitionnel constitue, en soi, l'*intermédiaire* conduisant d'un état à un autre. C'est en ce sens qu'il est également porte-image ou porte-parole. À nous de décrypter, si nous le pouvons, si nous le désirons. À nous de tendre, pour reprendre une expression de Rosolato « vers une oscillation métaphoro-métonymique. »¹²

Le lieu et lien communs du marginal, tatoué ou percé, se situent véritablement dans la durée : durée du *tatou*, qui ne s'efface jamais, à moins d'une volonté réelle et d'une incursion de l'*Autre* dans ce corps-*tatou*; imago¹³, qui ne fait jamais défaut, tout occupé à redire la première scène, à la rejouer, haute en couleur et en douleurs, car le tatouage est douloureux, mais moins encore, semble-t-il, que l'absence

9. Geets, C. (1981). Winnicott. Paris: J.P. Delarge, p. 84.

10. Ginger, S. (1995). « Relater la relation ». Revue *Gestalt*, La relation thérapeutique, n° 8. Paris: Morisset, p. 3. Note: « La notion de self-support, notion fondamentale, mais souvent implicite, fut traduite par soutien interne ou soutien intrapsychique. L'école de Cleveland parle de soutien intrapsychique et de soutien externe: le milieu, la famille, le groupe, le réseau, etc. Le changement et la croissance exigent les deux types de soutien. » Janine Corbeil, communication personnelle.

11. Geets, C. *Ibid.* p. 87.

12. Rosolato, G. (1969). *Essai sur le symbolique*. Paris: Gallimard.

13. Dans ce contexte, le terme imago (scientifiquement: imagoïque) signifie à la fois la faculté de créer des représentations graphiques, physiques (le *tatou*) ou mentales, prototype inconscient, « survivance imaginaire (d'une) situation interpersonnelle » (*Le Petit Robert*, 2003).

d'image qui elle, équivaut à mourir. « Et moi je suis tout seul, tandis qu'eux ils sont tous. » (Dostoïevski) C'est donc par ce *tatou*-passeur (objet transitionnel) que s'établit le contact avec l'Autre qui, alors, n'est plus que potentiellement dévorant, mais peut, au contraire, s'avérer source de maintenance.

Désobéissants par essence et engagés par nature, les marginaux n'ont de plus véridique expérience à raconter que celles qu'ils ont délibérément choisi d'inscrire à même leur peau. Observer ces bleus froids et purs et ces verts graves et solennels invite à entendre une mélodie intérieure, parfois grondante, parfois douce, parfois claire, souvent ténébreuse, mais toujours: parole des marges.

Les marginaux n'ont pas tous la même histoire à raconter, mais ils ont gardé ce pouvoir unique et transcendé de nous la confier de façon tout à fait singulière. Ils invitent les éventuels passeurs que sont les thérapeutes¹⁴ ou les gens animés du désir sincère de les entendre, à une odysée intime et homérique, à une véritable épopée archéologique et enfin, à une profonde lecture du symbole. On ne s'aventure pas en glissade non dirigée sur la surface de ces peaux vives. Pas plus que l'on ne serait tenté de le faire dans le silence cloîtré, et admettons-le, plus sécurisant des bureaux de psychologues.

Les marginaux invitent aux exploits quasi olympiques de notre oreille intérieure et de notre plus perspicace regard afin que l'on puisse voir, sous ce « chapeau saugrenu », l'éléphant qui s'y cache (*Le Petit Prince*). Pourtant, nul n'est prince, en ce monde des couleurs et des douleurs sourdes qui s'affichent et attendent un regard. S'il s'agit d'archéologie, il s'agit également d'architecture. Le marginal se construit à partir de cette fouille dans le sous-sol ténébreux de sa douleur. Le bris de son intégrité physique, par le *tatou*, ne serait alors qu'un leurre: en brisant sa barrière physique, le tatoué *intègre* véritablement ce qui lui échappait. Il se re-construit lui-même, il n'est plus cet objet soumis à l'erreur ou à l'horreur de l'Autre, mais devient le Sujet réparateur qui, pour réparer, n'a d'autre solution que d'altérer. Ne peut-on pas entendre *altérité*, ici encore? Sur les ruines de son existence, et ce, afin qu'elle ne soit pas que ruines, le marginal bâtit ses cathédrales de couleurs. Oui, il passe de l'archéologie à l'architecture. Ce glissement délicat s'opère par une volonté féconde « d'appartenir à... ».

C'est ainsi que, d'une position où la précarité menaçait de l'absorber tout entier sur l'instable sol de son existence, il passe à l'expé-

14. Souvent, les seuls qui puissent les contacter sont thérapeutes de rue.

rience de vivre en modifiant, en *se* modifiant. À défaut « d'appartenir à » ou, à tout le moins d'exister pour ce qu'il est, il se façonne, se dessine son propre mouton (*Le Petit Prince*). Il n'a pas connu, sans doute, l'expérience guérissante, celle de l'amoureuse rencontre de l'Autre: l'aviateur qui aurait permis de voir de plus haut, dans ce point de chute qu'est la rencontre. C'est donc du dedans et de la surface (peau) qu'il recréera son univers intérieur.

Il se peaufine, c'est le cas de le dire! Il se peaufine et cela est majeur, car son mouvement n'est pas uniquement reproduction stérile du passé décomposé. Il est, au contraire, réparation dans la reproduction même (Delisle, 1992). « Je reproduis en créant. J'ai déjoué l'impasse. J'ai donné sens à cette douleur, en moi, désormais tout entière *sur* moi... » Gilles Delisle écrit d'ailleurs: « La relation réelle s'exprime dans le contact et par les fonctions de contact. Là où la relation herméneutique est quête de sens, elle est quête de complétion. »¹⁵

Ce sont donc eux les marginaux, ceux que nous connaissons à peine, car ils ne consultent pas de plein gré. Ce sont eux, les gens de la rue, *body piercing*¹⁶ de tous acabits, porteurs de traces, de frontières, de marques et d'un champ expérientiel rempli de douleurs tuées et de poésies exprimées, et ce, dans un corps à corps des plus subtils et des plus puissants entre eux et le monde. Hirsutes d'apparence, ils ont du gel dans les cheveux, porcs-épics de la douleur, panonceaux vivants d'un ordre tacite et pourtant si clair: « Ne me touchez pas! » Bizarre injonction que la leur, ils appellent en repoussant. Oui, l'intolérable et indispensable rencontre. (Delisle, 1998).

Dans ce champ d'honneur, bataille du dit contre l'interdit qu'ils souhaitent transgresser, ils nous décoiffent, littéralement. Leur contact, leur combat, leur pays intérieur sont soutenus, voire maintenus par un esthétisme redoutable. Leurs *tatous* racontent leur histoire. Écoutons celle de Mario, à qui j'ai demandé la permission de regarder son *livre d'images* ambulant: sa peau, ses *tatous*.

« Chacun d'eux, vois-tu, me dit-il, rappelle une tranche de ma vie.

— Et tu ne voulais pas oublier cette tranche?

— Non, car c'est tout ce qui reste de ma vie.

15. Delisle, G. (1992). « De la relation clinique à la relation thérapeutique ». *Revue québécoise de Gestalt*, vol. 1, n° 1. Montréal: Éditions du Reflet, p. 53-77.

16. Bien qu'anglaise, cette expression est ainsi transcrite afin de respecter le langage réel des marginaux. Il en ira de même pour le mot *piercing*: perçage. Ils seront en italiques dans le texte.

— Tu as beaucoup de vies: tes bras, ton dos, ton thorax sont remplis de *tatous*... combien de douleurs as-tu dessinées, pour toi, pour nous qui te regardons?

— Je n'ai pas le corps assez grand pour toutes les dessiner, ces douleurs, comme tu dis.

— Alors, c'est pour ça, le *piercing*? Pour continuer de marquer ton corps de tes souffrances? De tes souvenirs?

— De mes souffrances? Oui. De mes joies, aussi. Tu vois, celui-là (il me montre le *piercing* qu'il a dans le nez) c'est ma rencontre (amoureuse) avec Josée. L'autre, dans l'oreille, c'est la rupture (avec Josée). L'autre, dans le nombril, c'est quand je suis enfin parti de ma dernière famille d'accueil. *Shit*, famille d'accueil, *my ass!* Veux-tu voir les autres *piercings*? Et les autres *tatous*?

— Parle-moi plutôt de leur histoire.

— Ça t'intéresse?

— Ça m'intéresse que tu me parles de toi, ça m'intéresse de t'entendre.

— *Shit*, c'est la première fois que quelqu'un veut me parler de ça.

— Et est-ce que ce sera la première fois que toi, tu accepteras d'en parler?

— *Shit!*»

Et il parle de ses *tatous*, de ses *piercings*, comme un enfant qui ne sait pas lire et qui, le livre à l'envers sur les genoux, raconte une histoire qu'il a faite sienne et dont il n'oublie pas un mot. Mario raconte l'histoire que lui ont léguée sa famille absente et ses familles d'accueil. «Viens pas appeler ça des *familles* devant moi», lance-t-il, en racontant sa vie, à l'envers sur ses genoux. Mario raconte ses amours déçues, ses joies et ses solitudes amères, pour la première fois, *shit!*

Ses *tatous* et ceux des autres marginaux disent le monde dans lequel ils se débattent. Leurs *tatous* c'est leur encre, leur marque distinctive et leur désir de grégarité. Car, bien que souvent ils choisissent l'isolement du béton (en cela reproduction d'une cruelle dureté qu'ils ont rencontrée et affrontée toute leur vie), bien qu'ils soient «en marge de...» ils n'en crient pas moins «au secours». Dans la béance de leur vie (leurs *piercings*) et sous la surface des images plates (leurs *tatous*), ils espèrent trouver leur *tout*.

Que faire de ces paroles? Comment les entendre? Où et par quels mots leur répondre? De tout temps, l'homme a eu besoin de l'homme pour vivre ou mourir... Parler des marges revient à lire, à

com-prendre (dans le sens de *prendre avec soi*) juste à côté, juste hors champ. Comprendre ce portrait d'une jeunesse en péril, sans doute, mais pas en phase terminale. Car bien que *dys-fonctionnelle*¹⁷ (toujours selon nos paramètres), cette minisociété de marginalisés fonctionne et, mieux encore, réussit à métaboliser, à contacter et créer. Tous mots de guérison, jamais dérisoires.

On peut ici parler d'*awareness*, ou de contuition (Chevalley, 1994). Foulquié décrit ce concept en ces termes : « Néologisme par lequel certains psychologues désignent le fait de connaissance dans lequel, avec (*cum*) l'intuition directe d'un objet, l'esprit atteint du même coup quoique moins directement un autre objet, par ex. la cause dans l'effet. »¹⁸ La « préoccupation ultime » (Paul Tillich, 1970) suppose quant à elle que l'homme ne peut avoir deux options quant au sens à donner à sa vie. Il doit choisir. Cette préoccupation, ce flottement ou attention flottante (contuition ou *awareness*) et la frontière nécessaire à toute vitalité, confirment que le marginal peut être sain, se « faire » sain par ses choix et sa façon créative d'envisager son environnement, de le métaboliser, d'en être une partie active et vigilante. De tous les territoires qui s'offrent à lui, par sa nature indéfinissable d'humain (Chevalley, 1994), il observe, lui aussi, son pouvoir, son savoir, ses désirs et ses besoins, de façon à satisfaire l'un et l'autre dans un juste équilibre, de façon à nouer, entre chacun de ses territoires, des frontières malléables, souples et protectrices de ce qu'il est.

Chaque *tatou*, comme le dit Mario, est porteur d'une histoire, cri de contact et processus personnalisé. Le marginalisé exprime, par tous les pores de sa peau, à la fois la beauté des cathédrales et le sombre du discours qu'elles ont toujours porté¹⁹.

Le *tatou*, comme le trou, tient lieu de paradigme temporel. S'il n'y a personne, il en reste l'image, le trou, que l'on peut enjoliver de diverses manières, de divers matériaux. Pour éviter que tout ne se dérobe, l'angoisse de pertes multiples a donc donné lieu à la création, la béance (*a priori*) a, elle-même, provoqué l'ouverture à soi, à

17. Lire *dys* comme « douleur » liée au fonctionnement, difficulté à fonctionner sans se fractionner.

18. Chevalley, B., citant Foulquié (1994). « Paul Tillich et la Gestalt-thérapie ». Revue *Gestalt*. Le passé composé, n° 6. Paris : Morisset, p. 129-138, p. 134.

19. Chaque cathédrale baigne dans le sang de ses bâtisseurs, géants de papier, ignorés et oubliés, travailleurs acharnés, harnachés au pouvoir d'hommes de Dieu. Car, ayant un « dieu » pour habitant, l'habitable, créé par l'homme, raconte, sous sa beauté première, les souffrances, les abus politiques religieux, culturels et le pan caché d'une sombre histoire. La même, en fait, que celle qui nous habite : nous sommes bâtisseurs de notre propre cathédrale, lilliputiens bâtisseurs anonymes, nous nous acharnons à trouver un sens, une voie, à laisser une marque... petits dieux qui manquons parfois de mémoire.

l'Autre. Il ne s'agit donc pas de répétitions, mais bien de changements. Il n'y a pas de sens unique. Il y a, au contraire, des hommes et des femmes singuliers et pluriels à la fois, indéfinissables tant dans la durée que dans la forme. Indéfinissables et infinis. Ils se parachèvent, à leur manière, petits dieux possédant leur propre pouvoir de création du *mon-de* (enfin un *possessif* pour ceux que nous croyons dépossédés). La brisure *est* réparation, car elle est choisie.

Le marginal²⁰, le mot l'indique, est par définition seul. Il marche en bordure de quelque chose, de quelque réalité qu'il veut fuir ou dénoncer (« les marginaux de la société »). Il a donc, dans son avancée, appris cette âpre solitude. Il ne l'a pas qu'apprise, il l'a apprivoisée : par ses *tatous*, elle semble se prolonger, s'affiner en sollicitude. S'il y a eu drame, rupture et solitude, celle-ci s'est bien redessinée et intégrée à même la peau, elle « marche » avec elle. Le marginal n'est pas privé de sens. S'il a appris à être seul, c'est également qu'il peut être deux. D'où le glissement sémantique de *solitude* à *sollicitude*. Du *Je* vers le *Je*. Si quelqu'un croise la route de ce solitaire, la sollicitude s'étend. La frontière peau s'amenuise. Et de cette rencontre naît la reconnaissance. Reconnaissance comme solitude, certes, mais également comme mouvement pro-créateur. Pour paraphraser la Genèse, admettons qu'au début, le créateur n'était qu'un... et que c'est ainsi, à cause de cela même, qu'il a créé le monde. « Je ne dois donc pas être unique au monde pour être *uni-vers* ce monde » semble dire le marginal. Il a donné un sens, le sien, à sa manière.

En plus de ses *tatous*, de son *body piercing*, Mathilde a des foulards. De très jolis foulards en *polar*, de toutes les couleurs, et qu'elle tient bien solidement attachés à son cou. Elle en change 6 fois par jour, parfois davantage. Jamais le même ne réapparaît dans une journée. Ce *tatou* qui marche intrigue. « J'en ai 468 », dit-elle, avec nonchalance dans la voix, comme si tout le monde avait autant de foulards, comme si c'était naturel. Mais elle sait que ce ne l'est pas.

— Ma mère est folle, folle à lier, dit-elle.

— Qu'a-t-elle ?

— Elle est PMD²¹ ou quelque chose du genre. J'ai vécu une enfance atroce, j'étais la mère de ma mère. Mon père était toujours à ses trousses, pour qu'elle ne mette pas fin à ses jours. Il ne me voyait pas, ne s'occupait que de ma mère. Moi, j'étais bien quand elle était

20. Marginal : issu du francique *markôn*, marquer, imprimer un pas, donc marcher. Il signifie aussi « bord, frontière, signe marquant une limite. » (*Le Petit Robert*, 2003).

21. Psychose maniaco-dépressive.

en psychiatrie. Et tu peux me croire, elle y est allée souvent : elle n'arrêtait pas de s'ouvrir les veines. Je suis heureuse d'être partie de là. J'ai mon appartement et j'en suis fière.

— Tu me dis que tu es fière, mais tu as les larmes aux yeux.

— Elle a mon numéro de téléphone et elle m'appelle 30 à 40 fois par jour. Je n'en peux plus. Et ne me dis pas : « Tu n'as qu'à ne pas lui répondre. » C'est ma mère, tu comprends ? Je ne veux pas de conseils ni des tiens ni de ceux des autres.

— On t'a donné beaucoup de conseils dans ta vie, n'est-ce pas ?

— Beaucoup trop et tous, inutiles. Ils ne savaient pas, eux, ce que c'était que de vivre avec **ma** mère (elle prononce **MA** très puissamment et renoue son foulard qu'elle n'a pas laissé des mains depuis le début de l'entretien. Elle fait toujours cela : elle s'y cramponne).

— Je n'ai pas envie de te donner de conseils.

— Tu me trouves folle, c'est ça ?

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Tu as vu mes foulards, tu sais que j'en possède des tonnes. Je suis folle comme ma mère. Moi, je le sais. Je la hais.

— Es-tu déjà allée en psychiatrie ?

— Non, mais c'est le cadeau empoisonné que ma mère m'a fait. Regarde ces foulards, c'est fou, hein ?

— Ces foulards sont beaux, Mathilde. Tu as beaucoup de goût.

Elle éclate en sanglots et s'enfuit dans la salle de toilettes. Je laisse passer un peu de temps et vais la rejoindre. Elle est cachée, derrière la porte, barrage supplémentaire entre elle et moi, entre elle et le monde, entre elle et sa douleur, surtout. Elle vient tout juste d'avoir 18 ans.

— Mathilde, tu es de ce côté-là de la porte, seule, comme d'habitude, avec ta douleur. Moi, je suis de ce côté-ci et je souffre avec toi. Si tu ouvrais la porte ?

— Ça changerait quoi ?

— Nous serions deux... tu ne serais plus seule.

Elle ouvre et s'aperçoit que je pleure, silencieusement, moi aussi. Elle se jette dans mes bras en m'affirmant qu'elle est aussi folle que sa mère. Je lui redis que ces foulards sont beaux, qu'elle a, aujourd'hui, un magnifique *polar* qui met en relief toute l'intelligence (réelle) de ses yeux bleus. Elle sourit, presque.

— Mais tu ne sembles pas croire que je suis folle, pourtant je ne peux m'empêcher d'acheter des foulards et d'en changer 6 fois par jour. C'est malade, ça. (Elle insiste sur le mot).

— Et si c'était plutôt créatif, Mathilde? Un peu comme tes *tatous*, ton *body piercing*. Si tes foulards voulaient dire quelque chose ou plutôt qu'est-ce que toi, tu veux dire avec tes foulards?

— Ma mère est folle, folle à lier. Elle m'a étouffée toute ma vie. Il n'y a qu'elle qui compte à ses yeux. Moi, je ne suis rien. Je suis sa mère. Et en plus, j'aurai son héritage: sa maladie.

— Ta mère t'a étouffée toute ta vie, me dis-tu. Plus d'air. Le cou serré, la gorge nouée... et tu ne pouvais dire cela à personne.

Elle est interdite. Réfléchit. Pose sa main sur son cou. « Étouffée, cou, air, foulard... ». Je vois passer les mots dans ses yeux. Elle me regarde, attend que je continue. Elle semble aimer cette histoire, ce livre posé à l'envers sur ses genoux et qu'elle a toujours lu seule.

— Continue, dit-elle.

— Se pourrait-il, Mathilde, que ces foulards, tes foulards ne soient pas une maladie, mais au contraire ton cri de désespoir, ta façon toute personnelle et créative de dire que tu as mal et de le dire autrement qu'en étant folle, comme tu dis. Se pourrait-il que tu sois une artiste? Que te disent les gens, à propos de tes foulards?

— Qu'ils sont beaux, que j'ai du goût, que ça me fait bien...

— Et ça, c'est de la folie? Tu existes avec tes foulards. Autrement qu'en étant malade, pour ne pas être malade, précisément. Est-ce que tu me suis?

— Oh oui! Je ne suis pas malade? Je suis inventive? C'est vrai que ma mère a passé sa vie (la mienne en tout cas), en pyjama. Elle ne prenait pas soin d'elle. Mais, avec mes foulards, c'est comme si je voulais étouffer à sa place, non?

— Ou dire aux autres que tu étouffais, pour ne pas devenir folle.

Nous ressortons de la salle de toilettes. Elle est radieuse. Son petit *polar* noué au cou a pris du sens, pour elle. Elle sait lire sa propre histoire, le livre à l'endroit sur ses genoux. Oui, sa propre, sa triste, sa belle et singulière histoire. Elle savait tout, pour les *tatous*. Elle savait tout, toute seule, pour les *piercings*, elle ne comprenait pas, pour les foulards.

Elle avait polarisé (et c'est vraiment le cas de le dire) et elle vient de libérer. Ce qu'elle prenait pour la folie de sa mère semble avoir été, en fait, sa façon intime et confuse d'y résister.

Il est bon de rencontrer ces marginaux. La marge est bonne. C'est souvent de là que partent les plus folles élucubrations, celles qui donnent du sens à nos vies qui, autrement, resteraient drabes et sans doute stériles. Que mettons-nous, dans nos propres marges ? Et que savons-nous y lire ? « La valeur symbolique s'actualise différemment pour chacun, quand un rapport de type tensionnel et intentionnel unit le signe qui stimule et le sujet qui perçoit. Une voie de communication s'ouvre alors entre le sens caché d'une expression et la réalité secrète d'une attente. Symboliser, c'est, en quelque sorte, à un certain niveau, vivre ensemble. »²²

Il est toujours Bénéni, ce moment de rencontre avec ces verts, ces bleus, ces béances et cette créativité. Il est toujours Bénéni.

Abstract

By definition, marginals are "on the fringe" and often remain forgotten by therapists. This article does talk about them, for them but it does not purport to be an exhaustive study of marginality (i.e. of those individuals who literally reinvent themselves just to be seen and/or because fashion dictates that they should wear tattoos or piercings). Rather, it focuses on those who have been excluded, those who would be incapable of consulting, even if they wanted to. It talks about their tattooed or pierced bodies and about their lives, which could be seen as a perfect reflection of these human and social entities. This article refers to those the author encounters and accompanies, to their language, their "surface-self", their creativity; therefore, to those who are forced to be "on the fringe". In short, it highlights a category of human beings who have invented a healing language, if there ever was such a thing.

Références

- ANZIEU, D. (1985). *Le moi-peau*. Paris: Dunod.
- BUBER, M. (1969). *La vie en dialogue (Je et tu, Dialogue)*. Paris: Aubier.
- CHEVALLEY, B. (1994). « Paul Tillich et la Gestalt-thérapie ». *Revue Gestalt*. Le passé composé, n° 6. Paris: Morisset, p. 129-138.
- CHEVALIER, J. et Gheerbrant, A. (1982). *Dictionnaire des Symboles*. Paris: Laffont/Jupiter.
- DELISLE, G. (1992). « De la relation clinique à la relation thérapeutique ». *Revue québécoise de Gestalt*, vol. 1, n° 1. Montréal: Éditions du Reflet, p. 53-77.

22. Chevalier, J. et Gheerbrant, A. (1982). *Dictionnaire des Symboles*. Paris: Laffont/Jupiter, introduction, IV.

- DELISLE, G. (1998). *La relation d'objet en Gestalt-thérapie*. Montréal: Éditions du Reflet.
- GeETS, C. (1981). *Winnicott*. Paris: J.P. Delarge.
- GINGER, S. (1995). « Relater la relation ». *Revue Gestalt. La relation thérapeutique*, n° 8. Paris: Morisset, éditorial, p. 3.
- ROBINE, J.M. (1995). « Théoriser ce qui toujours échappera ». *Revue Gestalt. La relation thérapeutique*, n° 8. Paris: Morisset, p. 9-51.
- ROSOLATO, G. (1969) *Essai sur le symbolique*. Paris: Gallimard.
- Winnicott, D.W. (1971) *Jeu et Réalité*. Paris: Gallimard.

Une gestaltiste visite l'approche structurelle conflictuelle

Diane DUGUAY

RÉSUMÉ

Dans cet article, l'auteure présente les concepts de l'approche structurelle conflictuelle utilisée en travail social. Elle propose aussi des pistes d'intégration de cette approche à la théorie et à la pratique gestaltistes.

INTRODUCTION

Lorsque l'assemblée générale a statué sur le thème de *Gestalt et champ social* en octobre dernier, je me suis dit: «Tiens, voilà l'opportunité d'approfondir l'approche structurelle en travail social, approche que me vantaient mes proches impliqués dans le travail social.»

Cette approche m'intéressait aussi, car j'y voyais un outil pour mieux saisir l'expérience de mes clients, en tant qu'acteurs sociaux aux prises avec des réalités sociopolitiques, et par là même enrichir mes interventions psychothérapeutiques.

Lors de supervisions avec Janine Corbeil, cette dernière m'avait aussi sensibilisée à la thérapie radicale, parente de cette approche. Ma curiosité était piquée, je voulais en savoir davantage.

I. PRÉSENTATION DE L'APPROCHE STRUCTURELLE CONFLICTUELLE

Qu'est-ce que l'approche structurelle conflictuelle?

Contrairement aux approches traditionnelles où la responsabilité du problème est attribuée à la personne, l'approche structurelle conflictuelle met l'accent sur la responsabilité de l'environnement. Elle pose comme *a priori* que les structures sociales sont aliénantes pour les personnes. Son objectif consiste à mettre en question et modifier les structures sociales de même qu'à gérer les conflits que ces changements structurels entraînent.

L'historique

On attribue à quatre auteurs américains, Pincus et Minnahhan (1973), Middleman et Goldberg (1974), l'approche structurelle conflictuelle.

L'influence de la théorie des systèmes est prépondérante dans cette approche. Elle fait aussi ressortir les responsabilités qu'a la société envers les personnes.

En effet, selon Pincus et Minnahhan (1973) :

- « (...) la société doit s'assurer que tous ses membres ont accès aux ressources, aux services et au soutien nécessaires à l'accomplissement de leurs tâches et à leur épanouissement. »
- « Ces ressources doivent être offertes dans le respect des personnes. »¹

Un concept-clé : l'empowerment

Ce concept de l'*empowerment* consiste en l'appropriation du pouvoir par le client. L'intervenant, s'inspirant de cette approche, souhaite faciliter le processus par lequel la personne devient active dans son cheminement, dans la résolution des problèmes qu'elle rencontre. Elle vise à ce que le client acquière ou retrouve un pouvoir sur son environnement et sur ce qui influence sa vie.

Les stratégies d'intervention

L'intervention vise à favoriser chez les individus la prise de conscience des oppressions qu'ils subissent de la part du système social. Elle doit se concentrer sur l'interaction entre les personnes et les systèmes de l'environnement.

Maurice Moreau (1979, 1982)², prônait l'utilisation de l'approche structurelle conflictuelle. Il a fait ressortir cinq pratiques sur lesquelles s'appuie l'intervention inspirée de cette approche.

1) *La matérialisation et la collectivisation des problèmes*

Ces deux pratiques indissociables impliquent que l'intervenant développe une perception matérialiste (qui tient compte des conditions de vie matérielle objectives), collective, historique et conflictuelle des problèmes sociaux. Il doit pour cela réfléchir et se documenter sur les liens entre l'organisation sociale (politique, économique et

1. Van de Sande Adje, Beauvolsk Michel-André, Renault Gilles. 2002. *Le Travail social*. Boucherville: Éditions Gaétan Morin.

2. Moreau, M. (1987). « L'approche structurelle en travail social : implications pratiques d'une approche intégrée conflictuelle ». *Service social*, vol. 36, n° 2-3, p. 227-247.

théologique), les rapports dominants/dominés qu'elle produit, et le développement de la personnalité.

Ainsi, le vécu des femmes pourra être interprété à la lumière de leurs conditions sociales: double charge de travail, socialisation basée sur la coopération et le service aux autres, grande valorisation sociale reliée au rôle de mère, blâme qui leur revient quand les enfants éprouvent des difficultés.

De même, une vision matérialiste et collective dans une intervention auprès des hommes nécessite la connaissance des renforçateurs sociaux dont ils bénéficient pour leurs comportements de domination, de contrôle et de compétition envers les autres. Leurs conditions de travail, le statut qu'ils y possèdent, la marge de pouvoir qu'ils y exercent peuvent être reliés à leur attitude au sein de la famille.

Dans une intervention auprès de parents, l'intervenant devra saisir l'influence des conditions matérielles d'existence de la famille sur le comportement négligent des parents envers leurs enfants.

Dans cette approche, l'empathie de l'intervenant ne peut se limiter à l'expérience affective du client, mais doit s'étendre à sa réalité objective en tant qu'individu social. Est-il socialement infériorisé par son ethnie ou son orientation sexuelle? Quelles sont ses possibilités réelles d'améliorer sa situation financière? Quels messages reçoit-il des médias concernant son appartenance à une certaine classe sociale?

L'intervenant doit aussi encourager les contacts entre des personnes qui vivent des situations similaires. Cette approche est favorable à l'intervention de groupe. Il ne s'agit pas d'éliminer le travail individuel, mais plutôt de ne pas s'y confiner. Cette collectivisation des problèmes permet d'expérimenter la collaboration, de remettre en question les sentiments de culpabilité et de participer à une mobilisation concernant les structures sociales.

Différencier la responsabilité individuelle et la responsabilité sociale représente un enjeu majeur dans ce type d'intervention. Il s'agit d'évaluer le plus objectivement possible dans quelle mesure un client est socialement placé dans cette situation problématique et dans quelle mesure il y contribue par sa propre soumission ou sa fuite plutôt que par l'affirmation et la confrontation. Il s'agit de *conscientiser* et de transformer la croyance que l'individu est le *seul responsable* d'une situation *qui ne dépend pas exclusivement* de lui.

2) *La défense du client*

Cette pratique consiste à faire tout son possible pour que les intérêts du client soient protégés. Concrètement, il s'agit d'appuyer l'utilisation

maximale des services et de veiller à réduire les conséquences négatives du recours à ces services.

L'intervenant pourrait détourner le client d'une ressource qui risquerait d'affecter négativement son estime de lui-même; par exemple, sachant que tel médecin risque de psychiatriser outre mesure une cliente, l'intervenant déciderait de réorienter celle-ci vers une ressource plus consciente, d'une part des enjeux sociaux, et d'autre part des capacités de la cliente.

Cette pratique pourrait aller jusqu'à cacher certains comportements illégaux si l'intervenant jugeait injuste la loi en cause. Défendre son client peut aussi conduire à faire ressortir dans son dossier les éléments positifs et à minimiser les éléments qui pourraient être perçus négativement. C'est aussi habiliter le client à s'autodéfendre en collaborant au développement de ses capacités d'écoute, d'affirmation, de négociation et de persuasion.

3) *Le questionnement de l'idéologie dominante*

L'intervenant en approche structurelle conflictuelle adopte une attitude critique face aux croyances et valeurs dominantes du système social. Il prend garde aussi de ne pas renforcer ou reproduire cette idéologie dans ses interventions. Par exemple, cela peut impliquer d'encourager la recherche d'informations chez un client vivant un *burn-out* et de faire ressortir les facteurs reliés à la culture du milieu organisationnel impliqués dans la dégradation de l'état de santé du client. Ainsi, l'intervenant n'hésitera pas à dénoncer tout harcèlement psychologique subi par un travailleur afin d'identifier avec celui-ci les relations entre ses malaises et les conduites abusives d'autrui.

La vigilance est donc de mise afin de ne pas imposer le modèle culturel dominant dans la relation d'aide.

4) *L'augmentation du pouvoir du client*

Accroître le pouvoir du client consiste à lui fournir les opportunités pour un contrôle le plus grand possible dans ses interactions avec l'aidant et les organismes qui lui offrent des services.

Voici quelques exemples de stratégies visant ce but:

- discuter avec le client des fondements d'une technique d'intervention;
- adopter une position de collaboration dans la recherche de solutions et non celle d'un expert;
- travailler à identifier avec le client les capacités qui lui permettraient d'atteindre ses objectifs, de même que les obstacles qui limitent son pouvoir d'action;

- permettre au client d'exprimer et de développer les arguments motivant ses points de vue ;
- favoriser la connaissance des politiques des organismes contactés par le client.

Freire (1971) parle de l'importance d'établir une relation dialogique, c'est-à-dire caractérisée par un rapport horizontal plutôt que vertical. La relation doit se baser sur un échange de significations entre personnes. L'intervenant aide à définir et contextualiser les problèmes et il invite l'aidé à explorer ses réflexions et ses opinions à ce sujet, de même qu'il est à l'affût des désaccords que le client exprime non-verbalement afin de lui en permettre l'expression plus explicite.

Enfin, Moreau (1987) identifie plusieurs pistes d'intervention pour augmenter le pouvoir du client qui ont toutes pour but le développement *des capacités* du client à agir sur sa situation. Ainsi, l'intervenant aide à identifier et à transformer les *idées*, les *sentiments* et les *comportements* du client qui représentent des obstacles au changement de sa situation problématique ou qui en renforcent le maintien.

Idées

L'intervenant se penche sur le degré de réalisme du client quant à l'attribution de la responsabilité, de ses anticipations, de ses attentes face à lui-même et aux autres. Il aide aussi le client à envisager différentes interprétations de la situation problématique et à évaluer la pertinence. Il s'interroge sur les tendances autodestructrices du client (par exemple les jugements trop négatifs envers soi-même). Il peut aussi clarifier avec l'aidé les bénéfices qu'il retire de sa propre contribution à son oppression et il travaille à amoindrir leur impact.

Sentiments

L'intervenant travaille également à développer la sensibilité du client à ses propres émotions, à les identifier avec justesse, à se les approprier, à contrôler leur expression et à les mobiliser dans une action constructive. Lorsque des ressentiments empêchent le client d'agir de manière positive pour lui-même, l'intervenant l'aide à identifier et analyser les origines sociales de ces sentiments.

Comportements

De plus, il l'aide à reconnaître et à éliminer les comportements qui provoquent le rejet et contribuent ultimement à une baisse d'estime de soi et, plus encore, l'intervenant accompagne le client dans le développement d'habiletés de communication, d'affirmation, de négociation et de gestion de conflit. Tout est mis en œuvre pour renforcer l'estime, l'acceptation et l'amour de soi du client.

Les pratiques de conscientisation

Découlant de cette approche, les pratiques de conscientisation visent à permettre à des personnes opprimées, c'est-à-dire vivant des situations d'exploitation économique, de domination politique et d'aliénation culturelle, de prendre une distance critique face à leur situation et de s'engager dans une action collective pour la transformer. La conscience est l'antidote à l'aliénation. Ces pratiques sont inspirées de la pensée et de l'œuvre de Paulo Freire, un philosophe, éducateur et militant brésilien qui mit sur pied un projet d'alphabétisation-conscientisation dans son pays au début des années 1960.

La pensée de Paulo Freire

Pendant ce projet d'alphabétisation-conscientisation (1961-1964), Paulo Freire prôna le plus-être de l'homme. Il voulait que l'alphabétisation soit un acte de création capable d'entraîner d'autres actes créateurs. Dans une entrevue qu'il donnait en 1980, il dit, en se référant aux situations-limites: « Les situations-limites ne sont pas le contour infranchissable où s'achèvent les possibilités, mais la lisière où commencent toutes les possibilités. Elles ne sont pas la frontière entre l'être et le néant, mais entre l'être et le plus-être. »³

Pour Freire, l'éducation est une pratique de la liberté. Il défend le droit de chaque homme ou femme de se dire en ses propres mots et de nommer le monde. Colette Humbert, dans *La pensée et le cheminement de Paulo Freire* présente la vision originale de ce dernier à propos de l'éducation:

C'est par une réflexion sur sa situation, son environnement concret, que l'homme devient sujet émergeant conscient de cette situation.⁴

Il conçoit le processus de conscientisation comme un déchirement de la réalité, une insertion critique de l'homme dans une réalité à transformer. Ce processus s'appuie sur une réflexion qui part de l'expérience des gens et de leur perception. Elle cherche à identifier les causes des problèmes vécus et les hypothèses devront être confrontées aux faits pour être validées. Cet exercice d'analyse de la réalité problématique est indissociable d'une action de transformation du monde.

3. Humbert, C. (1994). « La pensée et le cheminement de Paulo Freire ». *Les cahiers de la conscientisation*, n° 2. Collectif québécois d'édition populaire.

4. Idem

Sa manière particulière d'éduquer consistait en une pratique continue de désaliénation des modèles culturels dominants; elle est le processus créateur d'une nouvelle culture populaire, lieu où est rompue la dépendance de l'opprimé à l'égard de l'oppresser, *dépendance intériorisée* qui fait que le dominé, à la fois admire le dominant et cherche à lui ressembler, tout en le refusant et en le détestant.

Les pratiques de conscientisation au Québec

Plusieurs militants au sein d'organisations populaires au Québec se sont inspirés de la vision de Paulo Freire. Ils ont travaillé au cheminement de la conscience des individus en les impliquant dans une lutte concernant des problèmes liés à leurs conditions de vie. Colette Humbert est une de ces intervenantes qui milite et développe cette forme d'intervention. Le développement du niveau de conscience étant fondamental dans cette approche, elle a tenté, à la suite de Freire et de quelques autres, de préciser quelques étapes de cette évolution.

Niveaux de conscience

La conscientisation représente le processus indispensable pour la construction d'une société où pourra s'exercer le pouvoir populaire à l'aide de mécanismes permettant un réel contrôle de la population à tous les niveaux.

Pour Freire, de même que pour l'INODEP (Institut œcuménique au service du développement des peuples), l'évolution de la conscience consiste à passer d'une conscience magique à une conscience critique.

La conscience magique fait dire à l'individu, pour expliquer sa situation : « Qu'y pouvons-nous? C'est la volonté de Dieu, il faut nous y faire! » Colette Humbert parlera de conscience soumise. L'individu qui adhère aveuglément à la philosophie d'une organisation serait aussi classé dans la conscience magique ou soumise. Par exemple, l'intervenant qui ne pose pas de regard critique sur les pratiques habituellement admises et l'influence qu'elles peuvent avoir sur les situations problématiques vécues par ses clients, appartient à ce niveau de conscience.

Le niveau intermédiaire (entre la conscience non critique et la conscience critique) est appelé la « conscience révoltée ». Elle représente le niveau dans lequel entrent fréquemment les groupes dominés lorsqu'ils sont exaspérés de leur état d'oppression.

La conscience critique, telle que définie par Freire, se rapporte à la disponibilité mentale permettant de se laisser interpeller par les

faits « tels qu'ils existent concrètement, dans leurs relations logiques et circonstanciées. »⁵

Colette Humbert, pour sa part, distingue trois niveaux de conscience critique : précritique, critique intégratrice et critique libératrice. La conscience précritique recoupe en bonne partie la conscience révoltée du niveau intermédiaire. La conscience critique intégratrice caractérise celui qui a la volonté de se poser en partenaire des pouvoirs dominants, mais qui accepte les structures hiérarchiques autoritaires. Quant à la conscience critique libératrice, elle s'inscrit dans une recherche de nouvelles relations interpersonnelles et de nouveaux rapports sociaux fondés sur le partage du pouvoir.

II. TENTATIVE D'AJUSTEMENT CRÉATEUR FACE À CETTE APPROCHE

Introduction

Alors ! Voilà, ma curiosité satisfaite ! Je comprends davantage le point de vue de cette approche.

Que puis-je faire, maintenant, de cette connaissance ? Est-elle assimilable à ma pratique de psychothérapeute gestaltiste ? M'amène-t-elle à reconsidérer ou confirmer la place que j'accorde au champ social dans mes interventions avec mes clients ?

Voici quelques réflexions qui ont émergé de ma tentative d'assimilation de l'approche structurelle conflictuelle et des pratiques dérivées de celle-ci.

1. Interaction entre organisme et environnement

La Gestalt et l'approche structurelle ont un lien de parenté fondamental en ce qu'elles accordent chacune une même importance à l'interaction entre l'organisme et l'environnement. Comme le dit Janine Corbeil (2003) :

Le self se développe et se crée dans et à partir d'un environnement donné ; cet environnement contribue à le façonner et est, en retour, modifié par lui.⁶

Ravissant l'importance de l'environnement sur l'individu, cette visite auprès des concepts de l'approche structurelle conflictuelle me confirme la nécessité de tenir compte des facteurs sociaux et politiques pour comprendre et soutenir le développement psychologique

5. Freire, (1971). *L'éducation : pratique de la liberté*. Paris : Éditions du Cerf.

6. Corbeil, J. « Les quinze ans de l'AQG. » *Revue québécoise de Gestalt*, vol. 6, p. 14.

des clients. Il est majeur de reconnaître avec ceux-ci l'impact des pressions sociales qu'ils subissent et leur influence sur leur bien-être et celui de leurs semblables. Une lecture des enjeux sociopolitiques doit faire partie de la grille interprétative que nous utilisons et offrons au client pour lui permettre de donner sens à son expérience.

Delisle (1998) a distingué huit différents champs sur lesquels appuyer le travail d'herméneutique dans la relation thérapeutique.

Il m'apparaît fondamental d'avoir à l'esprit que ces différents champs sont inclus dans un champ plus large que l'on pourrait appeler le champ social. J'entends, par champ social, l'ensemble des réalités sociales actuelles qui influencent chacune des relations de ces divers champs. Il m'apparaît essentiel de nommer pour le client la responsabilité des pressions exercées par le champ social ainsi que les limites qu'il impose à l'individu. Ce que Moreau (1987) appelle « les conditions matérielles objectives » peut faire pression sur l'individu et fragiliser sa santé psychique. Par exemple, la condition de plusieurs femmes caractérisée par le fait d'être seules à assumer le rôle de parent tout en occupant un emploi précaire, moins rémunéré, engendre des stress qui compliquent l'adaptation créatrice.

En ce qui a trait aux champs concernant le passé, il m'apparaît judicieux de tenir compte des réalités sociales qui prévalaient à l'époque et qui ont touché l'individu et ses proches. Par exemple, le client dont les parents durent quitter une région à cause d'une pénurie d'emplois durant son enfance, entraînant ainsi la perte de tous ses amis, a subi l'impact d'une décision reliée à une réalité sociale. Il importe de reconnaître que cette souffrance n'est pas reliée à une impuissance personnelle, mais est une conséquence d'une réalité sociopolitique. Il importe également de reconnaître le fait que les individus se retrouvant au bas de la hiérarchie sociale et vivant des conditions matérielles objectives défavorables, parfois de génération en génération, sont plus susceptibles de développer un sentiment d'impuissance et de mépris envers eux-mêmes. Le fait qu'eux-mêmes ou leurs parents se soient attribués l'entière responsabilité de leur situation de vie engendre une impasse qui les enferme dans leur souffrance psychique.

Il convient de soulever également que de nos jours, de plus en plus d'individus de toutes classes sociales voient leur vie transformée par des décisions d'entreprises les mettant en situation d'isolement, de stress important ou de grandes difficultés à harmoniser vie conjugale/familiale avec la vie de travail.

Dans l'exercice de symbolisation qu'il fait avec son client, le thérapeute doit donc inclure les éléments du champ social, car ils

ont un *impact significatif sur l'expérience psychique*. Il importe qu'il souligne à la fois leur contribution à la création et au maintien de situations de vie pouvant être dommageables à l'expérience psychique. Le client ne doit pas porter une responsabilité qui ne dépend pas exclusivement de lui. La lui faire porter le place inévitablement en situation d'échec avec toutes les conséquences sur l'estime de soi qui en découlent.

« À court terme, la thérapie consiste à amener le client à explorer comment il traite avec ses besoins et avec l'environnement *censé les satisfaire (...)* »⁷

Je crois que la Gestalt ne doit pas seulement servir à la *création de l'individu* par lui-même, mais doit aussi l'éveiller à la nécessité de la *création de son milieu de vie*. Cela nous amène donc sur le terrain de l'implication politique au sens large du terme, soit de la mobilisation de l'individu dans les multiples activités de son quotidien afin d'influencer les processus de décisions auxquels il participe et les structures organisationnelles de ses lieux d'engagement. L'implication de l'individu pour transformer son milieu afin de le rendre le plus nourrissant possible est fortement souhaitable. Je pense ici aux notions de bien commun et de citoyenneté; ces concepts font référence à la création d'un milieu de vie propice à l'épanouissement de chaque humain favorisée par la responsabilisation et l'implication de chacun.

2. *Questionnement de l'idéologie dominante*

Une autre parenté de la Gestalt avec cette approche est le regard critique posé sur l'idéologie dominante. La Gestalt est issue d'une vision anarchique, tel que le disait Laura Perls:

La psychothérapie est un processus anarchiste en ce qu'elle ne vise pas à aider les gens à se conformer à des règles préétablies, à un système donné, mais plutôt à s'adapter à leur propre potentiel créateur.⁸

Elle invite ceux qui y adhèrent à une liberté de pensée face aux valeurs dominantes. La santé psychologique n'est pas confondue avec l'accession à un certain statut social ni avec la réalisation personnelle, mais se définit plutôt comme la capacité de prises de forme souples et solides. Jean Gagnon affirme:

Cette santé se manifeste, au niveau situationnel, par la présence du critère autonome de validité de l'expérience tel que défini par

7. Jacques, A. (1999). *Le soi, fonds et figures de la Gestalt-thérapie*. Bordeaux: Éditions l'exprimerie. C'est l'auteur qui écrit en italiques.

8. Perls, L. (1993), traduit de l'anglais par Janine Corbeil. *Vivre à la frontière*. Montréal: Les Éditions du Reflet.

Goodman, c'est-à-dire que l'individu a des figures vivaces, qui changent rapidement et qui intègrent une perception claire, une émotion d'intensité appropriée et un mouvement corporel gracieux... Cette prise de forme idéale ne s'actualise que *dans les meilleures circonstances*.⁹

André Jacques, dans le même sens, dit :

Cette définition du contact en termes de formation d'un complexe figure-fond permet d'avoir recours à des critères de la « santé » psychologique tout-à-fait originaux : non pas, comme les premiers behavioristes, la conformité à certains modèles sociaux, ni comme les freudiens, la conformité à des modèles ayant trait au contenu de l'expérience, mais bien les qualités formelles de cette dernière.¹⁰

La maîtrise du processus menant à l'ajustement créateur favorise la différenciation de l'individu face aux perceptions de lui-même associées à son appartenance à une certaine classe sociale. En effet, l'individu qui dénoue les transactions confluentes avec son environnement accède à plus de liberté et de vérité dans l'expression de son identité.

Enfin, plusieurs individus de classes sociales différentes sont interpellés par la recherche d'une identité épurée, authentique et d'un milieu social qui en favorise l'expression. Cette quête que plusieurs partagent ouvre la possibilité de réseaux, unissant diverses classes sociales, au sein desquels la mobilisation vers la recherche de solutions à une situation problématique commune et vers la poursuite d'un idéal peut être stimulée.

3. Favoriser l'inclusion du client dans des réseaux significatifs

Cette visite auprès des concepts de l'approche structurelle conflictuelle me renforce aussi dans le désir de tenter d'inclure mes clients dans des réseaux supportants. Côtayer des gens qui partagent les mêmes problèmes que soi aide à prendre une distance face à la difficulté et à se différencier du problème (matérialisation du problème) ; cela permet aussi d'obtenir du support (collectivisation des problèmes). Ces pratiques font écho à la notion de support externe en Gestalt.

Dans le cycle de contact gestaltiste, la phase de la mobilisation de l'énergie est cruciale pour le passage à l'action et l'atteinte de la satisfaction. Je crois que l'on peut voir cette même phase se rejouer

9. Gagnon, Jean. (1999). « Prendre forme en relation, Fondements pour une compréhension gestaltiste des pathologies limites. » *Cahiers de Gestalt-thérapie*, n° 6. Bordeaux : Éditions l'exprimerie. C'est l'auteure qui écrit en italiques.

10. Jacques, A. (1999). *Le soi, fonds et figures de la Gestalt-thérapie*. Bordeaux : Éditions l'exprimerie.

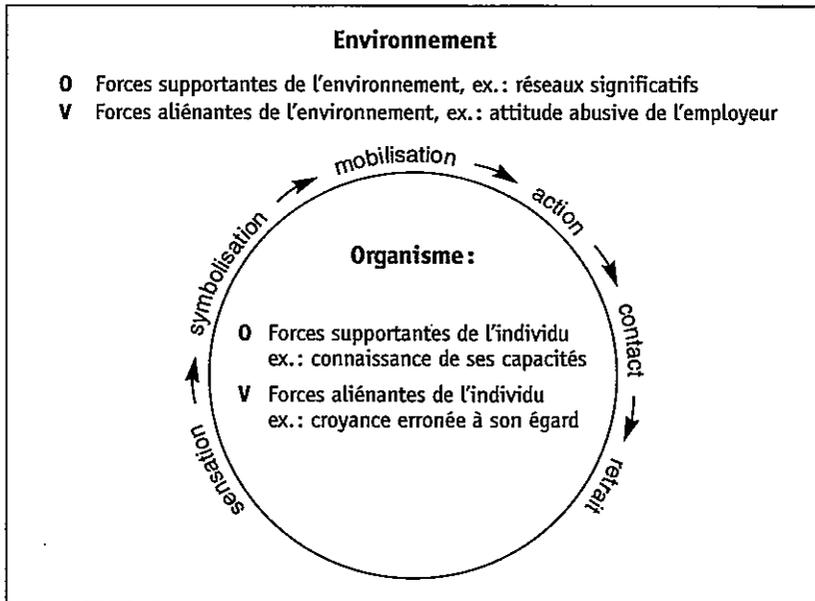


Figure 1 Les forces en jeu de chaque côté de la frontière

à un niveau plus global lorsque nous nous référons à une expérience de groupe se mobilisant pour effectuer un changement touchant des systèmes sociaux. Ainsi qu'un feu de charbons sera d'autant plus ardent qu'il y a de charbons, ainsi l'énergie de la mobilisation décuplera selon le nombre de personnes impliquées dans le processus de changement.

Pour faire suite, en me basant sur la représentation d'un cycle de contact (Zinker, 1977), j'aimerais faire ressortir les forces agissant à l'intérieur des trois univers suivants:

- 1) les forces agissant dans l'environnement
- 2) les forces agissant à l'intérieur de l'individu
- 3) les transactions se déroulant à la frontière-contact

Ainsi, autant dans l'environnement que dans l'organisme, se retrouvent des forces supportantes et des forces aliénantes pour la manifestation du Self de l'individu. C'est grâce à une juste gestion des transactions de ces forces à la frontière que la santé et l'évolution de l'individu sont assurées. Avec finesse, le Self doit distinguer les forces aliénantes des forces supportantes, s'appuyer sur ces dernières, éviter ou transformer celles qui le briment. Les capacités de discernement et de maîtrise de ces forces me semblent fort importantes pour

que nous puissions parvenir à un fonctionnement humain libéré des chaînes héritées de notre *histoire personnelle et de la civilisation actuelle*.

Conclusion

L'intervenant gestaltiste, je crois, ne devrait pas perdre de vue, dans son travail d'agent de changement d'un individu, l'impact du champ social et politique sur ce dernier. Je me souhaite et nous souhaite de nourrir notre espoir de voir chaque être humain parvenir à un fonctionnement créateur. Et je fonde cet espoir sur la connaissance de nos capacités à nous transformer nous-mêmes ainsi que sur notre capacité à transformer les champs du social et du politique en nous mobilisant et en nous unissant à d'autres individus portés par la même volonté, le même désir de rendre à la vie humaine son statut d'œuvre d'art.

N'est-il pas dit: « Paix aux hommes de bonne volonté » ? Le vieil adage des trois mousquetaires conserve à mes yeux toute sa raison d'être: « Tous pour un et un pour tous ».

Abstract

In this article, the author presents the concepts of the structural approach used in social work and suggests some links to integrate this one to the theory and practice of the gestalt therapy.

Références

- AMPLEMAN, G., DORÉ G., GAUDREAU, L., LAROSE, C. LEBCEUF, L. et VENTELOU, L. (1983). *Pratiques de conscientisation*. Montréal: Éditions Nouvelle Optique.
- CORBEIL, J. (2003). « Les quinze ans de l'Association québécoise de Gestalt ». *Revue québécoise de Gestalt*, 6, 11-20.
- DELISLE, G. (1998). *La relation d'objet en Gestalt-thérapie*. Montréal: Les Éditions du Reflet.
- FREIRE, P. (1971). *L'éducation: pratique de la liberté*. Paris: Les Éditions du Cerf.
- GAGNON, J. (1999). « Prendre forme en relation, Fondements pour une compréhension gestaltiste des pathologies limites. » *Cahiers de Gestalt-thérapie*, 6.
- HUMBERT, C. (1994). « La pensée et le cheminement de Paulo Freire. » *Les cahiers de la conscientisation*, n° 2. Collectif québécois d'édition populaire.
- JACQUES, A. (1999). *Le soi, fonds et figures de la Gestalt-thérapie*. Bordeaux: Les Éditions l'exprimerie.

- MOREAU, M. (1987). « L'approche structurelle en travail social : implications pratiques d'une approche intégrée conflictuelle. » *Service social*, 36 (2 et 3), 227-243.
- PERLS, L. (1993). *Vivre à la frontière*. Montréal : Les Éditions du Reffet.
- VAN DE SANDE, A., BEAUVOLSK, M.A. et RENAULT, G. (2002). *Le travail social*, Boucherville : Les Éditions Gaëtan Morin.
- ZINKER, J. (1977). *Se créer par la Gestalt*. Montréal : Les Éditions de l'Homme.

La perspective somatique et la Gestalt

Michelle RINFRET

RÉSUMÉ

Le support organique acquis au contact des personnes constituant le champ social du nourrisson est indispensable à l'adulte pour faire contact avec son environnement humain actuel. Comme ce support est souvent inadéquat, il doit être changé au profit d'un autre, plus solide et mieux adapté. La Somatique est un mode d'intervention qui se consacre à une telle rééducation. La Gestalt-thérapie affirme elle aussi la nécessité d'intervenir au niveau corporel. En explorant les thèmes des habitudes, de l'anxiété, du soutien et de la relation à la gravité, l'auteure met en lumière la perspective somatique présente en Gestalt.

INTRODUCTION

C'est en relisant *Gestalt Therapy; Excitement and Growth in Human Personality* de Perls, Hefferline et Goodman (1962) que j'ai eu l'idée de cet article. Dans ce livre, j'ai été fascinée par l'omniprésence du corps-soma alors que, historiquement, la Gestalt et la Somatique sont deux courants de pensée et de pratique professionnelle distincts. La lecture de l'article de Janine Corbeil : *La Gestalt et le corps* (1998) a confirmé mon élan à rédiger cet article. « *Le cœur de la théorie Gestalt se doit de développer son côté corporel autant que son côté verbal* », dit-elle (p. 41). Voilà le terrain commun entre Gestalt et Somatique : appréhender la vie psychologique sous l'angle de la vie somatique. Les deux approches nées d'origines différentes apportent chacune un éclairage particulier et, par ailleurs, s'enrichissent l'une l'autre. Le but de cet article est de redécouvrir la vision gestaltiste en l'éclairant du regard somatique. Bien que cette vie somatique soit présentée plus loin, je vous en glisse un mot dès maintenant. J'aime, entre toutes, cette définition du travail somatique donnée par Bonnie Bainbridge Cohen (1993) :

Un voyage expérientiel continu à l'intérieur du territoire vivant et changeant du corps. L'outil d'exploration est le « mind » – nos pensées, sentiments, énergie, âme et esprit. À travers ce voyage nous en venons à comprendre

comment le « mind » est exprimé à travers le corps en mouvement. (...) Le « mind » est comme le vent et le corps comme le sable; si vous voulez savoir comment le vent souffle, vous pouvez regarder le sable (p.1, ma traduction).

Mais quelle est la place du champ social, thème de cette publication, dans un tel travail? Le champ social est omniprésent jusque dans les lieux où une pensée dichotomique l'en a exclu. Le corps-soma fait partie de ces lieux. Dans notre société nord-américaine, nous ressentons très peu les sensations et mouvements de notre corps et, conséquemment, nous avons peu d'habileté à bouger et maîtriser ce dernier, encore moins à intégrer cette vie corporelle à la vie psychique. Dans ce que nous appelons la vie primitive, les nécessités de la survie obligent l'être humain à développer son système sensorimoteur et ses habiletés proprioceptives et somesthésiques. Dans notre société, à l'inverse d'être éduquée, cette vie somatique est ignorée, obscurcie et même bafouée. Une fois atteint l'âge adulte, l'impression d'étrangeté est courante face à cette boîte corporelle que nous apportons aux experts pour qu'ils la réparent quand elle ne donne plus le rendement attendu.

Le processus d'acculturation prend la conscience de soi vivante du nourrisson et la réprime de façon constante, en même temps qu'elle encourage le développement des sens extéroceptifs de sorte que le résultat final est une personne très consciente du monde extérieur et piteusement non consciente du monde intérieur de son propre corps (Hanna, 1980, p. xii-xiii, ma traduction ainsi que tous les autres passages tirés de ce livre).

Cette pensée rejoint celle de Perls et al. (1962) :

La personne moyenne, ayant été élevée dans une atmosphère remplie de divisions, déchirures (splits), a perdu sa Totalité (Wholeness), son Intégrité. Pour se rassembler à nouveau (come together), elle a à guérir le dualisme de sa personne, de sa pensée et de son langage. Elle est habituée à penser en contrastes – infantile et mature, corps et pensée (mind), organisme et environnement (c'est moi qui écris en romain), soi et réalité, comme si c'étaient des éléments opposés (p. viii, ma traduction ainsi que tous les autres passages de ce livre).

Bien que ses conséquences soient catastrophiques, en termes de perte de conscience de soi-même et d'intégrité, entre autres, « *ce programme culturel de diminution humaine et de destruction* » (Hanna, 1980, p. xiii) est difficile à saisir :

Parce que la culture est aussi invisible à l'être humain acculturé que l'est l'eau pour le poisson, nous ne pouvons pas voir que ces bris de la personne ne sont ni normaux, ni des conséquences inévitables de l'âge, mais bien des résultats anormaux évitables d'un conditionnement culturel. Dit simplement, les maladies mentales et physiques de notre société sont apprises. (Hanna, 1980, p. xiii).

Tout ce qui est appris peut être désappris et appris autrement pour le mieux-être de la personne et de la société. Perls *et al.* énoncent la même opinion :

La vision unitaire (unitary) qui peut dissoudre une telle approche dualiste est enfouie mais non détruite et, comme nous avons l'intention de le montrer, peut être retrouvée avec avantage pour l'intégrité (wholesome advantage) (p. viii).

Le travail somatique concerne cette face cachée des valeurs sociales qui s'infiltrent dans le corps. Gestaltistes, somaticiens et somaticiennes sont des agents de changement social, car ils s'adressent au potentiel de vie enfoui sous le conditionnement social, afin d'en permettre l'expression selon un mode plus accordé aux lois naturelles. Voilà la toile de fond sur laquelle se déroule cet article.

Dans un premier temps, *éducation somatique, soma et psychologie somatique* seront définis. Il est indispensable de commencer par ces définitions pour comprendre que la Somatique en tant que courant de pensée existe indépendamment du courant de pensée de la Gestalt. Ceci dit, il est clair que le corps-soma, centre de l'éducation somatique, fait partie intégrante de la Gestalt-thérapie.

Après quoi, une réflexion sur *les habitudes* servira de tremplin pour explorer plus à fond les correspondances entre Gestalt et Somatique. Précisons dès maintenant que le principal schème de référence en Somatique sera celui de Moshe Feldenkrais. Et la Somatique et la Gestalt concernent la personne qui aspire à un mieux-être. Cette personne a été marquée dès sa conception par son environnement pour le meilleur et le pire, pourrait-on dire. Une manifestation particulièrement importante de cette empreinte réside dans les habitudes. Les habitudes sont une seconde nature tant elles sont inscrites depuis longtemps et profondément dans l'organisme total, y compris l'organisation sensori-motrice. Ainsi, quand une personne est motivée à changer, elle constate les méfaits de certaines habitudes. Malgré sa détermination à changer, elle rencontre des résistances à la mesure de la force de ses habitudes. Ce conflit entre « changer » et « résister au changement » suscite de *l'anxiété*. L'anxiété, à l'origine de la vie du nourrisson, est associée à une perte de support. Elle se manifeste dans une suppression de l'excitation et une retenue de la respiration. Toutes les autres formes d'anxiété se construisent à partir de cette première expérience. Nous verrons les points de vue de Perls *et al.*, Laura Perls et Feldenkrais sur cette question.

L'anxiété étant si fondamentale dans le processus du changement, il sera nécessaire de nous attarder à son antidote qui réside dans

renouer avec l'expérience du *support* pour retrouver sécurité et confiance. Cette fonction du support est indispensable à celle du contact. L'expérience du support peut se faire dans le monde matériel – une marche se dérobe sous mon pas – et aussi au niveau social – un ami sur qui je compte me retire son soutien-. Dans les débuts de la vie du bébé, les deux plans sont intimement liés : les mains et les bras qui portent le bébé le font avec une qualité affective qui s'imprègne pour la vie, transmettant plus ou moins de sécurité et de confiance. S'amorce dès ce moment la complexité de l'échange entre soutien physique et sécurité psychologique, entre rapport à soi-même et rapport à autrui.

Le développement théorique sera ponctué de mises en situation qui vous interpellent, lecteurs et lectrices, dans votre expérience personnelle.

Passons au premier thème : qu'est-ce que la somatique ?

QU'EST-CE QUE LA SOMATIQUE ?

Pour répondre à cette question, nous distinguerons les termes *éducation somatique*, *somatique* et *psychologie somatique*.

L'éducation somatique

Cette dénomination *éducation somatique* regroupe des pratiques variées qui travaillent avec le corps dans un but de guérison et d'apprentissage, tels l'antigymnastique de Thérèse Bertherat, le mouvement fondamental de Danis Bois, la prise de conscience de soi par le mouvement de Moshe Feldenkrais, l'eutonie de Gerda Alexander, le rolfing d'Ida Rolf, le *Body-Mind Centering* de Bonnie Bainbridge Cohen et bien d'autres. Chacune de ces personnes innovatrices a articulé une théorie et une pratique propres à sa perception originale. Au-delà des différences, un état d'esprit commun imprègne toutes ces approches, état d'esprit qui grandit depuis le début du XX^e siècle. Thomas Hanna, le premier, a favorisé une articulation commune en publiant la revue *Somatics*, aux États-Unis. Dans le premier numéro de cette revue, il décrit ainsi l'intuition à la base de ce nouveau champ d'études dans les sciences de la vie :

La vision qui est entière est celle qui n'exclut pas, mais s'ouvre à tout sans faire disparaître la complexité merveilleuse : le vaste cosmos de la matière, la présence mouvante de la vie incarnée et les profondeurs de la conscience qui nous appellent (Somatics, 1976, p. 1, ma traduction).

Le champ de la Somatique explore le processus interrelationnel entre trois facteurs qui fonctionnent en un tout synergique : la conscience (*awareness*), la fonction biologique et l'environnement. Le corps biologique a pour nom *soma*. Il rassemble les fonctions par lesquelles et à travers lesquelles conscience et environnement se rencontrent. L'environnement inclut les milieux naturel et social.

L'éducation somatique se consacre à la conscience et à la libération de la physiologie, de la posture et des habitudes dysfonctionnelles. Ces schémas physiologiques habituels sont perçus comme étant des sous-structures inconscientes du comportement humain. Dans toute entreprise de changement, il est indispensable de dialoguer avec elles. Dans ce passage de la non-conscience à la conscience, l'éducation somatique interpelle le corps en mouvement, l'image de soi et le ressenti, toujours au niveau corporel. Elle offre des conditions de rééducation en réduisant la vitesse et l'effort, en développant des attitudes centrées sur l'aisance et l'efficacité, l'expérimentation, l'intégration des polarités (autonomie et interdépendance avec autrui, simplicité et complexité, globalité et finesse des détails, par exemple). Les modes d'intervention sont individuels et en groupe. En groupe, les étudiants explorent des mouvements divers, souvent inhabituels, à l'aide des directives verbales du professeur. En individuel, le praticien, la praticienne en Somatique accompagne et guide les mouvements directement par son toucher et aussi, à un moindre degré, par ses paroles.

Ces quelques informations ayant permis de connaître un peu l'éducation somatique, voyons maintenant comment Gestalt et Somatique partagent un terrain commun.

Le rapprochement se fait aisément entre la *rencontre* de la conscience et de l'environnement en Somatique et le concept de *contact* en Gestalt : « Le contact est votre sens de l'interfonctionnement unifié de vous et de votre environnement » (Perls *et al.*, 1962, p. 73). Et encore : « L'individu ne peut exister que dans un champ environnemental. (...) Son comportement est fonction de l'environnement total, ce qui inclut et lui et l'environnement » (Perls, 1973, p. 16). Dans ces deux dernières citations, « vous » et « l'individu » incluent les « fonctions biologiques » et la « conscience » de la définition somatique.

Les fonctions biologiques de la définition somatique sont omniprésentes en Gestalt, en particulier dans les fonctions sensori-motrices et proprioceptives de l'organisme. En Gestalt, le sensoriel (*sensoric*) est vu comme système d'*orientation* et le moteur (*motoric*) comme

système de *manipulation*. Les deux opèrent en interdépendance (Perls *et al.*, 1962, p. xii). La capacité proprioceptive est à la base du *sens corporel* (*body-sense*) indispensable à l'*awareness de soi-même* (*self-awareness*) et appui indispensable à la fonction de contact.

Quant à la *conscience*, le même mot *awareness* est utilisé dans les deux écoles. L'usage qui en est fait dans les deux méthodes est suffisamment semblable pour ne pas s'attarder aux différences. À lui seul, ce thème mériterait un écrit additionnel. J'ai traité de l'*awareness* en Somatique, ailleurs, dans un article intitulé *L'intelligence corporelle : une donnée psychologique essentielle* (Rinfret, 2003).

Mais d'où vient ce mot *soma* dont découle *somatique* et pourquoi l'avoir choisi?

Le soma

Pourquoi avoir privilégié le mot *soma* plutôt que le mot usuel *corps*? Hanna (1980, p. 5) donne l'explication suivante. En grec, *soma* signifie « le corps vivant dans sa globalité ». *Corps* réfère à cette réalité anatomique et physiologique qui constitue l'humain alors qu'elle est perçue de l'extérieur et analysée en fonction d'un modèle préexistant. Le *soma* réfère à cette même réalité, telle qu'elle est vécue de l'intérieur de la personne. De ces perceptions de la personne, l'une le corps, à la troisième personne (il, elle), l'autre, le soma, à la première personne (je), découlent deux modes de connaissance sur un même sujet qui donnent lieu à deux séries distinctes d'informations. Par exemple, quand je suis malade, ce que je ressens est différent de ce qu'analyse le médecin. Les deux descriptions qui en résultent sont valables tout en étant différentes. On pourrait dire que les premières données sont objectives et consensuellement sociales alors que les secondes sont subjectives et intimement personnelles.

Le soma est présent dans des modèles qui ne relèvent pas de l'éducation somatique. Il en est ainsi de la Gestalt qui intègre le corps-soma comme partie indispensable de sa méthode. Espérant dissiper une confusion possible, j'écris la Somatique avec une majuscule quand il s'agit du courant de pensée et de pratique de l'éducation somatique qui regroupe les méthodes mentionnées précédemment; j'écris somatique avec un « s » minuscule pour référer au corps-soma.

Le vocable « somatothérapie » est utilisé également en Somatique. Toutes les approches somatiques ayant un volet thérapeutique et un volet éducatif, les deux dénominations « somatothérapie » et « éducation somatique » s'avèrent pertinentes. L'essentiel est dans l'usage du mot « somatique » qui souligne clairement qu'il s'agit d'une « psy-

chothérapie du corps» (Grossinger, 1997, p. 85) et non d'une « physiothérapie » ou de tout autre « travail corporel » à tendance mécanique sans intégration de la conscience et de l'environnement.

La psychologie somatique

La Somatic reconnaît l'intégrité indissociable de la personne aux plans sensoriel, émotif et cognitif tout en donnant la place centrale au corps biologique conscient. Les façons de percevoir cette intégration varient selon les méthodes. Certains professionnels, et j'en suis, ont choisi de joindre au cadre de référence de la Somatic ceux offerts par la psychologie. Cette rencontre donne naissance à la psychologie somatique. En pratique, il y a foisonnement de formes de rencontres dû au fait qu'il existe une grande variété de perspectives autant du côté de la psychologie que du côté de la Somatic. Imaginons un philosophe formé au rolfing (Don Hanlon Johnson), une travailleuse sociale clinicienne, suivant des formations dans diverses disciplines somatiques dont le *Authentic movement* et le rolfing (Barbara Holifield), un archéologue ayant été en psychanalyse dès l'âge de huit ans, formé ensuite en thérapie somatique d'après Stanley Keleman (Richard Grossinger). La variété des arrière-fonds théoriques et personnels est infinie comme le suggèrent ces exemples choisis au hasard parmi les auteurs d'articles dans *The body in psychotherapy. Inquiries in somatic psychology* (1997). Cette ouverture curieuse sur diverses façons d'aborder l'être humain constitue une des richesses de la psychologie somatique.

À mon tour de me présenter dans ce contexte de formations hybrides. Académiquement, j'ai reçu une maîtrise en psychologie sociale à l'Université de Montréal. En même temps que mes études de doctorat, j'ai fait une formation d'intervenante en relations humaines à l'Institut de formation par le groupe. À la même époque et pendant plusieurs années par la suite, j'ai participé à un groupe hebdomadaire de supervision avec Aimé Hamann, en abandon corporel. De tout temps, j'ai participé à toutes sortes de sessions centrées sur la rencontre corps-psyché (avec Lowen, Keleman, Zinger, Pierrakos, Pessa, Gabrielle Roth, Denis Royer, etc.). J'ai aussi pratiqué le yoga et le tai-chi. Directement en Somatic, j'ai suivi une formation avec Feldenkrais, puis Bonnie Cohen et, enfin, Danis Bois et ses collaborateurs.

Dans ce texte, je me réfère surtout au travail issu de la *conscience de soi par le mouvement* de Moshe Feldenkrais. Je vous invite à lire l'article de Janine Corbeil (1998, p. 49-51) pour une présentation plus exhaustive de Feldenkrais et de sa méthode.

Plongeons au cœur de notre sujet en abordant le thème des habitudes qui sont ressenties comme « la partie sacrosainte de notre identité » (Alon, 1990, p. iv).

LES HABITUDES

Notre vie quotidienne est remplie d'habitudes, ces façons de ressentir et d'agir qui reviennent fréquemment, automatiquement. De toute évidence, ces habitudes naissent de l'interaction entre l'individu et son champ social, compte tenu qu'elles se développent par imitation ou par apprentissage délibéré. Dans bien des cas, il est heureux que les habitudes soient si assimilées qu'il ne faille pas y penser quand on passe à l'action. Vous imaginez-vous avoir à réapprendre à boutonner votre blouse ou lacer vos souliers à chaque jour ? « Les habitudes utiles libèrent l'attention pour le nouveau » (Perls *et al.*, 1962, p. 120). Il y a aussi les habitudes choisies, celles que l'on dit « bonnes ». Spontanément, dans une conversation, un amoureux de la vie de 94 ans, m'a parlé d'*habitudes hiératiques*, c'est-à-dire *sacrées* en se référant à son habitude de boire un verre de vin à chaque dîner et souper. Par ailleurs, beaucoup de nos habitudes sont inefficaces et même nuisibles. Et pourtant nous les répétons. Ne dit-on pas « être esclave de ses habitudes » ? Ruthy Alon dit que nous sommes tous des « intoxiqués – des créatures – de nos habitudes » (1990, p. iv). Ce phénomène est tout de même surprenant : nous posons des gestes encore et encore, alors qu'ils vont à l'encontre de notre bien-être. Comment cela est-il possible ?

Vie cachée des habitudes

Deux raisons principales rendent compte de ce phénomène. D'abord nous ne faisons pas le lien entre notre façon de faire et le résultat négatif tant cette façon de faire est partie intégrante de nous-mêmes. « L'habitude est une seconde nature », dit un proverbe. « *The elusive obvious* », « l'évidence fugitive », dit Feldenkrais. Ensuite, s'il arrive que le lien s'établisse entre la cause et l'effet, la voie du changement vers une nouvelle façon de faire n'est pas évidente. On a beau savoir, on ne passe pas toujours à l'action, surtout si elle est inhabituelle.

Reprenons chacune à leur tour les deux propositions précédentes.

Habitudes, une seconde nature

Commençons par examiner de plus près ces habitudes qui nous colent à la peau.

Origine des habitudes dans le temps

Les habitudes ont été acquises alors que nous étions très jeunes, le plus souvent par imitation ou par imposition, alors que nous n'avions pas la conscience d'en discerner le mal ou le bien-fondé et la liberté d'accepter ou de refuser.

Elles restent en place par confluence avec la personne qui nous les a enseignées à partir d'un modèle ou avec une conception abstraite de devoir, propriété ou utilité. Nous prenons pour acquis qu'elles ont été acquises spontanément, mais les tentatives de les changer soulèvent des résistances si fortes qu'il est évident qu'il s'agit de confluence malsaine. (Perls et al., 1962, p. 120.)

Alors que les gestaltistes parlent de *confluence*, Feldenkrais parle de *dépendance* et d'*autorité extérieure*. Très souvent, l'adulte ne donne pas à l'enfant les moyens d'arriver au but. Il lui impose plutôt une procédure que l'enfant accepte par imitation ou pour plaire à l'adulte.

Origine des habitudes dans l'espace corporel

Les habitudes sont tenaces parce qu'elles ont été acquises très tôt, au début de la vie. Elles sont aussi persistantes parce qu'elles sont profondément enracinées dans le corps. Comme la roche sculptée par les vagues et les vents, notre corps, jusque dans ses muscles et ses os, a été modelé d'une façon particulière par ces actions répétées pendant des jours et des jours. Des processus végétatifs aussi intimes que manger et déféquer sont influencés par les parents ou leurs substituts et, au-delà d'eux, par notre culture sociale spécifique, de telle sorte que les schémas musculaires sont différents d'une personne à l'autre et d'une culture à l'autre. Comme il a été mentionné dans l'introduction, nous retrouvons ici la face cachée des influences sociales qui s'infiltrèrent dans le corps faisant de nous, tout à la fois, des individus uniques et des individus semblables, membres d'une même société.

Habitudes et changement

Les habitudes ont donc des racines profondes. Tant mieux pour les « bonnes » habitudes. Mais pour les autres, celles que l'on souhaite changer ? D'après la Gestalt et la Somatique, les habitudes ayant été apprises, elles peuvent être désappries.

Une question d'apprentissage

Tout au long du développement de l'enfant, l'apprentissage guidé par l'environnement social crée de nouvelles voies nerveuses, de nouvelles associations et de nouveaux regroupements d'interconnexions. Ces connexions établies pendant la croissance de la voie pyramidale

sont les plus stables, mais elles sont quand même plus labiles que chez les animaux. La capacité d'adaptation de notre organisme semble illimitée. Il y a donc moyen de mettre de nouveaux apprentissages à la place des anciens. Pendant la formation que j'ai suivie avec lui, Feldenkrais préférait parler d'*ajouter* plutôt que d'*enlever* ou *remplacer*. « Plutôt que d'enlever une façon de faire, nous en rajoutons d'autres, ce qui augmente notre répertoire. Nous devenons ainsi plus intelligents et plus libres », disait-il. Il propose de donner plusieurs alternatives de remplacement de sorte que, en situation, l'organisme choisisse la plus favorable. Il n'est pas dit que la réaction d'origine ne sera plus jamais utilisée. Mais la grande différence réside dans le fait qu'elle ne sera plus la seule à être disponible. Il s'agit donc d'acquisition plus que de substitution.

Un apprentissage dans le corps-soma

Le point-clé est le suivant: pour instaurer un changement durable, il est indispensable d'acquérir des schémas nerveux et moteurs plus pertinents de façon consciente. Sinon, la posture physique déficiente réinstalle *de facto* un vieil état d'anxiété ou une attitude qui y est associée. Perls *et al* partagent ce point de vue.

La personnalité névrotique crée ses symptômes par la manipulation non consciente des muscles. Elle a perdu contact avec le fond de la personnalité et seul le symptôme est dans l'awareness. (...) Beaucoup de réintégration est nécessaire avant de sentir clairement le quoi, comment et pourquoi elle agit de la sorte (Perls et al., 1962, p. 87).

Feldenkrais va dans le même sens qui, dans un premier temps, recommande d'observer comment on fait tel geste. « Si on ne sait pas ce que l'on fait, on ne peut pas faire ce que l'on veut. » Pendant la formation, cette parole nous était répétée comme un leitmotiv. Dans un deuxième temps, Feldenkrais enseigne à explorer diverses alternatives pour réaliser une même intention.

Bien qu'indispensable, une rééducation du sens corporel et du sens kinesthésique n'est pas de tout repos.

Expérimenter la conscience du corps est universellement difficile et réveille de la résistance et de l'anxiété. Mais c'est profondément important et ça vaut la peine d'y passer beaucoup, beaucoup d'heures – en doses modérées! – Non seulement est-ce la base pour dissoudre l'« armure motrice » (les résistances musculaires dans lesquelles les résistances sont ancrées), mais c'est aussi le moyen de guérir tous les troubles psychosomatiques. (Perls et al., 1962, p. 86).

De mon point de vue, Feldenkrais court-circuitait la difficulté émotive associée à l'exploration de nouvelles façons de se mouvoir. Son attention était tout entière absorbée à créer des moyens qui

éveillent la curiosité et l'intérêt des gens, croyant ainsi rendre négligeable la part psychologique, en particulier l'anxiété liée au changement. Nous reviendrons sur ce sujet plus loin. Voici un exemple dont je me sers régulièrement pour illustrer diverses facettes du changement. Je vous invite à le faire et non pas seulement à le lire.

Joignez vos mains en entrelaçant vos doigts, comme cela vous vient spontanément. Ressentez ce qui est présent. Amusez-vous à recueillir le plus de sensations possibles partout dans vos doigts, paumes de mains, contact entre extérieur de main et paume, poignets et n'importe où ailleurs dans le corps. Détachez vos doigts. Pendant quelques instants, recueillez les sensations spontanées qui sont présentes. Maintenant, entrelacez vos doigts à l'inverse, c'est-à-dire en décalant les doigts. Si votre pouce gauche était au-dessus du droit dans la première organisation, il est maintenant sous le droit, et l'auriculaire gauche qui était à l'intérieur est maintenant à l'extérieur. Ressentez ce qui se passe pour vous sans vous dépêcher de mettre des mots sur votre ressenti. En silence, en quelque sorte. Puis, laissez venir les mots qui surgissent d'eux-mêmes au contact de votre ressenti. «Étrange», «gauche», «en déséquilibre» sont des réponses fréquentes entachées d'un sentiment d'inconfort plus ou moins accentué. «Amusant», «intrigant» sont des réponses plus rares. Détachez les doigts en maintenant votre attention éveillée pour capter les moindres surprises qui se manifestent. Reprenez quelques fois l'organisation inhabituelle qui, après quelques pratiques, deviendra plus familière. Alternez les deux formes de croisement de doigts. Possiblement que le contraste s'amenuisera. Ceci n'est pas une induction, mais bien une proposition de travail qui permet de vérifier votre expérience.

La deuxième façon de faire deviendra une nouvelle habitude qui s'additionnera à votre banque de ressources. Il s'agit moins de défaire de vieilles habitudes que d'en créer de nouvelles. Devenir plus intelligent, en somme.

Cet exercice illustre bien l'exigence du changement. On a beau vouloir, l'incrustation de l'habitude exerce une force qui touche à notre sensation d'identité. J'ai bien dit «sensation» d'identité. Si un geste aussi petit, certains diront «banal», que changer le croisement des doigts entraîne un tel sentiment d'étrangeté, qu'en est-il de changements plus importants ?

Dans un contexte psychothérapeutique, j'utilise ce genre d'exercices (un autre consiste à applaudir en plaçant vos mains à l'inverse de la façon habituelle) pour :

- favoriser l'accueil de ses résistances au changement plutôt que d'être surtout critique envers soi-même ;
- encourager la pratique d'une nouvelle attitude ou comportement, pratique qui apporte éventuellement du confort et de la satisfaction ; Feldenkrais disait qu'une répétition de 11 à

21 fois est nécessaire pour que des nouveaux circuits nerveux soient stables;

- découvrir que la répétition peut être une expérience remplie de « grandes petites » surprises plutôt qu'un geste mécanique sans intérêt; la conscience curieuse fait toute la différence;
- prendre intérêt à jouer avec des habitudes si familières qu'on ne les voit même plus (*the elusive obvious!*) de telle sorte qu'une attitude de disponibilité au changement s'installe qui facilite l'acceptation du changement imposé par la vie (à l'intérieur de soi, vieillissement par exemple, ou à l'extérieur, deuil par exemple).

La psychothérapie a un objectif de changement. Or, disponibilité au changement et résistance au changement vont main dans la main. Quand on a touché le confort et la légèreté d'un changement satisfaisant, on a peine à se souvenir des affres de la période de transition. Pourtant, pour beaucoup de gens, l'anxiété est grande devant l'inconnu du changement. D'un point de vue psychologique, une composante importante de la résistance au changement se formule ainsi: la personne préfère la sécurité du connu, même dysfonctionnel et frustrant, à l'insécurité de l'inconnu, même si ce dernier recèle une promesse de mieux-être. Cet attachement au connu est d'autant plus compréhensible que cette réponse dysfonctionnelle et frustrante dans le présent fut, dans le passé, une réponse créatrice dans le rapport aux circonstances données. Voyons de plus près ce thème de l'anxiété qui est au cœur du changement tout en étant plus vaste que lui.

L'ANXIÉTÉ

Qu'est-ce que l'anxiété? Avant de consulter les Perls et Feldenkrais, interrogeons notre expérience personnelle. Comment vous ressentez-vous lorsque vous êtes dans un état d'anxiété? Précisez les sensations très concrètes dans votre corps. Et après, quand l'anxiété est libérée et remplacée par autre chose, comment cela se passe-t-il pour vous? Déposez votre revue et prenez le temps de vivre le processus.

Identifiez quelques mots-clés qui rendent compte de votre expérience.

Pour ma part, j'ai une sensation de jambes et de poignets coupés, le ventre noué, une boule dans le plexus et la gorge, je suis figée, incapable de bouger et je ne respire pas. Je vis l'anxiété dans le manque: manque de quiétude (inquiète), manque de certitude (incertaine), manque de sécurité (insécure) et manque de confiance. Quand l'anxiété se dissipe, je ressens ma poitrine dégagée, plus large,

ouverte, je me sens à la fois solide dans mes jambes et légère dans l'ensemble de mon corps, dynamique, prête à bondir. J'ai hâte de passer à l'action. Ma pensée lucide me dit où aller et comment faire. Ici, tout parle de présence solide et de mouvement.

Allons plus avant dans la compréhension de l'anxiété en étudiant le lien anxiété et peur.

Anxiété et peur

Pour Perls *et al.*, l'anxiété est essentiellement une suppression de l'excitation qui se manifeste par une suppression de la respiration.

(L'anxiété) est un événement psychosomatique très simple. L'anxiété est l'expérience de la difficulté de respirer pendant une excitation bloquée. C'est l'expérience d'essayer de faire rentrer plus d'air dans les poumons, ce qui est immobilisé par la contraction musculaire de la cage thoracique. (1962, p. 128).

Le terme « excitation » recouvre la mobilisation d'énergie qui augmente quand il y a un contact intense et une forte implication. Alors que la personne en santé laisse son rythme et son amplitude respiratoires augmenter, la personne névrotique tente de contrôler l'excitation en s'ingérant dans sa respiration. En tentant de créer l'illusion pour elle-même et pour les autres qu'elle n'est pas émue, que rien n'est changé, la personne tente de respirer comme avant l'excitation, ce qui prive l'organisme dans son besoin accru d'oxygène. La poitrine se contracte, se rétrécit. Ici, on remarque que l'anxiété vécue dans l'intimité de la personne a un versant social clair : c'est dans le contact interpersonnel que se tracte l'enjeu de l'anxiété. De plus, l'environnement social de l'enfant lui fournit des modèles d'anxiété. Le contact répété avec ces modèles développent des habitudes d'anxiété qui, à leur tour, se perpétueront dans la vie sociale de l'adulte.

Perls *et al.* distinguent l'anxiété et la peur ainsi :

La peur est ressentie par rapport à un objet terrifiant dans l'environnement, objet qui doit être attaqué ou évité. L'anxiété est une expérience à l'intérieur de l'organisme sans référence directe à des objets extérieurs. Il est certain que l'excitation due à la peur réprimée produit de l'anxiété; mais il en est ainsi pour la suppression de tout autre excitation (1962, p. 129).

Cette distinction entre peur et anxiété me semble ténue. Elle laisse supposer que l'anxiété et la suppression de l'excitation puissent avoir une autre origine que la peur. À sa base, toute excitation qui est brutalement arrêtée ne l'est-elle pas par la peur ? Au contrôle de l'agressivité et de la sexualité se rattache la peur de la punition, au contrôle de l'excitation de créer peut être associée la peur de

l'échec, au contrôle de la fierté, la peur de se faire rabrouer: « Arrête de faire la fraîche ». Il en est ainsi, par exemple, pour cette fillette de trois ans qui entend la voix courroucée de son père et voit son regard réprobateur alors qu'elle danse. La peur est suscitée par la réprimande sociale, soit directement par l'adulte présent, soit indirectement par les normes parentales et sociales agissantes dans la conscience de l'individu. Il s'agit là de la peur « ressentie par rapport à un objet terrifiant dans l'environnement » sous la forme du visage grimaçant et de la voix fâchée. À la limite, ne pourrait-on dire que c'est la peur du rejet par ses liens d'appartenance qui interrompt l'élan vital et, en l'empêchant de circuler, suscite l'anxiété? L'absence et la menace du retrait du soutien social causent la peur et l'anxiété. Ce soutien social est d'abord externe sous la forme concrète de la famille ou de son substitut, puis de l'environnement social de plus en plus élargi. Au fur et à mesure de la croissance de l'enfant, ce support social s'intériorise et devient cette « petite voix » de la conscience (au sens éthique de discernement entre le bien et le mal) qui permet d'aller ou non avec les pulsions qui surgissent. Les propos de Laura Perls sur l'anxiété apportent une nuance intéressante qui tient compte de cette notion de soutien.

L'awareness aigü du décalage entre les fonctions de support et de contact est vécu comme expérience d'anxiété. Le manque d'oxygène comme prototype de l'anxiété est, en même temps, expérimenté comme manque de soutien essentiel (1992, p. 85, ma traduction).

Ce concept de soutien ou support nous permet de faire le lien avec la Somatique.

Pour Feldenkrais, au contraire de F. Perls, peur et anxiété sont synonymes. Par ailleurs, la caractéristique commune est la difficulté de respirer.

La peur est un instinct, c'est-à-dire une intégration complexe de réflexes innés, inconditionnels, héréditaires (Feldenkrais, 1949, p. 144). Parmi les 14 instincts répertoriés par Mac Dougall (ex.: instincts sexuel, de recherche de nourriture, de curiosité), il est intéressant de noter que seule la peur inhibe le mouvement; les autres, au contraire, poussent à agir, à se mettre en mouvement. Il existe une seule peur innée, celle de la chute ou perte de support. Toutes les autres peurs sont conditionnées à celle-ci.

La réponse innée au retrait de support se manifeste ainsi: contraction de tous les muscles fléchisseurs dans la flexion en position fœtale par exemple, inhibition des muscles antigravitaires, c'est-à-dire les muscles qui permettent de nous tenir debout, arrêt respiratoire,

avec des pleurs, pouls accéléré et perturbation vasomotrice générale. Cette réaction est exactement celle de l'adulte en situation de peur.

La fonction de cette réponse est double : protéger l'organisme et le préparer à une action éventuelle.

Protéger l'organisme

Feldenkrais (1949) est formel sur ce point : cette réaction de contraction est la meilleure protection qui soit, aussi bien au plan physique qu'au plan psychologique. À titre d'information sur l'origine de cette forme de protection, remontons la lignée de nos ancêtres jusqu'au primate qui habite dans les arbres. Lorsque ce dernier tombe d'un arbre, il a plus de chance de survivre avec cette contraction intense qui évite à la tête de se heurter sur le sol et qui favorise une absorption du choc par les os, les muscles et les ligaments, plutôt que par les organes internes (p. 148-149).

Grande est l'intelligence de la nature qui a donné une telle protection à nos ancêtres ! Mais qu'en est-il pour nous qui n'habitons plus les arbres ? Dans un premier temps, la réaction immédiate supprime l'effet du stimulus ou le décroît. En d'autres mots, le maintien de la contraction générale diminue la sensation de peur et induit une sensation de sécurité.

Les excitations qui arrivent au système nerveux central à partir des viscères et des muscles dans cette attitude accroupie sont synonymes de sécurité, de ralentissement du pouls, de rétablissement d'une respiration normale (p. 158).

Ce schéma de contraction des fléchisseurs se réinstalle chaque fois que la personne a besoin d'une protection parce qu'elle manque de moyens ou doute de sa force. Certes, c'est une protection et une sécurité passives, mais tout de même une protection et une sécurité qui sont recherchées aussi bien au plan émotif qu'au plan physique.

Des secousses émotionnelles répétées conditionnent l'enfant à adopter une attitude qui lui donne une impression de sécurité qui lui permette de réduire l'anxiété (p. 159).

Une telle compréhension de la peur retient les interventions prématurées du psychothérapeute pressé d'«arranger» les comportements plutôt que d'accompagner ce qui est, tel que c'est. L'accompagnement devient d'autant plus aisé quand on connaît la deuxième fonction de cette contraction généralisée : elle met en œuvre éventuellement tous les réflexes de redressement.

Préparer à une action éventuelle

Cette réalité, connue des spécialistes du mouvement, est ignorée par la plupart des gens : « La contraction initiale des fléchisseurs met en

jeu le réflexe à l'étirement des extenseurs qui sont donc capables de fournir un effort plus grand » (p. 145). Toutes les autres perturbations associées à une augmentation du taux d'adrénaline dans le sang participeront aussi à un effort puissant des muscles, une fois la première phase d'immobilité passée.

Ainsi, dans la posture qui nous intéresse, la colonne vertébrale est ronde, convexe en arrière et creuse, concave en avant. Les muscles, en arrière, sont allongés, alors que ceux d'en avant sont contractés. Arrivés au bout de leur trajectoire respective, les muscles se mobilisent à l'inverse : ceux d'en avant s'allongent et ceux d'en arrière se contractent, ce qui redresse le corps en extension. Cette qualité élastique des muscles et cette caractéristique de rebond sont peu connues de nos corps rigides. Pourtant elles existent et apportent un dynamisme spontané précieux.

Pour que le portrait soit complet, je mentionne qu'en situation de peur, il y a un bref interlude qui se passe entre la phase d'immobilité et celle de mobilisation. Feldenkrais ne parle pas de ce phénomène. Par ailleurs, Peter Levine (1997) en fait le centre de la compréhension des syndromes post-traumatiques et, en conséquence, de leur traitement. Il s'agit de quelques secondes où l'organisme – animal ou humain – vibre dans tout son corps pour se débarrasser de la surcharge accumulée dans la période de menace. Dans notre contexte social où l'ignorance de ce phénomène s'allie au peu de contact avec soi-même et à la répression des émotions, cette étape de libération de la peur est évacuée. C'est cela même qui rend la peur chronique sous forme de syndrome post-traumatique. Les animaux vivent aussi de la peur devant la menace, mais pas de peur post-traumatique. L'animal humain qui accompagne son corps dans sa décharge de surtension accumulée ne subit plus le contrecoup occasionné par cette surtension. Un oiseau se frappe contre une fenêtre et tombe sous l'effet du choc. Quand il se « réveille », il s'ébroue avant de retrouver sa direction et de s'envoler « comme si de rien n'était ». Un enfant se blesse. Selon la réaction plus ou moins permissive de l'adulte, il contrôle ou extériorise son expression reliée à la douleur et à la frayeur. À remarquer : « extérioriser » ne veut pas seulement dire « symboliser verbalement », mais aussi laisser libre cours aux tremblements qui suivent un choc. N'est-ce pas là l'une des fonctions essentielles de la psychothérapie : favoriser l'expression de ce qui est retenu, contrôlé de façon rigide ? Une question cruciale demeure : que veut dire « exprimer » ? En psychologie somatique et en Gestalt, on affirme qu'il est indispensable que cette expression soit aussi bien corporelle qu'affective et cognitive.

Si la perte de support est à l'origine de l'anxiété, retrouver le support devient un enjeu essentiel. Ce thème est si important qu'il nous faudrait un autre article pour le développer de façon satisfaisante. Contentons-nous, ici, de donner quelques grandes lignes.

LE SUPPORT

Les mots « support », « soutien » et « appui » seront utilisés indifféremment. Le support peut être interne ou externe.

Les supports externes et internes

En fait, les supports externes et internes sont interreliés. Le nourrisson apprend la sécurité et la confiance dans les bras de sa mère et autres personnes qui répondent à ses besoins de base. En vieillissant, il découvre un appui interne aussi bien physique (il se tient par lui-même, sans aide extérieure, sur ses quatre « pattes », puis sur ses deux jambes), qu'affectif (il se console et s'amuse en se berçant et en dansant) et cognitif (il prend des décisions en se référant à des points de repère subjectifs). Ce support interne a été appris au contact de l'adulte. Je me souviens de mes enfants qui se répétaient à haute voix des consignes que je leur avais données. J'étais alors témoin du passage du support externe au support interne. Ce support interne constitue le support organique indispensable au contact interpersonnel. La personne a besoin de racines pour laisser ses branches danser dans le vent et entrer en contact avec les autres.

Laura Perls (1992, p. 83-91) partage cette vision. Les fonctions de contact et de support constituent une différenciation de l'ordre du principe figure/fond. Le contact défini comme « la reconnaissance de "l'autre" (*otherness*), la conscience (*awareness*) de la différence, l'expérience de la frontière de "Je et l'autre" » (p. 84) est en avant-plan. Dans le fond, « *support* indispensable pour la fonction de contact en avant-plan », il y a le reste de l'organisme. Plus spécifiquement, Laura Perls définit ainsi ce « reste de l'organisme » qui sert de support: « ce qui a été assimilé et intégré » (p. 84). Et encore: « *Les facteurs constitutionnels, la physiologie primaire, la posture aussi bien que les habitudes acquises qui deviennent automatiques et, ainsi, équivalentes à la physiologie primaire* » (p. 84) habituellement pris pour acquis et non conscients constituent ce support indispensable. Encore une fois, nous notons ici la boucle rapport à autrui, rapport à soi-même: le contact individu-environnement a façonné l'individu dans son intimité; cette intimité devient le socle sur lequel se construit avec plus ou moins de pertinence, d'aisance et de solidité, selon la qualité de l'acquis, le nouveau rapport à l'environnement social.

Ces réflexions nous propulsent directement dans l'univers de la Somatique qui se consacre à la conscience et à la libération de la physiologie primaire, de la posture et des habitudes dysfonctionnelles. En ce sens, il n'est pas exagéré de dire que tout le travail fait en éducation somatique est au service de la fonction de support indispensable au travail psychologique. À l'intérieur du vaste champ des thèmes possibles, je retiens la relation à la gravité, fonction physiologique de base qui concerne aussi la posture.

La gravité en tant que source de support

Pourquoi avoir choisi la gravité? Parce que la relation à la terre me paraît être l'expérience du support la plus concrète, immédiatement perceptible. Elle est aussi la première de notre histoire sous la forme des mains qui nous ont accueillis à la sortie du ventre de notre mère, puis sous la forme du ventre-nid sur lequel nous avons été déposés. C'est le premier contact qui lie l'organisme à son environnement. Au-delà de l'individu, dans l'histoire de l'humanité, avant l'apparition du langage, la fonction de se tenir debout était inscrite dans les organismes vivants. La gravité est même vue par certains comme une force qui ouvre sur le mystère divin. Thomas Hanna (1980) en parle ainsi:

La gravité est la cohésion du cosmos. Sans elle, il n'y aurait jamais eu un univers organisé, rationnel, ordonné, tout aurait été en morceaux. (...) Sans gravité, le mouvement serait au hasard; avec la gravité, le mouvement courbe en cercles.

Il y a des lois de la gravité, mais la gravité n'est pas une loi: elle est une énergie, une énergie qui rend perplexe. Elle est une énergie invisible, reliant tous les corps ensemble. Son « attraction » entre deux ou plusieurs corps est créée par ces corps: elle est dans les corps eux-mêmes et, également, dans l'espace vide entre les corps, remplissant le vide de l'espace avec sa présence liante (...).

La gravité est l'éther de l'univers, immatérielle, omniprésente et omnipotente. Elle gouverne le monde et dicte ses règles de base. La gravité est, si vous voulez, l'approximation de l'univers la plus près de ce que les théologiens pourraient appeler une divinité immanente, à savoir: un Dieu qui est universel, doué d'ubiquité, qui fait la loi et est tout-puissant (1980, p. 37-38, ma traduction).

Un autre auteur, indépendant du courant somatique, Michael Washburn (1995), fait du « sol/plancher dynamique » (*dynamic ground*) le concept central de sa théorie transpersonnelle du développement humain.

Quel est le lien entre gravité, support, contact et travail psychologique?

La façon dont nous nous relient à la gravité est déterminante dans l'acquisition d'un soutien interne. Ce soutien interne, à son tour, est indispensable à notre capacité de contact. « Contact » recouvre le contact avec l'environnement aussi bien physique que végétal, animal et humain. L'établissement d'un contact plus aisé et efficace étant un objectif de la psychothérapie, il est nécessaire de prendre en considération la guérison et la formation du support interne. La gravité étant une des composantes essentielles du soutien interne, il est pertinent de s'y attarder. Voilà donc la justification pour développer le thème de la gravité : en tant que participante au soutien interne, la relation à la gravité fait partie du « fond » qui permet ou non le contact qui est la « forme ». En entrant dans les coulisses du « fond », nous verrons de plus près comment fonctionne le lien à la gravité. Le travail suggéré se fait d'abord au plan physique. Pourtant, la transposition au soutien interpersonnel et social y est inscrite, les niveaux de la personne étant interdépendants. Faire un travail sur le plan physique est comparable au lien mère-enfant où les nourritures affectives et cognitives passent dans le « comment la nourriture physique est donnée et reçue ». Il y a généralisation des apprentissages acquis grâce aux exercices proposés.

La gravité est souvent perçue comme une force négative contre laquelle il faut se battre en fournissant un grand effort. Notre corps est lourd à porter. C'est pénible de le tenir debout et de le déplacer. Pourtant, la Somatique nous présente la gravité sous un regard différent. Rappelons-nous les mots de Thomas Hanna : elle est une « présence liante ». Dans le concret de mon expérience personnelle et professionnelle, voici les aspects supportants que m'apporte la relation à la gravité : être portée par un support externe, être supportée par mon squelette, soutien interne, être propulsée grâce aux appuis externes et internes, trouver l'équilibre dans une posture neutre.

Être porté

Beaucoup de gens se plaignent d'être surchargés, de ne jamais pouvoir se reposer parce qu'ils doivent tout faire tout seul. Pourtant, si on y regarde de plus près, ces mêmes gens n'utilisent pas l'aide disponible. Il en est de même du support offert par le sol dans la posture allongée. Alors que la possibilité est là de se déposer complètement et de faire l'expérience heureuse d'être porté, la plupart des gens continuent à se porter comme s'ils étaient encore debout sans relâcher les muscles antigravitaires. Il suffit parfois de poser son attention sur les parties du corps qui ne touchent pas à terre pour qu'elles se relâchent et fassent contact avec le plancher. D'autres fois,

pour certaines zones aux contractions chroniques, il est nécessaire de se mettre en mouvement de façon nouvelle pour que les muscles fassent l'expérience de la détente. Alors, les gens font des commentaires comme ceux-ci : « Je suis collée au plancher comme une ventouse. » « Je suis si lourd ! Je veux rester ici éternellement. » « Je ne sens plus mon poids. Je fais un avec le plancher. » L'expérience du repos qui régénère la vitalité sous-tend ces commentaires.

Dans la posture assise plus habituelle en psychothérapie, je guide fréquemment avec ce genre de consignes : « Pose ton attention sur les surfaces de contact entre toi et ton fauteuil, entre toi et le plancher. Sens le plancher qui rencontre la plante de ton pied gauche. Si cela te vient, bouge ton pied et laisse-le s'étendre à nouveau de tout son long et de toute sa largeur. Dépose le poids de ta jambe dans ton pied, dans la terre. Laisse-toi être supporté ». Je continue ainsi pour l'autre pied, le dos contre le dossier, les avant-bras, contre les accoudoirs. Au sortir d'une telle expérience, les gens disent qu'ils se sentent plus calmes, solides, en contact avec leur force, plus assurés, plus déposés.

Ce contact avec le sol qui sécurise est transposé aisément dans les mains du thérapeute, mains qui touchent la personne. Un exemple toujours éloquent est celui d'une main déposée sur le dos de la personne aidée. Les exclamations de surprise heureuses vont dans ce sens : « J'ai immédiatement senti de la chaleur et un support incroyable ». Cette expérience se répète à chaque nouveau contact de la main dans le dos.

Si nous considérons notre vie de notre naissance à notre mort comme une longue gestation dans le ventre de notre mère universelle, la terre, nous sommes susceptibles de refaire l'expérience d'être portés comme nous l'avons été pendant neuf mois dans le ventre de notre mère biologique.

Être supporté par mon squelette

Jusqu'ici, il a été question d'un support dont la source est externe. Un support existe, intérieur au soma. Dans l'histoire de l'espèce, le squelette, cette charpente solide, a été fourni par la nature pour remplacer le soutien de l'eau lorsque les animaux ont conquis la terre. Individuellement, nous revivons l'expérience de l'espèce, lorsqu'à la naissance, nous apprenons étape par étape à lever la tête jusqu'à marcher debout. Bien souvent, nous nous servons mal de notre squelette lui enlevant sa force disponible. Voici le genre de consignes qui accompagnent la redécouverte de ce support.

« Debout. Posez votre attention sur vos pieds. Voyez les nombreux petits os qui constituent chacun de vos pieds. » Parfois, je montre une image du squelette humain. Je passe ainsi en revue : les chevilles mobiles, les colonnes des jambes, le bassin fort et solide dans sa constitution, la colonne vertébrale dont les vertèbres s'emboîtent les unes sur les autres. Ici, les gens découvrent : « Je puis compter sur moi-même ». « J'ai un support portatif où que je sois. Il est toujours disponible ». « Je me sens fort ». « Je ne savais pas que je pouvais être à la fois solide et souple ».

Être propulsé

Deux cadeaux nous ont été donnés jusqu'ici : le repos disponible au contact de la terre qui nous porte et la solidité due au soutien intérieur de notre squelette. Pourtant, un troisième cadeau est aussi disponible et il résulte de la rencontre des deux premiers : celui du rebond que procure la contre-poussée du sol sur notre corps érigé dans l'espace. Faites l'expérience suivante. Dans la posture assise, appuyez graduellement votre pied gauche vers le bas, vers le centre de la terre. Il peut être aidant d'appuyer la main gauche sur la cuisse gauche. Offrez votre poids à l'intérieur de la terre. À un certain moment, vous arrivez au bout de cette possibilité. Restez là deux ou trois secondes. Après quoi, vous laissez aller la pression très graduellement. Il y a alors la possibilité du ressenti suivant : le corps, du même côté, se redresse, mû par une force qui agit de bas en haut. C'est la contre-poussée. Le même phénomène se produit quand nous courons. Nous déposons tout le poids de notre corps sur la jambe droite qui plie. La contre-poussée fait se déplier la jambe et projette le corps en avant qui prend appui sur la jambe gauche. Et ainsi se succèdent des cycles de s'abandonner au sol puis d'être rebondis par lui. Suite à ce genre d'expérimentation, une cliente a dit : « J'ai quasi l'impression de flotter à travers l'espace. »

Être dans une posture neutre

Les gens ont une posture habituelle : à un pôle, écrasée, à l'autre : hypertendue. Cette posture reflète leur réaction privilégiée face à la menace : fuite ou attaque. Faire l'expérience du trajet entre ces deux pôles est en soi une expérience intense qui procure aux uns découverte d'un contact plus ouvert avec le monde, et aux autres, l'exploration d'un retrait du monde avec recueillement en soi. Pour tous, il s'agit d'un acquis en degrés de liberté, d'une amplitude de choix plus grande. Le voyage entre ces deux pôles apporte ensuite la surprise d'une posture plus aisée, plus légère, plus neutre, c'est-à-dire non investie d'une ambiance émotive de soumission ou de défi excessifs.

Si vous en avez envie, tentez cette expérience toute simple. Alternez, toujours lentement et graduellement, entre une posture de convergence, colonne vertébrale arrondie, longue derrière, et ensuite, de divergence, colonne vertébrale redressée, muscles longs en avant. Entre les deux, il y a la posture neutre où vous sentez le moindre effort pour vous tenir.

Nous pouvons poursuivre cette exploration de l'identité personnelle avec celle de l'intimité avec l'univers. En effet, les directions dans l'espace, avant-arrière, haut-bas et droite-gauche sont des axes qui constituent notre support commun avec l'univers. Toute une série de mises en situation sont disponibles en ce sens.

Cette brève introduction sur le rapport avec la gravité met en lumière les points suivants, reliés à la relation de la personne avec le champ social :

- Il existe d'autres sources de support en dehors du soutien interpersonnel et social ; le soutien physiologique intrapersonnel et le soutien provenant de sources universelles (gravité et axes directionnels) ont été présentés.
- La personne humaine étant un organisme unifié aux différents niveaux intimement interreliés, toute expérience vécue au niveau physiologique peut être transposée au niveau social ; par exemple, l'expérience gratifiante d'être porté par le plancher qui favorise un relâchement musculaire devient un point de repère lors de contacts sociaux.
- Le support physiologique est indispensable pour la fonction de contact. Il constitue le « fond » sur lequel se dessine la « forme ».
- Pour avoir accès à ces sources de support très absents dans la conscience collective de notre société, il y a lieu de se soumettre à une rééducation qui ouvre la porte à l'implication et à l'utilisation du « sensible » dans la vie quotidienne. Ce qui a été appris, l'a été au contact de nos semblables. Ce qui sera désappris et réappris autrement le sera aussi au contact de nos semblables. Tel est le rôle du thérapeute en Somatique, en psychologie somatique et en Gestalt-thérapie. Voilà la proposition de la situation thérapeutique : un nouvel environnement social qui, en apportant sécurité et compétence, favorise un changement bien dosé et ajusté pour la personne en présence. Ce changement devient le nouveau support qui favorise un contact plus aisé et plus ajusté dans la vie courante. « Le contact peut être fait aisément et adéquatement seulement quand le support est adéquat et continu », dit Laura Perls (1992,

p. 101). Ce support, étant composé de ce qui a été assimilé, repose sur des habitudes et des fonctions physiologiques vivantes et compétentes, ce que la Somatique vise à développer.

CONCLUSION

Le champ social est présent dans l'intimité du corps de la personne, en particulier dans les habitudes apprises en bas âge. Les habitudes dont il est question dans cet article concernent la physiologie : fonctions primaires, posture et gestes. Acquises très tôt, ces habitudes non conscientes vont souvent à l'encontre du bien-être de la personne. Quand cette dernière entreprend de changer, elle vit de l'anxiété dans le passage du connu à l'inconnu. L'anxiété, à l'origine, est une peur reliée à la perte de support. Il est donc indispensable de travailler les sources de support pour rendre une personne habile à passer au travers du processus de changement.

La psychothérapie individuelle et la psychothérapie de groupe sont des supports adéquats. À première vue, nous retenons l'aspect social de la psychothérapie : le support interpersonnel à deux, entre psychothérapeute et client et le support interpersonnel à plusieurs, dans le groupe. Le support se réalise dans le contact avec le champ social. Pourtant, le contact n'est possible que si le support existe à l'intérieur de la personne. On se retrouve dans le dilemme de la poule et de l'œuf. Qu'est-ce qui vient en premier ? Au-delà d'une pensée dualiste, support et contact se guérissent et se développent en interdépendance. Et la Gestalt et la Somatique pensent ainsi et agissent en conséquence.

La Somatique, courant de pensée théorique et de pratique professionnelle relativement récent, se consacre à la conscience et à la libération de la physiologie, de la posture et des habitudes dysfonctionnelles, ces réalités qui constituent le support intrapersonnel acquis au contact d'autrui avec plus ou moins de succès. La rééducation somatique constitue un apport précieux pour tout changement psychologique. En effet, l'être humain est unifié. Sa réalité psychologique – cognitive et affective – est indissociable de sa réalité physiologique qui en constitue la racine, le fondement. C'est ce qu'affirme la Gestalt-thérapie qui intègre les interventions de niveaux corporel, affectif et cognitif. En ce sens, Gestalt et Somatique, deux courants historiques distincts, partagent une perspective commune. Plus spécifiquement, la pensée de Laura Perls sur le lien soutien-contact a servi de tremplin pour mettre en lumière la source de support apportée par la gravité. D'autres sources de support somatique pourraient encore être explorées comme la respiration et l'*awareness*.

Abstract

Organic support is acquired in contact with the persons in the social field of the baby. This organic support inside the person is indispensable to be able to make contact with the adult's actual human environment. As this organic support is often inadequate, it must be changed for the benefit of another one more solid and better adapted. Somatics is a mode of intervention that does such a reeducation. Gestalt therapy also affirms the necessity to work with the body organism. By exploring the themes of habits, anxiety, support and relationship to gravity, the author brings out the somatic perspective present in Gestalt.

RÉFÉRENCES

- ALON, R. (1990). *Mindful spontaneity. Moving in tune with nature: Lessons in the Feldenkrais method.* New York: Avery Publishing Group Inc.
- BAINBRIDGE-COHEN, B. (1993). *Sensing, feeling and action. The experiential anatomy of body-mind centering.* Northampton, MA: Contact Editions.
- CORBEIL, J. (1998). La Gestalt et le corps. *Revue québécoise de Gestalt.* 2 (2), 40-58.
- FELDENKRAIS, M. (1949). *L'être et la maturité du comportement.* Paris: L'Espace du Temps Présent.
- GROSSINGER, G. (1997). Why somatic therapies deserve as much attention as psychoanalysis in *The New York review of books*, and why bodyworkers treating neuroses should study psychoanalysis. In D.H. Johnson, I.J. Grand (Ed). *The body in psychotherapy.* Berkeley, California: North Atlantic Books.
- HANNA, T. (1976). The field of somatics. *Somatics.* 1(1), 30-34.
- HANNA, T. (1980). *The body of life.* New York: Alfred A. Knopf.
- LEVINE, P., FREDERICK, A. (1997). *Waking the tiger. Healing trauma.* Berkeley: North Atlantic Books.
- PERLS, F., HEFFERLINE, R. F., GOODMAN, P. (1962). *Gestalt therapy.* New York: The Julian Press.
- PERLS, F. (1973). *The gestalt approach & eye witness to therapy.* New York: Bantam Books.
- PERLS, L. (1992). *Living at the boundary.* Highland, NY, A Gestalt Journal Publication. Traduction française par Janine Corbeil (1993). *Vivre à la frontière.* Bordeaux: Éd. L'Expressimie.
- RINFRET, M. (2003). L'intelligence corporelle: une donnée psychologique essentielle. *Interactions* (Département de psychologie. Université de Sherbrooke). 7 (1), 65-83.
- WASHBURN, M. (1995). *The ego and the dynamic ground: A transpersonal theory of human development.* New York: State University of New York Press.

La mort de Narcisse : l'ultime résistance au contact

Marc-Simon DROUIN

RÉSUMÉ

Le présent article propose une réflexion sur la signification sociale et l'utilité des rites funéraires ainsi qu'un éclairage gestaltiste sur les conséquences des tendances actuelles dans ce secteur particulier de la réalité humaine.

*Je veux qu'on rie
Je veux qu'on danse
Je veux qu'on s'amuse comme des fous
Je veux qu'on rie
Je veux qu'on danse
Quand c'est qu'on me mettra dans le trou*

Jacques Brel (1961)

Désolé, vieux Jacques, mais avec tout le respect qu'on te doit, lorsque tu mourras, on fera ce dont on aura besoin pour pouvoir assimiler ton départ.

Bien sûr, Brel est mort depuis un certain temps déjà, mais ces paroles semblent le reflet d'une attitude de plus en plus répandue relativement à la mort. Depuis que j'ai évoqué l'idée d'écrire un article sur l'éclatement des rites funéraires au profit de cérémonies mortuaires personnalisées et de l'impact néfaste que cette tendance peut avoir sur le travail du deuil, plusieurs personnes m'ont confié le malaise important qu'elles ont ressenti en assistant à des funérailles élaborées sur mesure, selon les volontés du défunt.

Dans un cas, le défunt s'adressait à l'auditoire par le biais d'une bande vidéo enregistrée avant sa mort. Cela a créé un choc assez important pour ceux qui n'avaient pas été avertis. Dans l'autre, les gens ont été invités à se rendre au bord de la mer afin que les cendres du défunt y soient dispersées, et ce, sans aucune autre forme de cérémonie. Mais voilà : c'était une journée de grands vents et les cendres se sont retrouvées sur les membres de l'assemblée, ce qui les a confrontés à garder un lien aussi étroit qu'inusité avec le disparu !

Il y aurait sans doute plusieurs cas aussi troublants que surprenants à recenser ici, car ce type de funérailles devient, de plus en plus, monnaie courante. En effet, qui d'entre nous n'a pas été témoin de ces réclames publicitaires offrant un service funéraire correspondant à nos fantasmes les plus intimes?

Il y a lieu de se questionner sur le bien-fondé de telles pratiques dans la mesure où le rituel funéraire est un élément social important permettant au travail du deuil de s'amorcer chez ceux qui ont perdu une personne significative. Il s'agit d'une conséquence potentiellement pernicieuse sous-tendant une tendance sociale plus large. Comme le mentionne Delisle (1993, 2004) nous vivons dans une ère où la culture ambiante individualiste amène certains d'entre nous à confondre les notions de droits et de désirs. Le bonheur individuel est plus important que l'engagement envers l'autre. Si nous étendons ces considérations aux rituels funéraires, il semble que nous nous retrouvons devant une tendance à donner la priorité aux désirs du défunt, quels qu'ils soient, au détriment des besoins de ceux qui restent. Je crois, en tant que gestaltiste s'intéressant au champ social, qu'une réflexion s'impose quant au bien-fondé de telles pratiques.

Le présent article propose une réflexion sur la signification sociale et l'utilité des rites funéraires ainsi qu'un éclairage gestaltiste sur les conséquences des tendances actuelles dans ce secteur particulier de la réalité humaine. Dans un premier temps, nous nous attarderons brièvement aux notions de mort, de deuil et de travail du deuil. Par la suite, nous tenterons de faire ressortir la relation existant entre les rituels funéraires et le travail du deuil. Cette relation intime est justement ce qui semble avoir été perdu de vue par plusieurs. La signification des rituels funéraires sera plus particulièrement explorée dans la tradition chrétienne en lien avec les réalités sociales plus larges. Nous proposerons ensuite un éclairage gestaltiste afin de rendre compte des éléments qui nous semblent néfastes dans l'éclatement des rituels funéraires.

Cet article ne constitue pas une recension exhaustive des écrits sur le deuil ou les rites, mais se veut plutôt une réflexion sur l'importance des rituels funéraires dans le travail du deuil.

MORT, DEUIL ET TRAVAIL DU DEUIL

La mort est une des réalités existentielles incontournables, au même titre que la solitude, la liberté et la finitude (Yalom, 1980). Elle est partie intrinsèque de la condition humaine. Jusqu'à preuve du contraire, nous sommes la seule espèce vivante consciente de notre

propre mort et de celle de nos proches. Cette conscience de la mort nous accompagne tout au long de notre existence. Toutefois, ce n'est pas parce que la mort est indéniable et inévitable qu'elle est accueillie facilement par la majorité d'entre nous. La mort dérange. Tout être humain ressent un malaise devant la mort. Ce malaise peut se manifester autant sur le plan de la réalité physique de la mort et du cadavre (en lien avec le processus de décomposition bien documenté par les anthropologues) que sur le plan psychologique en raison de la perte que la mort inflige. Yalom fait état d'un bon nombre de stratégies utilisées par les individus afin d'éviter l'anxiété causée par la réalité de la mort. Ces stratégies s'avèrent toutefois coûteuses à long terme, car elles ne changent en rien l'aspect incontournable de la mort. Elles repoussent plutôt la confrontation de cette réalité à la manière de mécanismes de défense semblables à ceux que l'on retrouve dans la littérature psychodynamique. En fait, elles se trouvent à repousser la mise en place du processus de deuil.

Le deuil est un processus normal de guérison à la suite de la perte d'une personne significative. Il implique le détachement de la personne décédée et la réorganisation, à tous les plans, de la personne en deuil. Selon plusieurs auteurs qui ont élaboré des théories sur les étapes du deuil (Kübler-Ross, 1975; Monbourquette, 1996; Hanus, 1994), le travail du deuil suit un déroulement plutôt déterminé qui reflète les processus psychologiques en œuvre. Le début est constitué par un choc de tout l'organisme dont l'importance est proportionnelle à la brutalité de la perte. L'étape centrale est constituée par un authentique état dépressif au cours duquel s'effectue le travail de détachement, l'essence même du travail du deuil. Chacun des souvenirs et des espoirs doit être remémoré puis confronté au décret de la réalité afin d'être désinvesti. C'est un travail de détachement progressif. Il se termine par une période de rétablissement où le moi redevient libre.

Monbourquette fait remarquer que les nouvelles tendances dans les services funéraires encouragent l'expédition rapide des corps et, par le fait même, l'évacuation du deuil dans un temps record. Il est maintenant possible de mourir et de disparaître en quelques heures. Toutefois, nier la réalité de la mort ne supprime pas cette mort. L'éventail des options qui s'offrent à nous et l'absence de rituels funéraires guidés causent des tourments importants pour certains endeuillés. La désacralisation et la banalisation de la perte peuvent engendrer des problèmes psychologiques importants à une époque où la famille ne peut plus offrir le soutien nécessaire aux endeuillés. Le manque de rituel et de lieu précis symbolisant la dernière demeure

de la personne décédée peut créer un vide qui rend le travail du deuil plus complexe pour certaines personnes.

Les rituels funéraires visent donc la première étape du deuil et offrent, en quelque sorte, les conditions nécessaires au travail du deuil dans les phases subséquentes.

LE RITE ET LES RITUELS

Le rite est un ensemble de règles fixant à la fois le déroulement d'un cérémonial de transition et les comportements d'un individu. Il est mis en œuvre à travers des rituels c'est-à-dire à travers un ensemble de gestes exemplaires comportant toujours une dimension relationnelle et adoptant l'attitude bienveillante des dieux. Les rituels ont pour finalité de jeter un pont entre deux territoires, deux stades sociaux de la vie ou deux états psychiques. Le rite sert de modèle de vie permettant de régulariser et de conforter les liens entre les humains. La mort provoque un sentiment de crainte et d'insécurité et le rite, par son aspect instituant, fournit un cadre qui assure une certaine sécurité s'inscrivant dans la civilisation humaine.

Le rite a, entre autres fonctions, de proposer des codes sociaux afin de maîtriser tout ce qui échappe à l'humain. Selon Virel (1979), le rituel qui se répète, tout en restant identique à lui-même, introduit un élément stable et sécurisant, permettant de contenir et de vivre l'angoisse devant l'inconnu. Ces considérations autour du rite semblent s'appliquer avec pertinence aux besoins de ceux qui sont affligés par la perte d'une personne significative. Un des éléments importants qui ressort de ces considérations sur le rite est que, dans le cas du rite funéraire, il semble avoir été conçu principalement pour les besoins de ceux qui restent et non pour le défunt. Ils ont été conçus à l'intérieur d'une structure sociale et visent le maintien de la cohésion entre les membres de cette société. Le rite ne semble pas faire bon ménage avec l'improvisation. Il importe donc de comprendre le sens du rite, à défaut de quoi nous risquons de vouloir nous débarrasser de façons de faire qui peuvent nous sembler désuètes, car la signification de ce rite nous échappe.

LE RITE ET LES RITUELS FUNÉRAIRES DANS LA TRADITION CHRÉTIENNE

La tradition chrétienne, comme la majorité des grandes traditions religieuses, a su instaurer un rite et des rituels funéraires correspondant aux besoins des individus tout en conservant une préoccupation

pour la cohésion sociale. Tous les grands courants religieux proposent des rites funéraires qui, en général, sont imbriqués dans une structure sociale plus large. Il est possible que les rites et rituels funéraires de la tradition chrétienne aient été en harmonie avec les besoins de la période de choc initial qui caractérise le début du processus du deuil. Nous pourrions retrouver une cohérence entre les rites et rituels proposés et nos préoccupations thérapeutiques relativement au travail du deuil. Revoyons donc brièvement la notion du rite et des rituels funéraires dans la tradition chrétienne, tels qu'ils nous ont été présentés par le père Benoît Lacroix, dominicain, fondateur du Centre d'Études des Religions populaires et professeur retraité de l'Institut d'Études médiévales de l'Université de Montréal (Lacroix, 2004; communication personnelle).

La religion chrétienne, comme la plupart des religions, a une confiance absolue dans l'avenir. Les rites sont pratiqués pour laisser aller l'autre en toute sécurité. L'autre doit partir dans la dignité et l'espérance. On l'accompagne pour s'assurer de la continuité de son parcours. Les éléments de base sont présents pour accompagner celui qui part. La personne décédée est à l'avant de l'assemblée. On fait des prières, on chante. Le prêtre met de l'eau sur le cercueil en souvenir du baptême. Cette image est celle d'un Dieu qui reconnaît le défunt et qui l'accueille. L'encens est utilisé afin d'accompagner le défunt et de conjurer les mauvais présages. Les fidèles ont à la fois confiance et une certaine peur de leur Dieu. Le défunt a donc besoin de prières et de conjuration pour lui éviter le purgatoire.

Il ne faut pas non plus négliger l'importance de la parole dans le rite. Les mots et la manière de les dire sont importants. Dans la mort, nous nous retrouvons devant un fait et non devant une hypothèse. Des choses fortes doivent donc être dites pour rendre compte de cette réalité. La tristesse est présente et exige un certain sérieux. Il faut que ce soit digne et lent. Nous devons subir la mort de l'autre et ceci entraîne nécessairement une souffrance que l'on ne peut esquiver. Les pleurs et la prière partagés avec les autres permettent d'intégrer et de supporter la réalité de la mort. La mise en terre est également un symbole puissant. On vient de la terre et on y retourne dans un esprit de continuité et d'espoir de résurrection. En ce sens, l'intégrité du corps est également porteuse d'espoir.

Un des aspects importants de ces rituels est que la mort est présente et réellement confrontée en tant que réalité incontournable. Il s'agit d'une expérience psychique essentielle pour ceux qui survivent. À une certaine époque, ces rites étaient même obligatoires sous peine de réprobation sociale. Bien que cet aspect puisse nous paraître

discutable en soit, il avait l'avantage d'obliger tout le monde à se confronter à la mort.

On souhaite au défunt de reposer en paix et les rituels visent essentiellement cette dimension. Par contre, les rites sont aussi là pour pacifier ceux qui restent. En nous assurant que le défunt est entre bonnes mains et que nous avons tout fait en notre pouvoir pour assurer sa continuité spirituelle, nous pouvons maintenant prendre soin de nous. Les rituels nous ont permis de dire adieu correctement au défunt, le temps est maintenant venu de nous occuper de nous. Tout cela demande du temps, mais ce temps est maintenant disponible, car nous avons pu partager une expérience de deuil significative lors de la période du choc initial.

La société et les besoins des individus changent. Nous avons pu observer une certaine évolution des rites funéraires à l'intérieur même de la tradition chrétienne. Par exemple, dans les sociétés rurales, les gens mouraient à domicile et ils étaient exposés pendant trois jours à la maison. Le deuil devait être respecté pendant une période allant de six mois à un an. Durant cette période l'endeuillé devait porter exclusivement du noir. Tous étaient donc témoins et d'une certaine façon partie prenante de ce deuil. Ce n'est manifestement plus le cas aujourd'hui. Bien que nous puissions être tentés de réagir fortement à des consignes aussi strictes et qui furent appliquées sans discernement, elles semblent rejoindre, dans leurs fondements, nos considérations cliniques sur le temps requis dans le travail du deuil afin que le moi puisse se réorganiser pour reprendre le contrôle de son existence.

La tradition chrétienne respectait donc un certain nombre de principes qui semblaient en harmonie avec les besoins psychologiques liés à l'expérience du deuil. Que reste-t-il de ces principes aujourd'hui et quelles sont les tendances que nous observons? Selon Benoît Lacroix, l'avènement de l'incinération en tant que procédure acceptable de disposition du corps a eu un impact majeur sur l'évolution des mœurs. L'incinération représentait une trahison pour la tradition biblique. L'église n'a eu d'autre choix que d'accepter cette procédure, car elle n'avait pas de droit sur le corps du défunt. Certaines considérations d'hygiène ont également milité en faveur de cette acceptation. Toutefois, c'est à contrecœur que l'église a accepté cette procédure, car elle allait à l'encontre du respect de l'intégrité du corps en vue de la résurrection. Il s'agissait là d'un premier dérapage important au niveau du rite funéraire.

Bien sûr, l'incinération est pratiquée par plusieurs religions à travers le monde. Par contre, cette pratique est généralement inté-

grée à un rite funéraire plus large, complexe et ayant une cohérence interne dans une structure sociale donnée. Dans le cas qui nous intéresse, on emprunte donc à une autre tradition la méthode de l'incinération, par exemple, sans pour autant comprendre la cohérence de cette façon de faire dans un ensemble plus large. Cela nous rappelle le problème des thérapeutes soi-disant éclectiques qui importent toutes sortes de techniques issues de modèles thérapeutiques divers, sans pour autant se poser de questions sur la compatibilité épistémologique entre le modèle thérapeutique qu'ils pratiquent et les techniques importées.

L'incinération n'est toutefois pas responsable de la banalisation et de la désacralisation des rites funéraires. Il est tout à fait plausible que bien des gens ne se reconnaissent plus, dans les dogmes de l'église. Le déclin des croyances religieuses et les positions rigides de l'église sur certains sujets ont assurément contribué à créer un vide autour des rites funéraires. Cet état de choses semble avoir poussé bon nombre de gens à vouloir organiser eux-mêmes leur cérémonie funéraire. Nous ne prôtons pas un retour aux croyances religieuses, mais nous croyons que notre lecture de thérapeutes gestaltistes peut nous aider à comprendre les écueils de telles pratiques.

UNE VISION GESTALTISTE DES PRATIQUES FUNÉRAIRES CONTEMPORAINES

Dans un énoncé qui n'était pas dépourvu d'un certain humour, Benoît Lacroix déclarait: « Les maisons funéraires nous ont volé nos morts! ». Au-delà de l'aspect humoristique de cette remarque, nous devons tout de même constater que le marché de la mort est très lucratif et original. On nous propose maintenant une panoplie d'arrangements allant du: « Payez maintenant et mourez plus tard » au: « Mourez maintenant et payez plus tard ». L'étendue de ce qui est offert comme cérémonie funéraire n'a de limite que l'imagination des clients. À travers ce dédale de possibilités, nous avons identifié deux manifestations courantes d'attitudes vis-à-vis les arrangements funéraires.

Un certain nombre de personnes souhaitent pouvoir tout régler avant l'heure de leur mort, dans le but d'éviter tout désagrément à leurs proches au moment de leur décès. Leurs préoccupations sont essentiellement altruistes. Toutefois, nous devons nous interroger sur les conséquences d'une telle attitude, et ce, indépendamment des intentions de ces « futurs » morts! Ces personnes souhaitent que les gens ne souffrent pas de leur mort. Mais la souffrance fait partie

intrinsèque du travail du deuil comme nous le mentionnions plus tôt. Si nous évitons toutes formes de souffrance à nos enfants en les éduquant, nous les privons de la possibilité de se développer un système immunitaire efficace pour survivre aux aléas de l'existence. Il en va de même du travail du deuil. En voulant trop protéger les survivants, même de façon altruiste, on peut malheureusement invalider l'expérience de la souffrance et priver ces personnes de la possibilité de trouver un ajustement créateur devant cette souffrance. La souffrance doit être vécue de telle sorte qu'elle permette de réorganiser sa vie en assumant la perte de l'autre.

Par ailleurs, nous entendons ces gens dire : « Je ne veux pas que ma mort vous dérange dans vos activités, vous êtes bien assez occupés ». Oui, mais la mort doit déranger. Le choc initial du deuil demande un arrêt. Autrement, les gens n'arrêtent pas et ils continuent de nier qu'il vient de se produire quelque chose d'important qui les renvoie à leur propre vulnérabilité. Il faut être désorganisé pour pouvoir se reconstruire à partir de la réalité du deuil. C'est ce qui est en jeu dans le temps et dans l'espace. La mort est une rupture et si l'on évite la rupture, on évite la réalité.

La deuxième manifestation est celle qui a motivé le choix du titre de cet article et elle semble essentiellement motivée par des considérations narcissiques. Le concept des dernières volontés semble s'être élargi au-delà de la simple distribution des biens du défunt. Cette manifestation rejoint une tendance narcissique plus large. Dans ce contexte, ce sont les cérémonies funéraires proprement dites que la personne souhaite dicter à ses survivants. Or, les personnes qui font ces choix semblent avoir perdu de vue que le rituel funéraire est essentiellement au service de ceux qui restent et non au service de ceux qui meurent.

Nous pouvons facilement imaginer qu'une personne peut souhaiter que ses funérailles lui ressemblent un peu et qu'elles respectent ses croyances personnelles. Toutefois, lorsque les rites sont mis au profit des besoins narcissiques du défunt, ils ne facilitent pas le travail de deuil de ceux qui survivent et il y a danger de dérapage important. Lorsqu'une personne dicte à l'assemblée la marche à suivre pour ses propres funérailles, elle fait fi des structures existantes qui avaient, comme nous l'avons vu précédemment, un effet rassembleur autour d'une souffrance commune. Face au deuil, une certaine confluence peut s'avérer salutaire. La confluence est un brouillage de la frontière contact qui fait que celle-ci n'est pas éprouvée. Il n'y a plus, à proprement parler, de représentation nette de ce qui est moi et non-moi. Il peut s'agir d'une réaction adaptative

relativement à la période de choc qui suit la perte d'un être cher. Cette confluence est favorisée par les rituels ou l'individualité tend à se fondre au profit d'un deuil partagé. C'est dans cette période qu'une personne pourra se servir de son système de soutien interpersonnel afin de faciliter le travail du deuil.

Les rites individuels et idiosyncrasiques représentent une autre source potentielle de résistance au contact, car ils ont été dictés par le disparu sans égard aux réels besoins des survivants. Il s'agit d'une projection qui semble l'ultime résistance au contact et qui empêche toute possibilité d'ajustement créateur. Pour qu'une projection soit saine, il doit y avoir une capacité d'ajustement intersubjectif entre la personne qui projette et celle qui a été la cible de cette projection. Difficile d'être dans un rapport d'ajustement intersubjectif avec une personne décédée. Cette personne a dicté ses volontés en notre absence, à partir d'une représentation personnelle de ce que pouvaient être nos besoins et le rapport que nous entretenions avec elle. Il s'agit d'une résistance au contact en plus d'une incapacité pour le disparu de laisser l'autre l'utiliser ou encore utiliser le souvenir qu'il a de lui pour ses propres besoins.

Kohut (1977) mentionnait l'importance de laisser l'autre nous utiliser dans un transfert d'objet-soi qui sert à la réparation de blessures narcissiques. Il en va de même, selon moi, des besoins des survivants en ce qui a trait à la personne décédée. On pourrait imaginer qu'il s'agit également d'une forme de rétroflexion, car la personne se fait à elle-même ce qu'elle souhaiterait que l'environnement lui fasse. Il s'agit d'imposer un rituel plutôt que de permettre un ajustement créateur pour ceux qui en ont besoin.

Cette attitude hautement narcissique est encouragée par les entreprises funéraires. C'est une manifestation flagrante de l'exploitation du narcissisme à des fins de consommation. On pourrait affirmer, sans cynisme, que la seule personne qui est absolument certaine de ne pas être dérangée par ce qui va se passer au cours d'une cérémonie funéraire, c'est bien la personne défunte. L'appropriation narcissique de sa mort ne permet pas à ceux qui restent de maîtriser ce qui leur échappe.

En tant que thérapeutes gestaltistes, nous n'avons ni la tâche ni l'intention d'empêcher les gens de décider de leurs dernières volontés. Tout au plus pouvons-nous être attentifs au discours que tiennent nos clients au sujet de leur propre mort et de celle de leurs proches. Nous pouvons être à l'affût de situations inachevées susceptibles de se présenter à la suite de certains décès. Si le deuil n'a pu s'enclencher convenablement en raison d'une période de choc qui ne peut être

soutenu par un rituel, plusieurs de nos clients pourraient se tourner vers nous afin de pouvoir remettre en branle le processus normal du deuil. Certaines techniques qui nous sont chères, tel le dialogue à chaise vide, pourraient nous être d'un grand secours afin de permettre à nos clients de boucler ces situations inachevées avec des personnes disparues. Ça ne remplacera évidemment pas tout ce que peut procurer un réel rituel funéraire.

CONCLUSION

Nous avons donc vu que la banalisation et la désacralisation des rites et rituels funéraires peuvent provoquer une difficulté dans le travail du deuil pour les gens aux prises avec la perte d'une personne significative. Doit-on pour autant revenir à des formes traditionnelles imposées par une église dont nous pourrions ne pas partager un bon nombre de croyances et de dogmes?

Manifestement, cette forme de cérémonie funéraire pourrait être tout aussi insatisfaisante que des rituels idiosyncrasiques au profit du narcissisme d'un individu. Une réflexion sociale s'impose autour de cette question et la communauté gestaltiste, en raison de son regard particulier sur les échanges entre l'organisme et l'environnement, pourrait être d'un secours important dans cette entreprise.

D'ici à ce que cette tâche soit enclenchée, il semble que la vigilance et la lucidité quant à la pertinence de certaines formes de cérémonies funéraires soient de mise. Pour reprendre les propos de Gadamer (1995) sur la lecture: «Aucun texte, aucun livre ne parle, s'il ne parle pas la langue qui atteint autrui.» Il en va de même, à notre avis, des rituels funéraires. Aucun rituel ne parle, s'il ne parle pas la langue qui atteint autrui. C'est ce que permettait le rituel autour de croyances partagées. Le rituel c'est quelque chose de l'autre qui vient à notre rencontre et qui permet le travail du deuil.

En terminant, il faudrait sans doute s'incliner devant l'empathie et la sagesse d'une grand-mère qui, peu de temps avant de mourir, faisait la recommandation suivante: «Priez pour ceux qui m'aiment.»

Abstract

This article propose a reflexion about the social signification and the necessity of rituel around death. It also propose a gestalt enlightning on the consequences of the actual trend toward this particular era of human reality

Références

- DELISLE, G. (1993). *Les troubles de la personnalité, perspective gestaltiste*. Montréal: Les Éditions du Reflet.
- DELISLE, G. (2004). *Les pathologies de la personnalité; perspectives développementales*. Montréal: Les Éditions du Reflet.
- GADAMER, H.G. (1995). *Langage et vérité*. Paris: Gallimard.
- HANUS, M. (1994). *Les deuils dans la vie. Deuils et séparations chez l'adulte et chez l'enfant*. Paris: Maloine.
- KOHUT, H. (1977). *The restoration of the self*. New York: International Universities Press.
- KUBLER-ROSS, E. (1975). *Les derniers instants de la vie*. Montréal: Fides.
- MONBOURQUETTE, J. (1996). «Prendre le temps». *Revue Notre-Dame*, 10.
- MONBOURQUETTE, J. (1996). «Une société sans deuil? Comme si la mort n'existait pas». *Revue Notre-Dame*, 4.
- VIREL, A. (1979). *Le corps en fête*. Collection Le soleil noir. Paris: Draeger.
- YALOM, I.D. (1980). *Existential psychotherapy*, New-York: Basis Books.

Résumé de lecture

Histoires de liens, histoires de vie : lier, délier, relier

Jean Leahey et Céline Yelle

Danielle POUPARD

Cet ouvrage, au titre déjà porteur d'une multiplicité de significations et d'expériences, contient les *Actes du 8^e symposium du Réseau québécois pour la pratique des histoires de vie*, tenu en septembre 2001 à St-Jean de Matha. Quelques mots tout d'abord pour présenter ce Réseau que quelques-uns d'entre nous connaissent déjà. Les coordonnateurs du symposium, Céline Yelle et Jean Leahey, en retracent l'origine.

Depuis 1994, plus d'une quarantaine de personnes se réunissent au Québec, à chaque automne, autour d'un intérêt commun pour la pratique des histoires de vie. C'est ainsi que s'est formé le Réseau québécois pour la pratique des histoires de vie. Chaque symposium annuel est élaboré avec originalité, à chaque fois par de nouveaux artisans et artisanes (équipe de 2 ou 3 personnes) qui ont pleine liberté de choix quant au contenu, à la programmation et au lieu de rencontre (p. 8, avant-propos).

Les personnes qui se retrouvent, lors de ces rencontres de trois jours, possèdent des formations, des expériences et des champs d'intérêt diversifiés, rattachés en général aux sciences humaines, à la formation et à l'intervention. Le programme de ces symposiums est varié, émaillé de conférences, d'activités collectives en plénière et de périodes d'ateliers en petits groupes où les participants sont invités à s'impliquer dans le développement du thème par la réflexion, parfois la création personnelle et collective.

J'ai, à plusieurs reprises, fait l'expérience d'un tel moment de rencontre coloré par les feux de l'automne dans des lieux baignés de paysages inspirants comme le Domaine Forget, Jouvence, le lac Delage, Montmagny. Après avoir situé le contexte du Réseau et de ses symposiums, revenons à cette publication aussi diverse et riche qu'un kaléidoscope.

Elle se divise en trois parties reliées l'une à l'autre par ce thème immense du et des liens. Elles se déclinent ainsi : **mise en liens, histoire de liens et dynamique des liens**. Les éditeurs et coordonnateurs ont pris soin, tout au long, de maintenir un fil conducteur qui relie les pièces de cette courtepointe formée des apports divers au symposium en présentant et résumant chaque partie, un peu comme s'ils tendaient la main au lecteur pour lui rendre plus palpable ce monde d'évocations et de significations. Dès l'introduction, les coordonnateurs rappellent l'activité de lancement *Tendre la main* qu'ils ont proposée aux participants afin qu'ils puissent se présenter, se connaître et se reconnaître ainsi que partager quelques réflexions inspirées par le thème choisi.

Je me limiterai à un survol des multiples pistes et des multiples regards portés sur le tryptique : *lier, délier, relier* que recèlent les 17 chapitres du volume de 270 pages.

La première et plus courte partie, celle de la **mise en liens**, évoque le coup d'envoi donné au symposium par les organisateurs, tant dans la soirée de lancement que dans un texte très inspirant dont je reprends quelques passages :

Nous venons d'un lien, nous évoluons tous à travers des liens. Toute notre existence biologique, psychologique, sociale, spirituelle dépend de ces liens où nous recevons et où nous transmettons.

Ces liens sont imposés et choisis... Il y a une histoire de ces liens accueillis, rejetés, tissés, rompus, maintenus, renforcés, modifiés, reconnus... Qu'y a-t-il qui lie, qui délie et qui relie dans ces processus ? Construction de soi en liant son existence aux prises avec les risques d'éparpillement et de fragmentation. Émancipation, libération en déliant les liens qui enchaînent ? Socialisation, mais aussi ouverture dans ce qui relie à l'autre, aux autres, à l'univers à plus grand que soi ? (p. 15)

On dirait que ces propos s'adressent directement à nous, thérapeutes !

Les deux premiers chapitres sont écrits en résonance à cette soirée *Tendre la main*. Le troisième reprend l'intervention du sociologue Marcel Bolle de Bal, invité à clore les échanges, et qui a développé au cours de sa carrière les termes qui intitulent sa présentation : *Liance, reliance, déliance : trois notions-clés pour les histoires de vie et une sociologie existentielle*.

Une deuxième partie, faite de cinq chapitres, s'intéresse à **l'histoire des liens**. S'y retrouvent les présentations de trois conférenciers. Jean-Louis Lévesque prend le ton du conteur pour dire, puis écrire : « *Il était une fois... le récit de vie* ». Eugène Enriquez traite, au chapitre 5, du *Récit : déprise de l'histoire individuelle, construction d'une épopée du sujet*

et intervention dans l'histoire collective. Il y aborde les motivations du narrateur et trois éléments structurants de tout récit, selon lui: la chronique, l'épopée et le mythe. Le titre du chapitre 6, celui de la présentation de la psychothérapeute Annette Richard, est évocateur pour nous: *Faire, défaire et refaire l'histoire individuelle dans le lien thérapeutique.* Dans une conjoncture intersubjectiviste, elle élabore quatre perspectives d'observation du dialogue émotif parlé et agi entre deux mondes subjectifs, celui de la patiente et celui de la thérapeute. Elle présente ensuite à son auditoire un récit, celui de deux moments émotifs intenses dans son interaction avec une patiente en thérapie. Le chapitre 7 *Une histoire de vie dormait* est un court témoignage; le comédien et metteur en scène Normand Carrière y décrit son expérience de participation à ce symposium qui l'a, entre autres, conduit à retrouver et partager un texte écrit à la suite de la mort de son père. Cette deuxième partie se termine par un retour d'atelier intitulé *On n'est jamais seul*, dans lequel les participants ont échangé autour du lien tissé de *nous à nous et de nous à l'Autre.*

La troisième partie regroupe plusieurs chapitres que chapeaute le thème de **la dynamique des liens**. Dans leur introduction, les coordonnateurs font preuve d'une grande habileté à les relier. Ils évoquent « le travail incessant des liens dans une dynamique qui poursuit un équilibre toujours à refaire, qui contribue sans doute à la construction de soi ». D'entrée de jeu, Marie-Christine Josso, qui utilise depuis une vingtaine d'années le récit de vie de formation dans le cadre de son travail de professeur universitaire décrit *Les figures du lien dans les récits de formation.* Dans son inventaire des formes de liens présents dans les récits, elle décline les liens de parenté, les liens transgénérationnels, les liens d'attachement, les liens professionnels, les liens symboliques et enfin, religieux. Pour décrire et faire comprendre les types de liens biographiques, elle utilise avec créativité et justesse la métaphore des diverses formes de *nœuds*, dont elle explore les caractéristiques et les fonctions spécifiques. Vient ensuite une guirlande de manifestations de la dynamique des liens à travers diverses expériences vécues et partagées par leurs auteurs.

Les chercheuses Armelle Spain et Lucille Bédard résument leurs travaux de recherche sur la création de l'identité professionnelle de femmes. Elles y utilisent la métaphore de l'arbre, de l'enracinement au déploiement. Le chapitre 11 décrit la démarche autobiographique d'une participante impliquée dans le projet de recherche-action-formation de la Boîte aux Lettres.

Cette dernière est un organisme d'alphabétisation populaire pour les jeunes âgés de 16 à 25 ans. À ce témoignage fort inspirant

font suite trois comptes rendus d'ateliers dans lesquels la dynamique des liens, tout en constituant le thème de réflexion, était à l'œuvre parmi ses participants.

Le premier relate les tentatives des participants de créer du lien en disant comment ils ont dû se délier de leurs emprises et comment ils se sont reliés à eux-mêmes pour faire émerger leur authenticité tout en s'ouvrant à d'autres.

Le chapitre 13 intitulé *Mettre la main à la pâte* donne la saveur d'une mise en lien à l'aide des métaphores que suggéraient aux participants le lier, délier, relier.

Le chapitre suivant *Les mots pour le lien et les maux des liens* relate un travail à plusieurs, autour des mots et des sens associés au lien, des questions et des enjeux que la trilogie *lier, délier, relier* a suscité chez eux. Les chapitres 15 et 16 décrivent le parcours de deux groupes dont la plupart font partie du Réseau, qui ont fait ou continuent à faire une démarche de récit de vie jalonnée de rencontre d'écriture et d'humanité.

Le recueil se termine par les observations d'une universitaire qui offre aux enseignants et aux formateurs inscrits aux programmes de maîtrise et de doctorat d'une faculté d'éducation une partie intitulée *Histoire de vie et pratique de formation*. Elle y reprendra les trois mots-clés en explorant ce que lie, délie et ce que relie l'histoire de vie.

Un tel foisonnement de mots, d'expériences, d'évocations et d'images liés aux histoires de vie ne peut qu'être un lieu de ressourcement et d'inspiration pour nous qui accompagnons nos clients dans le tracé de leur histoire de vie. Bonne lecture!

RÉFÉRENCE

LEAHEY, J. et YELLE, C., coordonnateurs. (2003). *Histoires de liens, histoires de vie: lier, délier, relier*. Paris: L'Harmattan.

Notes biographiques

Marie-Claude **DENIS**, Ph. D.

Marie-Claude Denis est psychologue clinicienne et professeure à l'Université du Québec à Trois-Rivières (depuis 1974) où elle dirige le Département de psychologie. Diplômée du *Gestalt Institute of Houston* (1976), elle a initié de nombreux étudiants à la théorie et à la pratique de la Gestalt au Québec et en Zambie.

Danielle **POUPARD**, Ph. D.

Danielle Poupard est psychologue clinicienne et diplômée du *Gestalt Institute of Cleveland*. Associée au *Centre de croissance et d'humanisme appliqué* (1975-1979), elle pratique la thérapie Gestalt en cabinet privé. Elle offre ses services de psychothérapie auprès d'individus et de couples ainsi que de supervision et de consultation professionnelle.

Nicole **HÉBERT**, M.Ps.

Nicole Hébert, M.Ps., est psychologue depuis 1998 en bureau privé et la thérapie conjugale occupe une grande place dans sa pratique. Formée à la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet, elle poursuit le troisième cycle au Centre d'intervention gestaltiste. Faisant partie de la liste média de l'Ordre des psychologues du Québec, elle est fréquemment consultée par les journalistes, principalement autour de la question du couple et de la famille.

Christian **DEPOT**

Christian Depot pratique comme psychologue clinicien, principalement avec une clientèle adulte. Il travaille également en *counselling*. Il s'implique dans les diverses activités de l'Association québécoise de Gestalt. Il s'intéresse particulièrement à la psychothérapie gestaltiste du lien et à l'application des principes de la Gestalt pour favoriser l'épanouissement personnel.

Christiane ASSELIN

L'auteure possède une formation en littérature axée surtout vers la recherche psychanalytique et symbolique, ce qui lui a permis, à ce jour, d'effectuer diverses études littéraires ou picturales, et ce, pour plusieurs artistes. Elle œuvre comme professeure de français au Centre d'éducation des adultes de Trois-Rivières et accompagne, ce faisant, les élèves dans leur développement personnel. Elle écrit des articles et livres sur la chanson québécoise et a suivi plusieurs sessions de formation avec Gilles Delisle.

Catherine FILION, Ph.D.

Catherine Filion est psychologue clinicienne. Elle travaille avec les adolescents, les adultes, les couples et les groupes. Elle offre également de la formation et de la supervision. Artiste dans l'âme, elle rejoindra, pour cette publication, le cœur des lecteurs autant par ses connaissances scientifiques que par l'allégorie.

Janine CORBEIL, L.Ps.

Janine Corbeil, L.Ps., psychologue clinicienne. Diplômée du Gestalt Institute of Cleveland. Formée à la thérapie familiale et à de multiples approches sur la dimension corporelle en psychothérapie. Elle a fondé un centre de formation à la Gestalt-thérapie, le CCHA, et est formatrice invitée de plusieurs instituts de formation au Québec et à l'étranger. Une des pionnières de la Gestalt tant au Québec qu'en Europe francophone, elle a publié des articles dans diverses revues ici, en Europe et aux États-Unis.

Marité VILLENEUVE

Marité Villeneuve a été psychologue pendant vingt ans avant de se consacrer à l'écriture (essais, nouvelles, poésie, animation d'ateliers). Depuis 1997, elle collabore régulièrement à la *Revue québécoise de Gestalt*. Auteure d'un récit intime, *Les Pleurantes: De la blessure originelle à la création* (1998) et d'un recueil de poésie: *Pays d'épaule et de mousse* (Écrits des Hautes-Terres, 2000), elle termine en ce moment un récit d'accompagnement sur la maladie d'Alzheimer.

François CHANEL

François Chanel est psychologue en pratique privée. Il a également, pendant 8 ans, travaillé dans plusieurs centres de crise comme intervenant, puis comme superviseur et consultant clinique. Depuis

quelques années, il intervient comme formateur et superviseur auprès de diverses équipes de travail en relation d'aide œuvrant auprès de clientèles variées, tant en contexte communautaire qu'institutionnel.

Diane **DUGUAY**

Diane Duguay est psychologue clinicienne et diplômée du Centre québécois de Gestalt. Elle a assumé des charges d'enseignement au niveau collégial et universitaire et s'est aussi impliquée au niveau communautaire dans des Centres de femmes. Elle pratique actuellement en bureau privé.

Michelle **RINFRET**

Graduée en psychologie sociale à l'Université de Montréal en 1969, Michelle Rinfret a enseigné au département de psychologie de l'Université de Sherbrooke pendant 28 ans. Elle a reçu une formation en Somatique avec Bonnie Bainbridge Cohen, Feldenkrais et Danis Bois. En plus de faire de la psychothérapie, elle anime une formation « L'intelligence corporelle en psychothérapie » qui réalise la rencontre entre Somatique et psychologie.

Marc-Simon **DROUIN**

Psychologue clinicien, il a complété une formation de troisième cycle au Centre d'Intervention gestaltiste de Montréal et une formation de superviseur sur le modèle de la PGRO. Superviseur didacticien du CIG et membre du groupe de Recherche et d'Intégration en Psychothérapie (GRIP), il intervient dans la formation du premier cycle. Professeur au département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), section psychodynamique humaniste, il s'intéresse particulièrement à l'efficacité de la psychothérapie et au rapprochement entre les diverses approches thérapeutiques.



Association québécoise de Gestalt

C.P. 428, Succursale Delorimier

Montréal (Québec) H2H 2N7

Canada

Tél.: (514) 971-7838

Courriel: [www @ aqg.ca](mailto:www@aqg.ca)

Site Web: www.aqg.ca

QU'EST-CE QUE L'AQG?

Fondée en 1988, l'Association québécoise de Gestalt (AQG) est un organisme professionnel, sans but lucratif, dont les membres se réfèrent au champ de pratique de l'intervention gestaltiste.

Buts: Développer et promouvoir la théorie et la pratique de l'intervention gestaltiste. Être un lieu de rencontre, de ressourcement et de consolidation professionnelle. Promouvoir des services de qualité au public.

Objectifs: Regrouper, en un lieu d'appartenance, les personnes qui travaillent professionnellement dans la perspective de l'intervention gestaltiste. Favoriser le développement actuel et futur de la théorie et de la recherche en Gestalt. Mettre en commun les expériences et les réflexions issues de la pratique professionnelle des membres. Encourager le perfectionnement des membres. Situer la perspective gestaltiste dans le champ des diverses approches théoriques et pratiques de la personnalité. Établir des liens, sur les plans national et international, avec les autres associations professionnelles de Gestalt.

Moyens: Édition d'une revue professionnelle à tous les deux ans. Publication 2 à 3 fois par année, du bulletin de liaison *Émergence*. Causeries préparées par des collègues, lors d'un partage d'un repas, 2 à 3 fois par année. Le site Web: www.aqg.ca offre toutes les informations sur l'AQG, ses membres, les activités en cours ou à venir ainsi qu'une liste de discussion entre collègues. Centre de documentation pour les membres regroupant des écrits sur la Gestalt: livres, revues québécoises et étrangères. Colloque annuel. Journées de formation spéciales données par un membre senior de la communauté internationale. Répertoire des membres diffusé à travers la province. Ligne téléphonique pour toute information sur l'AQG et ses membres. Conférence-bénéfice. Activités sociales.

Je désire devenir membre de l'Association québécoise de Gestalt:

NOM: _____

ADRESSE: _____

TÉLÉPHONE: _____

Faire votre chèque au nom de L'AQG, au montant de 50 \$CA.

Association québécoise de Gestalt

C.P. 428, Succursale Delorimier

Montréal (Québec) H2H 2N7

Canada

Pour toute information: (514) 971-7838

La Revue québécoise de GESTALT

Volume 6 • Automne 2003

MOT DE LA PRÉSIDENTE DE L'AQG

ÉDITORIAL

LES QUINZE ANS DE L'ASSOCIATION QUÉBÉCOISE DE GESTALT

Janine CORBEIL

UNE PIONNIÈRE DE LA GESTALT NOUS A QUITTÉS.

HOMMAGE À ÉLAINE KEPNER

Janine CORBEIL

À L'ENCONTRE DU STRESS, DE LA FATIGUE ET DE L'ÉPUISEMENT,

UNE VIE PLEINEMENT SAIN

Danielle POUPARD

LA FATIGUE DE COMPASSION CHEZ LES INTERVENANTS

QUI TRANSIGENT AVEC LA VIOLENCE FAMILIALE ET CONJUGALE

Janine CORBEIL

L'EMPATHIE EN GESTALT THÉRAPIE:

QUELQUES CONSIDÉRATIONS CLINIQUES ET ÉTHIQUES

Marc-Simon DROUIN

DÉPRESSION, RÉGRESSION ET PROPOSITION D'OUVERTURE

MULTIMODALE DE L'EXPÉRIENCE DÉPRESSIVE

Pierre VAN DAMME et Marc-Simon DROUIN

L'ETHNOCULTUREL, DE L'EXPÉRIENCE À L'INTERVENTION

Jorge VASCO

DANIEL STERN: UNE THÉORIE DU DÉVELOPPEMENT

POUR LA GESTALT?

Traduit par Janine CORBEIL

NOTES BIOGRAPHIQUES

Je désire recevoir la *Revue québécoise de Gestalt*:

Vol. 2, n° 1 () Vol. 2, n° 2 () Vol. 3 () Vol. 4 () Vol. 5 () Vol. 6 () Vol. 7 ()

Nom: _____ Membre _____ (25 \$CA)

ADRESSE: _____ Non-membre _____ (25 \$CA) Institution _____ (40 \$CA)

_____ Institution _____ (40 \$CA)

TÉLÉPHONE: _____ (résidence) _____ (travail)

Nombre d'exemplaires:

Vol. 2, n° 1 _____ Vol. 2, n° 2 _____ Vol. 3 _____ Vol. 4 _____ Vol. 5 _____ Vol. 6 _____ Vol. 7 _____

Chèque à l'ordre de l'AQG (Association québécoise de Gestalt) TOTAL: _____

AQG

C.P. 428, succursale Delorimier

Montréal (Québec) H2H 2N7 Canada

*Gaétane Bourdages
Agnès Trempe
Jorge Vasco*

BOURDAGES, TREMPE, VASCO

PSYCHOLOGUES

406, boul. Saint-Joseph Est, Montréal (Québec) H2J 1J5
Téléphone: (514) 288-2082 Télécopieur: (514) 288-0620



*Henriette Blais, M.Ps.
Lise Bougard, M.Ps.*

SERVICE DE PSYCHOTHÉRAPIE individuelle et conjugale

Pour adultes, adolescents, personnes âgées et couples

Problématiques :

Troubles de l'humeur, anxieux, somatoformes, de l'adaptation

Malaises et maladies physiques, handicaps

Deuil, séparation, passages de vie

Condition féminine, croissance personnelle

Troubles de la personnalité

Intervention de courte et de longue durée

SERVICES DE SUPERVISION CLINIQUE

LIEUX DE TRAVAIL :

620 rue Notre-Dame, Saint-Lambert, J4P 2L1

H. BLAIS

St-Lambert: (450) 671 • 6457
Laval-Ahuntsic: (450) 668 • 1003

L. BOUGARD

St-Lambert: (450) 671 • 6457



Centre d'Intervention Gestaltiste

Formation intensive de 3^e cycle à la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet

promotion VI, 2005-2007

Sous la direction de Gilles Delisle, Ph.D.

Les contenus

- Bilan critique de la théorie révisée du Self et de la PGRO après 10 ans de mise à l'épreuve de la réalité clinique.
- Le dialogue herméneutique: approfondissement et entraînement intensif
- Étiologie multi-modale des pathologies de la personnalité et théories du développement
- La structure des reproductions et l'identification projective: approfondissement et entraînement intensif
- Étiologie multi-modale des troubles de la personnalité et théories du développement II: relation et coloration affective à la frontière-contact; les processus conjoints dans la dynamique figure-fond; les problématiques narcissiques: perspectives kohutienne et kernberghienne.

Les dates de la formation

- du 3 au 14 octobre 2005 (relâche les 8 et 9 octobre)
- du 2 au 13 octobre 2006 (relâche les 7 et 8 octobre)
- du 1^{er} au 12 octobre 2007 (relâche les 6 et 7 octobre)

Coûts

Les coûts annuels pour cette formation sont établis à 2000 \$ (plus taxes) plus l'hébergement. À titre indicatif, nous tenterons de garder les frais d'hébergement dans une fourchette de 500 \$ – 600 \$.

Pour renseignements et demande d'admission, visitez le site du CIG www.cigestalt.com ou communiquez avec le secrétariat à:

administration@cigestalt.com

Danielle Poupard, ph.d.

PSYCHOLOGUE

*psychothérapie auprès
d'individus et de couples
supervision*

(514) 272-3966

40, Chemin Bates, Bureau 224, Outremont (Québec) H2V 1A8

MICHEL ALLARD

Psychologue

24 ans d'expérience

Approche gestaltiste

379-0330

3605 de la Pinède, Trois-Rivières

Psychothérapie: adultes, adolescents

Thérapie de couple

Supervision professionnelle

Membre de l'O.P.Q. et du R.C.P.O.S.S.



GENTRE DE CONSULTATION
CONJUGALE

Psychothérapie
individuelle et conjugale

Nicole Hébert, M.Ps.
Psychologue
514-894-8119

1274, rue Jean-Jacques Est.
Bureau 203, Montréal, QC H2R 1W3

514-843-9160
www.objectif-couple.com

MICHELLE RINFRET, M.A. Ps.

Psychothérapie somatique
Formation : L'intelligence corporelle
en psychothérapie

micrin@hotmail.com 819-346-2831



Norbert Fournier
PSYCHOLOGUE

Individus ■ Couples ■ Supervision ■ PAE

Td. : (450) 446-6463

Belœil
365, boul. Laurier
J3G 4T2

Montréal
56, boul. St-Joseph O.
H2T 2P4

www.norbertfournier.com

CRITÈRES DE SÉLECTION ET DE CORRECTION D'UN ARTICLE

PROVENANCE DE L'ARTICLE: Tout article écrit en français et qui s'inscrit dans le cadre de la mission de la revue est éligible à paraître dans la revue, qu'il vienne du Québec ou d'ailleurs. La qualité de l'article est le critère premier. En outre, le comité de rédaction jugera de sa pertinence en fonction de l'ensemble du numéro à publier. Afin de s'assurer que la revue reflète la spécificité gestaltiste québécoise, chaque numéro sera majoritairement écrit par des auteurs d'ici.

PERTINENCE DE L'ARTICLE: L'article doit demeurer en lien avec le contexte gestaltiste et respecter la mission de la revue. Un article présentant une critique de la Gestalt doit être conçu de manière à favoriser l'avancement de cette orientation en psychothérapie. Un article qui traite d'une autre théorie que la Gestalt doit le faire dans l'optique d'un rapprochement avec la théorie gestaltiste.

RIGUEUR DE L'ARTICLE: L'auteur doit étayer ce qu'il ou elle avance et approfondir son propos, qu'il s'agisse d'une étude de cas, d'un rapport de recherche, d'un essai, etc. La revue ayant pour mission de favoriser la réflexion sur la pratique et la théorie gestaltiste, il apparaît important que le vocabulaire employé demeure aussi gestaltiste que possible.

CLARTÉ DU TEXTE: L'article doit être écrit dans un style clair et intelligible, prenant pour acquis que le lecteur connaît les concepts gestaltistes. Par exemple, on évitera de longues descriptions du cycle d'*awareness*, des fonctions de contact ou d'autres concepts de base.

CORRECTION DES ARTICLES: Les articles sont lus et évalués de façon anonyme par au moins trois lecteurs indépendants. La correction du français sera faite si nécessaire. Ces corrections respecteront le style personnel des auteurs.

PRÉSENTATION DE L'ARTICLE: Les textes doivent être soumis en français et respecter les normes usuelles des présentations scientifiques. L'auteur(e) remet quatre exemplaires dactylographiés. L'article ne doit pas dépasser 25 pages en caractères 12, à doubles interlignes. Il doit être accompagné d'un résumé d'environ 100 mots, rédigé en français et en anglais. La page couverture et le résumé doivent mentionner le titre de l'article, mais non pas le nom de l'auteur. Les références doivent respecter les règles de l'*American Psychological Association*. Une fois l'article accepté, l'auteur reçoit les modifications suggérées. Par la suite, il remet deux copies (doubles interlignes) de son texte corrigé avec une disquette ou sur Cédérom. L'article doit être envoyé à l'attention de la coordonnatrice de la *Revue québécoise de Gestalt* à l'adresse de l'AQG.

La Revue québécoise de GESTALT

Volume 7 • 2004

MOT DE LA PRÉSIDENTE DE L'AQG

Diane **DULUDE**

ÉDITORIAL

Christiane **ASSELIN**

LA GESTALT ET LE CHAMP SOCIAL

FORUM de l'AQG

LA FORCE D'ÊTRE AU MONDE

Marie-Claude **DENIS**

QUELQUES AJOUTS AU FORUM D'OCTOBRE 2003

Danielle **POUPARD**

LA GESTALT SUR LA PLACE PUBLIQUE

Nicole **HÉBERT**

ESSAI SUR LA GESTALT ET LE CHAMP SOCIAL

Christian **DEPOT**

ET SI SISYPHE ÉTAIT HEUREUX?

Christiane **ASSELIN**

OÙ SUIS-JE PAR RAPPORT À LA CHARGE PORTÉE?

Catherine **FILION**

LA GESTALT, UNE THÉORIE DU CHAMP:

QUELQUES COMMENTAIRES

Janine **CORBEIL**

LEXIQUE POÉTIQUE DU CHAMP OU LA GESTALT D'UNE OUTARDE

Marité **VILLENEUVE**

CHAMP SOCIAL, CHAMP CLINIQUE

François **CHANEL**

LA PAROLE DES MARGES

Christiane **ASSELIN**

UNE GESTALTISTE VISITE L'APPROCHE STRUCTURELLE

CONFLICTUELLE

Diane **DUGUAY**

LA PERSPECTIVE SOMATIQUE ET LA GESTALT

Michelle **RINFRET**

LA MORT DE NARCISSE: L'ULTIME RÉSISTANCE AU CONTACT

Marc-Simon **DROUIN**

RÉSUMÉ DE LECTURE: *HISTOIRE DE LIENS, HISTOIRE DE VIE:*

LIER, DÉLIER, RELIER

Danielle **POUPARD**

NOTES BIOGRAPHIQUES